

LES CORBEAUX BLANCS

Ecrit par

Andrea Dalva

Ce récit est une œuvre de fiction.

Par conséquent, toute ressemblance avec
des situations réelles, des lieux ou des
personnes existantes ou ayant existé ne
saurait être que fortuite.

UN

MARLY

Il existe des choses paradoxales.

J'aime les jours de blizzards autant que je les déteste.

Le feu peut se révéler à la fois dangereux et réconfortant.

Et notre quartier abrite ce qu'on appelle des corbeaux blancs.

Madame Hermary, notre Directrice, joue souvent sur le côté mystique de l'Orphelinat, avec de petits conseils philosophiques ou des expressions énigmatiques. Je crois surtout qu'elle compense le fait que nous soyons abandonnés pour essayer de nous faire sentir comme des enfants spéciaux. Nous savons bien sûr que ce n'est pas le cas, mais comme cela lui fait plaisir, nous la laissons croire que ça fonctionne.

À sa décharge, le foyer pour enfants est installé dans un cadre qui prête une grande place à l'imagination.

Reculée de toute ville, la maison victorienne, composée de dorures, de balcons et de tourelles, se tient aux creux de trois pâtés de maisons. Avec un lac gelé à moins d'un kilomètre et l'hiver éternel régnant sur ce pays, l'environnement est tout désigné pour y faire naître toutes sortes de légendes et autres histoires insolites.

« Il existe le noir et le blanc, mais également des choses plus nuancées, tels que les corbeaux blancs, m'expliquait-elle pendant mon enfance. C'est ainsi que nos voisins qualifient les enfants perdus. Cela désigne en réalité quelqu'un de rare et de singulier, et c'est un grand pouvoir.

-Comment cela peut-il représenter un grand pouvoir de ne pas avoir de parents ? »

Nous étions assises sur les vieux canapés décrépis de la bibliothèque. La salle était immense, s'étendant sur deux étages, dont les murs sont surchargés d'œuvres, des plus anciennes aux plus récentes à mesure qu'on grimpeait l'escalier en colimaçon, situé au centre de la pièce.

« Les corbeaux blancs possèdent une formule magique. Cette dernière n'est pas très commune, telle que *Abracadabra* ou *Sésame ouvre-toi*. »

Je la regardais avec de grands yeux.

« La fonction de ce mot est d'apaiser le cœur, continuait Madame Hermary. Il n'y a que deux catégories de personnes qui le comprennent ; les orphelins et les lecteurs. Il est facile de deviner pourquoi cela concerne les enfants sans famille. Quant aux lecteurs, on peut effectivement en déduire que la réalité paraît parfois un peu terne face aux merveilles qui nous plongent entre les pages d'un livre. »

Une cheminée était allumée en permanence dans toutes les pièces de l'Orphelinat, et c'était au son du crépitement des flammes, que la Directrice m'avait révélé, quelques années plus tôt, le mot, aux consonances d'ailleurs ; *Hiraeth*.

Littéralement, il signifie un « mal de pays » pour un endroit qu'on n'a jamais connu ou qui n'a jamais existé. Lorsque je demandais en quoi il s'agissait d'une formule magique, Madame Hermary souriait ;

« C'est un mot qui énonce des maux. Reconnaître un mal, c'est déjà faire la moitié du travail.

-Quel travail ?

-Celui de construire son identité sur une base solide, sans avoir l'impression de ne pas être à sa place.

-Mais nous ne sommes pas à notre place, avais-je observé. Nos parents ne voulaient pas de nous. »

Tapotant mon nez de son doigt, elle avait répliqué ;

« C'est là que tu as tort, Marly. Vous êtes vivants. Par définition, vous êtes là pour une raison.

-Laquelle ? »

Elle s'était redressée ;

« Ça, c'est à vous de le découvrir. »

Si tous les enfants de l'Orphelinat ont fini par comprendre que malgré les propos de Madame Hermany, nous sommes banals, nous utilisons pourtant beaucoup *Hiraeth*.

Comme moi, aujourd'hui.

C'est un jour où le blizzard prend le pas sur toute la lumière qui existe dans le monde. Des vents violents se déchaînent, derrière les grandes fenêtres de l'Orphelinat, chargés de flocons et de grêles.

J'ai besoin d'un mot rassurant.

Le blizzard semble avoir également envahi l'intérieur de ma tête, où les pensées ricochent les unes contre les autres, prises dans des bourrasques interminables. Mes yeux contemplent l'extérieur parce qu'ils sont faits pour voir, pas parce qu'ils regardent vraiment.

Tous les enfants de l'Orphelinat partagent la même sensation lorsqu'un événement tel que celui-ci survient. Il s'agit d'un mélange d'excitation, mais aussi de peur et je sais pourquoi.

C'est en cela que réside l'étrangeté de ces tempêtes de neige. Nous avons appris depuis notre enfance à craindre l'obscurité, mais lors de tels déchaînements météorologiques, on comprend finalement qu'on s'est peut-être trompé sur ce qui est de plus terrifiant entre le noir total et le blanc immaculé.

JOAN

Joan se prononce *Joanne*.

Au début, seule la Directrice parvenait à le prononcer correctement, puis au fil des années, tous les orphelins ont fini par en assimiler la prononciation.

Allongée sur mon lit, j'ai les yeux rivés sur le plafond où se peignent des scènes de combats d'antan et de vastes étendues arides. En rénovant l'Orphelinat, que tout le quartier surnomme le Manoir, Madame Hermary a tenu à relier chaque chambre à une figure historique particulière.

Tandis que Marly a écopé de Marie-Antoinette, je dors toutes les nuits en présence des peintures de Calamity Jane et des représentations d'un far West qui n'existe plus, avec des paysages où courent les chevaux sauvages dans un désert brûlant.

Dehors, c'est la tempête du siècle.

Il y a encore quelques heures, je pouvais faire la différence entre les flocons, la neige qui recouvrait les arbres et le ciel dénué de couleur. À présent, les vents sont si violents que tout s'est confondu. L'extérieur n'est plus qu'un amas blanc.

Marly se glisse dans ma chambre à petits pas dans l'espoir de me surprendre.

Elle passe comme une ombre derrière le lit à baldaquin. Je ferme les yeux pour

faire semblant de dormir, puis souris en sentant la lame dont la pointe repose sur ma gorge. Je soulève une paupière.

« Salut. » dis-je.

Marly, l'épée de collection tenue des deux mains tellement elle est lourde, fait la moue. Elle recule la lame et repose la pointe sur le sol en s'appuyant sur la garde comme on le ferait avec une canne.

« Je vais finir par croire que tu as de véritables pouvoirs de divination.

-Joyeux Anniversaire. »

Elle sourit, lâche l'épée et vient s'asseoir en tailleur sur le lit.

« J'aime ta mémoire indéfectible.

-Vraiment ? » grommelé-je en me redressant sur les coudes.

Marly se penche en avant ;

« Et tu sais ce que je veux faire en ce jour si particulier ?

-Quelque chose de génial ?

-Quelque chose de très stupide. »

Ses yeux se dirigent vers la fenêtre, s'attardant sur le chaos qui règne au-delà de la vitre.

« Tu veux aller dehors ? » demande-t-elle.

Plus tard, dans l'après-midi, nous revenons frigorifiées dans le hall. Hermary nous y attend avec des serviettes moelleuses et épaisses. Elle nous a espionné toute la journée depuis la grande fenêtre de la tour de l'Orphelinat.

À l'extérieur, tandis que nous essayions de nous frayer un chemin à travers les congères de neige, nous pouvions apercevoir sa silhouette stricte derrière les rideaux.

Dans notre périple, nous ne sommes pas allés plus loin que l'allée principale du Manoir, ensevelie sous la poudreuse.

À notre retour, Hermary nous ordonne de monter nous doucher dans nos chambres respectives, puis de revenir aux cuisines où nous attendra de quoi nous réchauffer. Effectivement, des chocolats chauds sont à notre disposition, ainsi que des biscuits tout juste sortis du four.

« C'était stupide, dit la Directrice lorsque nous nous installons toutes les deux en pyjama autour de l'immense table vide.

-C'était génial, je rectifie. J'ai l'impression d'avoir vécu trente ans dehors, puis d'être revenue de mon voyage glorieux sans grand dommage.

-Et surtout sans en perdre la tête. » articule la Directrice.

Je ne sais pas pourquoi elle regarde fixement Marly en prononçant ces mots.

MARLY

De la tasse de chocolat chaud, s'élèvent des tourbillons de fumée. Ils créent des images, des visages et des formes complexes. J'ai l'impression de boire une potion magique.

Mes yeux observent Joan qui argumente avec Hermary de la nuance fine qui existe entre le génie et l'imbécillité. Elle me convaincrait presque.

Joan n'aime pas son sourire.

Elle le trouve bizarre depuis la nuit des temps. C'est vrai que son sourire n'est pas très joli mais c'est le sien, alors je ne vois pas trop où est le problème.

On dirait toujours qu'elle est sur le point d'éclater de rire. Ça donne même de la vie à son allure banale.

Dotée de la silhouette d'une planche à pain, Joan me dépasse d'une tête. Elle pourrait aisément être surnommée la fille des glaces avec ses yeux gris terne, ses cheveux blond platine et sa peau très pâle.

À croire que les fées de son berceau lui ont refusé la couleur.

Cette théorie, bien sûr, n'est pas exclue étant donné que nous ne connaissons rien de nos origines.

L'avantage à cela, c'est que nous pouvons nous en inventer une qui soit marrante. Lors du dîner, nous faisons parfois des paris là-dessus, ce qui mène à d'innombrables hypothèses farfelues. Comme nous sommes trente enfants dans l'Orphelinat, ce genre de débat devient vite incontrôlable, mais c'est drôle.

Le blizzard a encore duré trois jours. Joan et moi avons préféré rester au chaud le reste de la semaine, pour nous éviter une pneumonie, mais lorsque le temps est mauvais, il faut trouver de quoi s'occuper. Tandis que certains se retranchent dans la cuisine autour des louches de bois plongées dans des marmites de chocolats chauds, d'autres s'installent dans le salon devant la minuscule télévision avec des plateaux ensevelis de cookies. La question de l'emplacement se détermine alors entre les cinq canapés, les six fauteuils ou encore les quelques dizaines de cousins éparpillés le sol. Plusieurs peintures, entourées de cadres dorés, donnent une certaine chaleur à la pièce. Madame Hermary tricote souvent, près de la fenêtre, nous surveillant de ses yeux inquisiteurs. À d'autres moments, elle s'installe à nos côtés pour nous raconter des histoires à dormir debout.

Nous y parlons du troll des bois, des fantômes qui hantent l'Orphelinat et des fées méchantes qui vivent près du lac.

Ce soir-là, Betsie a peur d'aller dormir. C'est la plus petite d'entre nous. Elle a huit ans.

Madame Hermary nous ressort alors le conte des enfants oubliés.

« Le monde réel se souvient d'eux, mais ces enfants se sont oubliés eux-mêmes.

-Alors ils ne savent plus qui ils sont ? demande Betsie, son ours en peluche sous le bras.

-Exact, dit la Directrice.

-Si on ne leur dit pas, ils ne peuvent pas le deviner, grommelle Mordicus, allongé sur un des canapés.

-Ils ne se rappellent pas de leurs identités, reprend Madame Hermary. Mais c'est au plus profond de leur esprit que se trouve la réponse. Pas à l'extérieur.

-On a déjà entendu cette histoire cent fois, intervient Joan. On peut avoir celle de l'œuf qui a la taille d'un haricot magique ?

-Qu'est-ce qui en sort, déjà ? demande Pooja. Un criquet, non ?

-Pas n'importe quel criquet, souffle Joan à Betsie. Le criquet de la conscience.

-Vraiment ? insiste la petite fille, les yeux grands ouverts.

-Il aide à rééquilibrer le monde, développe Madame Hermary. Il conseille les décisions des gens et les rend plus gentils que méchants.

-Oh oui alors ! s'exclame Betsie. Raconte-nous cette histoire. »

Mon regard se perd à l'extérieur parce que ce mensonge-là aussi, je l'ai déjà entendu cent fois.

La Directrice dit souvent que lorsque nous ne nous sentons pas à sa place, c'est parce que nous ne sommes pas bien avec nous-même, mais je pense qu'elle donne des réponses trop compliquées à des questions simples.

Ne peut-on pas se sentir mal justement parce que nous ne sommes pas dans le bon environnement ? Parfois, l'ailleurs ne peut-il pas être la solution ?

Joan me donne un coup de coude.

« Hé. Tu dérives.

-Désolé.

-Faut pas. Mais j'ai une idée.

-Quelque chose de stupide ?

-Demain, la tempête sera calmée. On va faire du patin à glace sur le lac. »
Je sais déjà à cet instant que c'est aussi stupide que génial, mais je dis oui quand même.

JOAN

Dans les familles traditionnelles, les frères et sœurs se disputent, je le sais. Et lorsque vous enfermez trente gamins dans la même maison, vous n'obtenez pas un résultat différent. Ironiquement, c'est lorsque les plus grosses engueulades éclatent, que nous avons l'impression d'être la plus grande famille de tous les temps. Au fur et à mesure des années, nous avons remporté quelques batailles. Pour la seconder dans son travail, Madame Hermary possède deux adjointes. Leur objectif est de nous faire grandir de la meilleure manière possible, mais les enfants sont toujours plus nombreux que les adultes dans le Manoir et parfois, lorsque la majorité parle, la majorité gagne. C'est pour cela que nous pouvons regarder la télévision jusqu'à vingt-et-une heures au lieu de vingt heures et que nous avons gagné le droit de grignoter avant les repas.

Le seul domaine où Madame Hermary a le plus de mal à céder, c'est lorsque nous nous apprêtons à sortir. Je ne sais pas ce qui effraie la Directrice chaque fois que nous mettons un pied dehors, mais elle devient plus stricte, si une telle chose est possible.

Nous avons déjà eu quelques problèmes avec les enfants du voisinage parce que nous n'avons pas de véritables familles, mais rien de bien méchant.

De plus, savoir qu'en embêtant un orphelin, c'est trente d'entre eux qui vous tombent dessus le jour suivant a freiné beaucoup d'ardeurs.

Madame Hermary, pourtant, n'en démord pas ; dehors, c'est dangereux.

La Directrice possède plusieurs niveaux d'anxiété. Le premier se manifeste quand nous passons le perron. Le second ressort lorsque nous nous promenons dans les ruelles environnantes. Et le troisième agit dès que nous mentionnons une sortie au lac.

À dire vrai, nous ne sommes jamais allés au-delà du lac. Il n'y a rien à y voir. Seulement une forêt enneigée et aucune route qui ne puisse nous sortir de cette vallée perdue.

Mordicus l'appelle le Pays Imaginaire.

Depuis toujours, nous concoctons des histoires entre nous, agrémentées par les dires de la Directrice. Si nous sommes des enfants perdus, nous avons besoin de créatures fantastiques et c'est comme ça qu'a commencé l'histoire des fées du lac.

Autrefois, alors que la vallée se délassait dans la chaleur d'un soleil brûlant, qu'elle se rafraîchissait sous des pluies torrentielles et grouillait de vies animales dans une forêt luxuriante, vivaient des fées, camouflées dans chaque recoin de la nature.

Elles étaient là pour murmurer aux oreilles des cerfs, volaient aux côtés des chouettes la nuit et protégeaient le monde invisible. On disait que les morts leur transmettaient des messages à répéter pour leurs proches, mais c'est à cela que se limitaient leurs rôles. Elles étaient pour le principal, rattachées au

passage de l'au-delà, représenté par un magnifique lac, au cœur de la vallée protégée.

Les fées ne se mêlaient pas directement aux existences des vivants, se contentant pour la plupart à chuchoter dans leurs rêves quelques conseils avisés.

De temps à autre, cependant, il arrivait qu'un être humain possède une sensibilité plus accrue que les autres et parvienne à les distinguer, jusqu'à s'en faire de véritables amies.

Mais le dernier humain a démontré un tel intérêt pour elles, a finalement détourné sa fascination en contrôle, accaparant l'attention des fées par des services rendus sans contrepartie. Perdant leur énergie à utiliser leur magie pour des futilités, les fées ne possédaient plus suffisamment de temps à consacrer aux minuscules créatures de la nature, lesquelles ont rapidement dépéri. L'équilibre de la vallée a alors basculé du mauvais côté du monde. Si le malheur s'est présenté par divers signes de prémices, c'est lors de la première tempête de neige que la malédiction s'est abattue sur la vallée, la piégeant dans un hiver éternel.

Les fées, emprisonnées dans le lac, que le givre a recouvert, ne pouvaient que contempler l'étendue du désastre causé par leur erreur de jugement jusqu'à la fin des temps.

On rapportait cependant que ces dernières possédaient encore un peu de magie, ce qui leur permettait de réaliser les vœux des âmes en peine qui priaient au-dessus du lac gelé.

On disait que les vœux se réalisaient toujours.

Il fallait cependant être patient, parce que la glace freinait la magie et n'agissait plus aussi rapidement que pendant les anciens temps.

Je ne me souviens plus avec lequel d'entre nous la légende a pris forme. Je sais simplement que l'histoire était tellement rassurante que certains ont commencé à y croire et murmurer de petites requêtes lors de nos sorties au lac.

Tandis que nous nous y rendons, Marly laisse plusieurs fois échapper ses patins à glace dans la neige. Comme elle a oublié ses gants, ses mains sont déjà rouges à cause du froid. Marly n'est pas une adepte de l'équipement complet. C'est tout juste si elle ne sortirait pas en tee-shirt et en jean parfois.

Aujourd'hui, elle a cependant cédé aux températures extrêmes et opté pour un grand manteau ainsi qu'un bonnet enfoncé jusqu'aux oreilles.

Pour ma part, j'ai enfilé deux écharpes, des gants et deux paires de chaussettes épaisses.

Les patins de Marly dégringolent une fois de plus dans la poudreuse, lorsque nos yeux parviennent enfin à discerner l'étendue d'eau gelée.

Les fées n'existent pas, je le sais. Je peux cependant admettre une particularité quelque peu étrange à propos de cet endroit ; qu'importe les kilos de neige qui s'abattent sur la vallée lors des tempêtes, comme celle de la veille, la surface du lac n'est jamais encombrée de couches de neige.

La surface est verglacée et brillante, mais aucunement atteinte par des congères. À croire qu'un chasse-neige passe sur le lac chaque fois, juste avant que l'atteignons. Il y a sans aucun doute une explication scientifique à cela. Je ne l'ai seulement pas encore trouvé.

Marly me désigne un tronc d'arbre renversé près de la rive. Nous nous y dirigeons et enlevons un peu la neige qui le recouvre, puis nous y asseyons pour retirer nos chaussures et enfiler nos patins.

Délaissant nos affaires près du tronc d'arbre en sachant que personne ne vient jamais ici et qu'aucun voleur ne parcourait trente bornes dans la poudreuse juste pour chaparder deux paires de bottes, nous nous élançons finalement sur la glace.

Les débuts sont laborieux. Nous mettons toujours un peu de temps à nous habituer à la différence de maintien, avant d'être plus à l'aise, de minute en minute.

Marly se débrouille bien, mais je suis plus douée. C'est comme ça. Je frime un peu avec quelques figures, ne craignant pas la vitesse que je prends lorsque je dépasse Marly avant d'effectuer un virage serré.

C'est plutôt vibrant comme sensation. Le contraste entre l'atmosphère glacée et les muscles qui s'échauffent est grisant, sans parler de la concentration demandée pour les atterrissages et les gestes détaillés pour chaque voltige. Lorsque je termine une vrille en l'air, Marly me regarde en croisant les bras, plantée sur ses patins ;

« Peuh, dit-elle. Facile. Je peux t'en faire quatre de suite des comme ça.

-Bien sûr, lui souris-je.

-Je t'assure. Ça arrive toujours quand tu ne regardes pas. »

Je me contente d'acquiescer en passant devant elle en souriant.

Marly n'est pas trop nulle en patin, mais elle possède moins de flexibilité. Par moments, dans ses gestes, on dirait que ses membres sont robotisés et rouillés, alors que tout l'exercice consiste à effectuer un spectacle plein de grâce, en

requérant en parallèle beaucoup d'explosivité et de muscles. C'est un sacré paradoxe que Marly a du mal à comprendre.

Mais elle me bat dans bien d'autres domaines, alors elle peut au moins me laisser gagner à celui-là.

Madame Hermary a toujours trouvé cela plutôt amusant d'analyser les affinités qui se créent entre tel enfant et tel autre. Marly et moi ne sommes pas des opposés complets, mais nous avons nos différences, à commencer par le physique. Je ressemble plus à un fantôme translucide, tandis qu'elle possède des cheveux charbons, une peau un peu bronzée et des yeux couleur gadoue. Marly n'aime pas son nez. Elle le trouve un peu bossu, pas très fin. Elle en parle souvent comme d'une carotte au beau milieu de la figure d'un bonhomme de neige. Je trouve justement que ça va bien avec le reste de sa figure, mais elle ne m'écoute jamais.

Voilà une autre caractéristique qui nous définit ; tandis que je connais mes limites, Marly est une Mademoiselle je sais tout. Elle a effectivement raison la plupart du temps, mais à la moindre erreur, c'est une mauvaise perdante.

Si on posait la question à Marly, elle dirait que je ne crois en rien.

C'est la vérité, dans un sens ; Marly a toujours été la rêveuse de notre binôme. Je suis plus terre à terre et elle, c'est une fille qui a la tête dans les nuages. Je lui ai depuis longtemps délaissé ce rôle avec plaisir.

Mais même en étant aussi raisonnable qu'un être humain puisse l'être, car nous sommes des êtres de logique, l'esprit de *homo sapiens* est fait pour être perdu. Malgré toute la prévoyance et l'anticipation mise en vigueur, par des

personnes méthodiques et sensées, la vie reste un courant contre lequel personne ne peut lutter.

À la fin, tout le monde perd, partageant le même destin.

C'est à cause de cette certitude lointaine, à laquelle se compilent des millions d'incertitudes quotidiennes, que la peur s'intègre de manière fondamentale dans le cœur humain.

Nous sommes des êtres de doutes, autant que des êtres de foi.

Et c'est pour cela qu'en m'éloignant du lac, ce soir-là, j'ai jeté un regard en arrière pour faire un vœu, juste au cas où.

MARLY

Tous les lieux possèdent leur trouble-fête ; les classes d'écoles, les lieux de travail et les orphelinats.

Mordicus est le nôtre. On peut le qualifier d'oiseau de mauvais augure. Il n'est pas gothique, mais avec des cheveux noirs en bataille, ses cernes sous les yeux et son perpétuel air maladif, il en possède un peu l'aspect. L'impression se renforce avec ses vêtements, composés d'une panoplie de tee-shirt noir, pantalon noir, veste noire, bonnet noir, gants noirs, écharpe noire, ce qui noie son corps tout frêle sous des couches de plombs.

À l'Orphelinat, nous ne regardons pas beaucoup la télévision, et comme la bibliothèque est spectaculaire, beaucoup d'entre nous lisent. Mais s'il fallait nommer un record à battre, le nombre de pages mitraillé par les yeux de

Mordicus ferait exploser le compteur. Il se balade toujours avec un bouquin sous le bras. Au petit-déjeuner, aux activités, pendant les disputes et en se baladant dehors. Ce soir-là, en rentrant du lac, nous le croisons qui revient d'on ne sait où, alors qu'il nous rejoint sur la Rue Bancale. C'est ainsi qu'a été baptisé la rue principale du patelin dans lequel nous sommes exilés.

Encore trois pâtés de maisons et nous atteindrons le Manoir. On peut déjà apercevoir ses tourelles couvertes de neige qui dépassent des autres bâtisses. Ses fenêtres sont illuminées par les feux de cheminées qui brûlent dans chaque pièce. Je n'ai jamais qualifié le Manoir de maison, peut-être par principe, mais je sais que techniquement, lorsque je le vois, le sentiment qui m'envahit est celui qu'on est censé ressentir lorsqu'on arrive bientôt chez soi.

« Qu'est-ce que tu fiches ? demande Joan à Mordicus, peinant à extirper ses bottes de la poudreuse.

-Je marche.

-Je veux dire, avant. Où est-ce que tu es allé ?

-C'est un secret.

-Il n'y a pas de secret à l'Orphelinat, » réplique Joan parce que c'est vrai.

Nous connaissons tout sur tout le monde et un secret s'évante si rapidement en ce lieu qu'il n'a pas le temps d'être qualifié de secret. Les informations fusent rapidement entre trente enfants et le fait de grandir ensemble nous oblige à connaître tous les détails et les caractéristiques de chacun, qu'on le veuille ou non.

Seulement, Mordicus réplique ;

« Il y en a bien plus que tu ne le crois. »

Avec cette affirmation, il me regarde. Ses yeux restent rivés sur moi trop longtemps, alors je commence à me sentir inconfortable dans ma propre peau. J'ai envie de me gratter comme si des fourmis couraient le long de mes bras.

Au lieu de ça, je lance ;

« Quoi ? J'ai oublié de me présenter il y a seize ans ? Zut alors, enchanté, c'est Marly. »

Je m'avance en tendant la main, et Mordicus secoue la tête en levant les yeux au ciel. Il me traite de débile dans sa tête puis se concentre de nouveau sur sa progression.

Survivre à un trajet hivernal peut se révéler plus rude que prévu. Je ne compte plus le nombre de fractures de poignets dues à une chute sur les plaques de verglas. En plus, avec autant d'enfants, quand ce n'est pas l'un qui est malade, c'est l'autre. Et quand ce n'est pas l'autre, c'est le suivant, et ainsi de suite.

Vous m'avez comprise.

Avant de pénétrer dans le hall, Joan et moi secouons nos blousons trempés dehors. Seulement ensuite, nous rejoignons l'entrée et les accrochons au porte-manteau. Mais de son côté, Mordicus se dirige aussitôt dans le salon, laissant de grosses empreintes de neige sur le sol. J'en connais un qui va se coltiner le nettoyage pour deux semaines lorsque la Directrice l'apprendra. Joan et moi ne rejoignons le salon qu'après avoir déchaussé nos chaussures et rangés nos patins à glace dans le coffre dédié à cet effet. Mordicus est déjà affalé sur l'un des canapés, son bouquin sous le nez et les chaussures dégueulasses sur la table basse.

« Enlève tes pieds de là, le sermonne Pooja.

-Mmh. Suis occupé. Une minute. »

Il n'en fait rien, alors elle se plante devant lui en croisant les bras.

« Et que fais-tu ? Tu l'as lu soixante fois ce bouquin. Quoi ? La fin a changé, peut-être ? Le roi Arthur meurt à chaque fois, tu sais. Toute ta volonté n'y changera rien. »

Pooja est l'aînée de notre groupe. Elle a dix-huit ans. Pour rire, elle dit qu'à trente-six ans, qu'elle sera toujours là et qu'elle mourra dans ce salon. Je ne trouve pas ça très drôle.

Ça me rappelle à chaque fois qu'aucune adoption n'a été demandée en cinquante ans. Je soupçonne même Madame Hermary d'être secrètement une ancienne orpheline du Manoir.

Je me suis perdue dans mes pensées alors je n'ai pas suivi le reste de l'argumentaire, mais finalement la voix de Pooja retient de nouveau mon attention. Elle soupire en dénouant les bras, et désigne Mordicus d'un geste vague ;

« Tu deviens une vraie plaie avec le temps, Mordicus. Tu ne fais jamais tes devoirs, tu ne parles jamais de projet, d'un métier futur... N'as-tu donc aucune ambition ? »

Je crois que Mordicus rêvait qu'on lui pose ce genre de question pour pouvoir répondre la phrase suivante avec un rictus nonchalant ;

« Oh tu sais, je me connais tellement, à présent... Ça fait un moment que je n'ai plus d'attentes envers moi-même. »

Pooja finit par sortir de la pièce en serrant des dents et des poings.

C'est au petit-déjeuner le lendemain que nous remarquons Mordicus, assigné aux corvées de dressage de table. À la tête qu'il fait, Madame Hermary lui a rappelé les règles de la vie commune nécessaires au bon fonctionnement de l'Orphelinat. Je trempe ma tartine beurrée dans mon chocolat chaud, lorsque des cris retentissent au-dehors. Joan se rend aussitôt à la fenêtre ;

« Qu'est-ce qu'ils ont tous ? » grommelle-t-elle.

Lorsque je me range à ses côtés, j'aperçois un groupe de filles au bout de l'allée de l'Orphelinat.

Elles piaillent et les voix montent de plus en plus dans les aigus. Une chose sur laquelle Joan et moi nous rejoignons, c'est notre curiosité dévorante.

Nous sommes obligées d'aller voir ce qui se passe, tandis que d'autres restent au chaud. Ils attendront notre retour pour que nous leur annoncions ce qui a déclenché tant d'excitations chez le groupe de la relève ce matin.

L'Orphelinat possède une adresse et par conséquent, il possède également une boîte aux lettres. Il s'agit d'un rectangle en fer, décoré de petites gravures qui représentent des hiboux, le tout monté sur un pied en bois.

La boîte aux lettres se trouve au bout du jardin, à moitié ensevelie sous la neige.

Chaque matin, un groupe est désigné pour aller y jeter un coup d'œil pendant le petit-déjeuner.

En cinquante ans, la Directrice n'a jamais reçu une seule lettre.

Jusqu'à aujourd'hui.

Joan et moi, les manteaux à moitié enfilés, nous retrouvons devant le cube de métal, alors que les filles s'agitent sans que je ne comprenne un mot de ce qu'elles disent.

En approchant, j'appréhende.

Pour la première fois depuis des décennies, elles ont trouvé une enveloppe.

Cette dernière repose toujours dans le cube, blanche, parsemée de quelques mots manuscrits.

Du courrier pour l'Orphelinat. En soit, c'est déjà suffisamment étrange.

Mais en plus, il m'est adressé.

Car en effectuant un nouveau pas en avant, je déchiffre le destinataire.

Pour Marjorie.

DEUX

JOAN

Tous les êtres humains veulent être extraordinaires.

C'est pourquoi j'espère accomplir quelque chose de remarquable avant d'atteindre l'âge adulte. Je crains qu'une fois la majorité dépassée, je rate le créneau qui me permette de me distinguer des autres et que je sois simplement un humain parmi les milliards qui grouillent sur terre.

Certaines personnes se fichent d'être ordinaires, pas moi.

Mais je n'ai pas encore trouvé dans quel domaine je me démarquerais et ça commence à être urgent. J'ai seize ans alors le compte à rebours est enclenché.

Marly n'a pas besoin de faire des efforts pour être hors du commun.

Ça fait partie d'elle.

Je mentirais si je disais ne jamais en avoir été jalouse. C'est pour ça que j'ai volé son stylo magique à l'âge de huit ans.

Mais la Directrice m'avait pris à part, dans son bureau situé sur la gauche du hall. Cet endroit est stratégique, lui permettant de travailler tout en surprenant ceux qui auraient l'idée de déguerpier sans prévenir. Elle nous avait surpris Marly et moi plus d'une fois dans nos tentatives de faire le mur.

Nos plans n'étaient jamais allés plus loin que l'allée de l'Orphelinat ; le voisinage ne possédant pas de véhicules autres que des calèches, les options d'escapade sont limitées. Les charrettes sont traînées par des hongres, des chevaux aux poils drus, courts sur pattes et aux sabots énormes. Ils sont costauds et à l'aise dans ce climat rude. À l'âge de sept ans, Marly a essayé d'en voler un qui appartenait à la ferme, au bout de la rue Bancale. Cet acte, malgré sa défaite, lui avait valu des congratulations pendant trois semaines, la classant

directement dans la catégorie des enfants aux forts caractères. Madame Hermary disait que c'était une mauvaise chose, mais tout le monde pouvait voir qu'elle mentait ; les têtes de mules sont appréciées malgré leurs mauvaises actions parce qu'elles sont différentes et qu'elles osent sans se soucier des conséquences.

Si certains parlaient d'enfant difficile concernant Marly, beaucoup la considéraient comme courageuse. Je voulais ça.

Je voulais être brave alors la Directrice m'avait fait venir dans son bureau et m'avait expliqué quelque chose à propos de l'amitié. Elle avait dit ;

« Ne considère pas les qualités de Marly comme une menace. Vois-le plutôt comme un atout. Vous êtes une équipe. Ce que Marly n'a pas, tu le possèdes et ce que tu n'as pas, elle te l'apporte.

-Sauf qu'elle a tout et que moi je n'ai rien.

-Elle possède peut-être un certain génie, mais également une peur plus profonde. Tu la calmes. C'est important, comme rôle. Et la seule raison pour laquelle les gens apprécient Marly lorsqu'elle fait des bêtises, c'est parce que tu es la personne qui leur montre qu'elle n'est pas si mal intentionnée.

-Je ne veux pas être utile qu'à Marly, mais aussi à moi-même.

-Je ne parle seulement de Marly. Je parle de tout le monde ; tu les vois tels qu'ils sont. Cela inclut les aspects agaçants et les aspects merveilleux. Marly est peut-être intelligente, mais tu comprends mieux les gens.

-Et elle comprend mieux le monde.

-Peut-être bien. » avait concédé la Directrice.

Je n'avais rien dit pendant un moment, puis Madame Hermary avait repris ;

« L'amitié ne peut pas être basée sur une compétition constante. Se comparer les uns aux autres est inévitable, car nous sommes humains. Mais n'en donne

pas un côté péjoratif. Au lieu de vous diviser, cela devrait consolider vos liens.

Marly tient beaucoup à toi. Tu lui permets de garder les pieds sur terre. »

Je tapotais mes doigts sur le rebord du bureau en chêne. La Directrice s'est alors penchée en avant ;

« Maintenant, qu'est-ce que ce stylo a de si spécial pour l'avoir volé ? »

J'ai fait la moue, hésitant à confirmer mon larcin, avant de finalement plonger la main dans la poche de mon pantalon et en sortir l'objet dépouillé. J'ai posé le stylo sur le bureau et remis mes mains dans les poches ;

« L'encre est invisible. C'est utile pour écrire des messages confidentiels.

-Mais comment peut-on lire des mots invisibles ? »

-C'est à la fois tout bête et ingénieux, ai-je expliqué en haussant les épaules. Il suffit d'approcher le papier à la lueur d'une bougie, puis le message se dessine grâce à la chaleur de la flamme. »

La Directrice a paru réfléchir un instant avant de me désigner le stylo ;

« Rends-le à son digne propriétaire. La gentillesse est une force, Joan. Plus qu'une faiblesse, crois-moi. »

J'ai un peu rechigné pour la forme, mais j'ai récupéré le stylo et quitté l'office.

L'après-midi même, j'ai rendu le stylo à Marly sans m'excuser pour autant.

Faire des choses bien était suffisant ; je n'avais pas envie de m'humilier en plus.

Deux jours plus tard, elle me l'offrait. Quand je lui ai demandé pourquoi, Marly a répliqué ;

« Cadeau de meilleure amie. »

Les conseils de Madame Hermary ont pris un tout autre sens.

Je voulais toujours accomplir quelque chose de remarquable, et lorsque cela arriverait, ce serait explosif.

Mais il fallait que cette action soit purement bienfaisante.

J'allais être reconnue pour avoir accompli quelque chose de profondément gentil.

MARLY

J'ai hérité de la chambre dédiée à Marie-Antoinette. C'est sans doute la raison pour laquelle je rêve si régulièrement de décapitation.

S'il faut savoir une chose à propos de l'Orphelinat, c'est que les tableaux ont des yeux. Ils vous suivent lorsque vous marchez dans les couloirs, vous contemplent quand vous dormez et vous jugent sur tout ce que vous faites.

Je sais qu'il s'agit seulement de personnes faites de peintures et de papiers, et si cela ne me rassurait pas, je sais qu'elles sont mortes des siècles auparavant, mais elles me hantent. Surtout Anty.

« Arrête de l'appeler comme ça, » a murmuré Joan alors que je lui désignais un portrait de Marie-Antoinette accroché sur le mur est.

Nous avions alors douze ans et nous colorions sur des feuilles, allongées sur mon lit, préparant l'anniversaire de Pooja.

« J'y peux rien, ai-je répliqué en me retournant sur le dos. C'est à croire qu'elle peut lire mes pensées.

-Elle n'existe même pas.

-Je sais. »

J'ai regardé un moment Joan, gribouillant sa propre feuille, puis mes yeux se sont posés sur le carton rangé au fond de la pièce. L'emballage cadeau reposait encore sur le sol, intact.

Demain, la cuisine serait envahie de rires et de musique. Pooja se tiendrait en bout de table pendant que nous lui ferions tous passer nos cartes d'anniversaire et nos cadeaux respectifs. Cette année-là, Joan et moi avons décidé de choisir le présent ensemble.

Depuis sept ans, Pooja porte toujours les mêmes vieilles godasses. Elles sont de qualités parce qu'on ne peut plaisanter avec des chaussures dans ce coin du monde. Le mauvais temps permanent oblige un équipement résistant.

Mais nous l'avions vu lorgner il y a peu sur les bottes bleues de la fille de l'épicier. Alors le matin même, j'avais échangé une des belles lampes du bureau de Madame Hermary. Manque de chance, pendant la transaction, la fille de l'épicier avait laissé échapper la lampe sur le sol et cette dernière s'était brisée à ses pieds. Décrétant alors notre contrat caduc, la fille avait désiré récupérer les chaussures. Nous nous étions rebiffées.

Il y a quelques heures, alors que Joan et moi avons regagné le Manoir, l'épicier était venu toquer à la porte de l'Orphelinat, furieux. Madame Hermary aussi, avait vu rouge. Elle a dit que nous étions idiotes. Mais elle a quand même donné une seconde lampe à l'épicier, ce qui nous a permis de conserver les chaussures.

Alors qu'il tournait le dos pour reprendre la direction de la Rue Bancale, la Directrice s'était tournée vers nous et nous avait dit ;

« Ce n'est pas de l'approbation. Un cadeau ne vaut pas un délit. Ce n'est pas parce qu'on a une bonne intention qu'on peut faire de mauvaises choses. »

Elle nous a cependant laissé un sursis le temps que l'anniversaire de Pooja soit passé, avant de nous punir.

Allongées sur le lit avec nos coloriations, nous profitons ainsi de nos dernières heures de liberté.

Les cartes terminées, nous avons recouvert le carton de son emballage cadeau et le lendemain, Pooja nous a dit que c'était son cadeau préféré. Elle ne l'a pas dit devant les autres pour ne pas les blesser, mais c'était gentil de sa part.

Notre punition a consisté à faire le ménage chez l'épicier pendant un mois. Nous l'avons mérité, mais le châiment a été plus cruel que la Directrice ne l'avait imaginé.

La fille de l'épicier et ses frères faisaient exprès de pourrir l'établissement après notre départ pour que le lendemain, leur père nous tire les oreilles pour notre manquement au devoir.

Au point qu'un jour, j'ai fait semblant d'être malade, laissant Joan s'y rendre seule.

Pendant cette même journée, je me suis éclipsée de ma chambre. Sortant en douce par la fenêtre qui surplombe l'immense porche de l'entrée Ouest, j'ai traversé de la Rue Bancal jusqu'à l'épicerie. En face, se trouve un vieux lavoir que plus personne n'utilise. Il se compose d'une bassine rectangulaire taillée à même la roche, au-dessous d'une vieille pompe à eau en fer forgée. Je me suis installée sur son rebord. Un chat noir qui traînait là tous les jours n'a pas tardé à me rejoindre. Nous avons tous les deux les yeux rivés sur la vitrine de l'épicerie où Joan se prenait la raclée de sa vie. On ne pouvait pas entendre les mots prononcer, ni les cris, mais j'en devinais facilement la teneur. Avant la fin de la journée, je suis revenue dans ma chambre. Un peu plus tard, Joan a pénétré dans le hall de l'Orphelinat, de la farine dans les cheveux, des coquilles d'œuf accrochés à son blouson et les chaussures couvertes de jus de pomme. Madame Hermary m'a directement demandé dans son bureau. Lors de mon avancée depuis mon étage jusqu'à son office, les tableaux ne m'ont pas lâché du regard.

« Tu te sens mieux ? a demandé la Directrice alors que je m'installais dans le siège face à ses yeux plissés.

-Mmh. Bien mieux. »

Elle a gardé le silence un instant, avant de reprendre, tranquillement ;

« Un petit conseil, Marly... Prends garde à ton égoïsme. Tu risquerais de terminer ta vie seule. »

Anty me chuchotait la même chose depuis la première nuit où j'avais dormi dans cette maudite chambre.

Comme Madame Hermary attendait une réponse, je n'ai rien répliqué.

JOAN

Marly et moi n'avons pas toujours été amies.

Je ne sais pas à quel âge, exactement, nous sommes arrivés à l'Orphelinat. Je ne me rappelle cependant pas avoir remarqué Marly avant mes six ans.

À cette période, j'étais une petite sauterelle, endossant le statut de pipelette de la tablée. Pooja, adolescente à ce moment-là, me disait souvent de la fermer, ce que la Directrice lui réprimandait souvent, plus par la manière vulgaire de le formuler plutôt que par complète désapprobation. Je parlais beaucoup. Je fatiguais les gens. J'étais Joan.

Et puis il y avait Marly. C'était la silencieuse, la petite souris qui restait dans son coin, écoutant plus que ne participant et davantage plongée dans les bouquins de la bibliothèque en compagnie de Mordicus. Elle ne se chamaillait pas avec les autres dans des batailles de coussins et ne participait pas aux lancées de

boules de neige dans le jardin. Elle répondait plutôt par onomatopée et je ne crois pas lui avoir adressé un seul mot jusqu'à ce qu'un jour, elle vienne vers moi. Vêtue d'un pyjama trop grand, elle m'a tendu un livre, prononçant les paroles suivantes.

« Je crois que tu aimes dessiner.

-Euh... oui, ai-je répondu en acceptant le bouquin.

-Ça parle de dessin.

-D'accord. »

J'ai tourné les talons, le livre à la main. J'étais presque arrivée à la porte quand j'ai remarqué que Marly n'avait toujours pas bougé, plantée au milieu de la pièce.

« Je vais faire du patin à glace sur le lac avec Pooja, ai-je lancé. Tu veux venir ?

-Je ne sais pas en faire.

-Nous non plus. Pas encore, en tout cas. »

Marly a hoché la tête et entamé mon pas.

Puis les jours se sont enchaînés et nous avons appris à nous connaître, à faire des bêtises et à en payer le prix, ensemble.

Je me rappelle de la fois où nous avons reçu une punition de l'épicier après le vol des bottes de sa fille. La peine a duré un mois, et lorsqu'elle a touché à sa fin, j'étais bien contente de me réveiller aux aurores pour mon premier jour de liberté. Me faufilant dans les couloirs, je me suis directement rendue jusqu'à la chambre de Marly. Son lit étant vide, je suis descendue voir dans la cuisine, mais elle ne prenait pas son petit-déjeuner non plus. Pooja m'a aperçu et avertit qu'elle l'avait vu enfiler ses chaussures et quitter l'établissement il y a déjà trois heures.

La veille au soir, nous avions parlé de faire du patin à glace. S'y était-elle rendue sans m'attendre ?

Engouffrant un pain au chocolat et avalant une gorgée de jus d'orange, je me suis rapidement sauvé dans le hall. J'ai enfilé mon manteau, sauté dans mes bottes et je suis sortie. Il était exclu que je prenne mes patins à glace. J'allais démontrer à Marly à quel point elle me blessait.

J'ai quand même couru le long de la Rue Bancale, déterminée à atteindre le lac gelé en un temps record, mais arrivée au bout du dernier pâté de maison, des cris m'ont interpellé. Ils ne provenaient pas de l'épicerie mais du côté opposé. J'ai seulement eu le temps de tourner la tête pour voir la fille de l'épicier tomber en arrière dans le lavoir. Ses frères y croupissaient déjà. Il était de notoriété publique que le lavoir était devenu obsolète il y a déjà quelques décennies et ne servait à présent que de toilettes publiques pour chats. Ces derniers faisaient leurs besoins dans la couche de sable qui tapissait le fond. Marly y avait ajouté de l'eau, ce qui avait créé dans le lavoir un mélange de sable, d'excréments et de liquide devenu marron, très peu ragoûtant. Cette dernière se tenait debout, les bras croisés, tandis que les enfants de l'épicier pataugeaient dans la bassine, les cheveux et les vêtements dégoulinants. Marly m'a finalement remarqué. Ses yeux se sont illuminés ;

« Coucou ! a-t-elle lancé en avançant vers moi. On va faire du patin à glace ? »

Mon regard a dévié de son visage enthousiaste pour se poser sur les malheureux couverts de crotte de chats. Lorsque mes yeux sont revenus sur Marly, je souriais ;

« Oui. Allons-y. »

MARLY

Madame Hermary parle toujours des relations humaines, comme des liens qu'il faut tisser.

« Tisse des liens avec tes pairs, Marly. Ils ne mordent pas... enfin pour la plupart. » m'a-t-elle régulièrement répété, alors que je grandissais sans prononcer un mot.

Entre Pooja, Maddie, Jeanne, Charles, Mordicus, Cora et les vingt-quatre autres enfants de l'Orphelinat, je me suis un jour promise de régler la chose de manière scientifique.

Statistiquement, sur trente personnes, il était obligatoire que l'une d'entre elles me paraisse moins pénible à supporter que les autres. J'ai décidé d'en faire l'expérience avec Joan, que je ne connaissais que très peu.

Tout ce que je savais d'elle, c'était qu'elle dessinait correctement. En l'espionnant lors de sessions se déroulant dans l'arrière-cours du Manoir, j'ai également appris qu'elle se débrouillait au tir à l'arc. En revanche, toutes ses notes de musique sonnaient faux lors des séances de piano obligatoires avec Madame Hermary et elle détestait les brocolis.

J'ai basé mon amitié potentielle sur peu de faits et pourtant, c'est sans doute parce que mes informations étaient incomplètes que cela a fonctionné.

Jusqu'à Joan, je n'avais jamais compris la métaphore de la Directrice. Cela a alors pris davantage de sens, comme si au fil des années, les fils qui me reliaient à elle s'enroulaient autour de mon cœur, devenant plus solides. À présent, ces derniers tiraient dès qu'une dispute nous contrariait et la douleur s'envolait lorsque nous étions ensemble.

Ainsi, lorsque mes doigts se posent sur l'enveloppe et la saisissent, la première pensée qui me vient à l'esprit, m'est inhabituelle. Je ne me demande pas ce que ce bouleversement va représenter pour moi. Je me demande ce que cela va engendrer pour nous.

Tandis que mes yeux glissent vers Joan, Betsie avance et me tire par la manche.
« Tu ne l'ouvres pas ? »

Je grimace et fourre l'enveloppe dans la poche de mon manteau. Puis je recule, obligeant les enfants dans mon dos à s'écarter.

« Je vais marcher. » lancé-je.

Je tourne les talons et m'éloigne dans la Rue Bancale. Je passe devant quelques maisonnettes, trois boutiques, l'épicerie et m'éloigne vers la forêt. Les habitations ne sont bientôt plus que de vagues silhouettes dans mon dos. Devant, s'étend une prairie de neige interminable bientôt avalée par les bois. J'atteins l'orée et m'y engouffre. Je n'ai pas l'intention de me rendre jusqu'au lac, mais je suis le chemin qui y mène.

Le bruit étouffé de mes pas dans la neige m'aide à oublier momentanément la bombe qui repose dans la poche gauche de mon blouson. Je me force à relever la tête pour observer le paysage et laisser mes pensées s'y perdre quelques instants. Ces bois sont principalement composés de sapins, donc excepté quelques troncs nus, la plupart comporte des feuillages fournis sous lesquels ploient des amas de neige.

Lors de températures particulièrement basses, la neige se cristallise sur les branches, et quand la lumière du soleil passe à travers, le paysage devient grandiose.

Dans ces moments, on a vraiment l'impression que la magie existe.

En cet instant, par ailleurs, j'ai très envie cela soit vrai. Je me doute déjà que cette lettre va saccager ma vie, et peut-être ai-je également conscience qu'il en sera de même pour tous les résidents de l'Orphelinat. N'est-ce donc pas le moment idéal pour y croire ?

MORDICUS

Lorsque nous grandissons, nous décevons.

Notre image évolue, en s'améliorant par certains aspects et en se détériorant par d'autres.

Je pourrais affirmer sans l'ombre d'un doute que sont les enfants préférés de Madame Hermary et lesquels se trouvent tout en bas du classement.

Mais la Directrice est douée pour donner l'impression d'être équitable. Les gens y croient presque. J'y croirais presque.

Mais la Directrice n'a aucune idée du nombre d'indices qu'elle délaisse derrière elle. Je ne suis pas le seul à discerner l'ampleur des incohérences qu'elle nous raconte, mais je suis certain d'être l'unique personne à ne pas nier en bloc ce qui se passe.

Du coin de l'œil, j'observe les autres enfants dans le salon.

Plongé dans mon bouquin, je relis les passages que j'ai annotés au crayon et les questions qui fourmillent entre les pages. Je ne possède pas le tableau global. Il me manque encore quelques séquences du film, mais je me rappelle de certaines choses.

Madame Hermary et ses paires pensent que nous sommes tous amnésiques.

Elles sont persuadées que nos souvenirs se sont envolés avec notre enveloppe corporelle, et qu'une fois cette dernière retombée en poussière, tout le reste a également disparu.

Mais les choses ne s'arrêtent pas là. Ils ne nous ont pas tout enlevés. La preuve, je me souviens de quelques instants. Pas suffisamment pour savoir exactement ce qui s'est passé, mais assez pour comprendre qu'on nous raconte des mensonges.

Depuis que j'ai compris que l'Orphelinat repose sur des illusions, j'ai du mal à me connecter aux autres. On dirait qu'ils préfèrent rester dans l'ignorance plutôt que de creuser et découvrir un squelette.

Nous avons grandi ensemble, et pourtant, nous avons faits des choix différents. Encore deux ans en arrière, je m'entendais très bien avec Pooja, et Marly m'appréciait beaucoup aussi.

Mais entre-temps, je suis devenu quelqu'un d'autre et elles aussi. Elles ne me comprennent pas, ou du moins, pas encore.

Bientôt, j'apporterais la preuve ultime. Tout le monde saisira à quel point cet endroit est étrange. Pour l'instant, je me contente des réprimandes. Elles pensent simplement que j'ai grandi, parce que l'âge oblige à évoluer, des parts de nous se transforment tandis que d'autres disparaissent à jamais. L'ancienne version de nous-même s'émiette.

Nous mourrons alors aux yeux des autres, mais aussi aux nôtres.

Surtout aux nôtres.

Je ne suis plus celui que j'étais, et peut-être même, ne l'ai-je finalement jamais été.

TROIS

MARLY

Coucou, c'est moi.

La lettre commence de cette façon. Mes yeux ne quittent pas les mots, qui noircissent le papier.

En rentrant tout à l'heure au Manoir, tout le monde m'attendait dans le salon. Personne n'a osé émettre une quelconque hypothèse, comme si l'enveloppe renfermait une substance empoisonnée.

J'ai préféré m'isoler avant de l'ouvrir. Je sais déjà que les écrits dissimulés à l'intérieur m'atteindront davantage que du poison.

C'est pourquoi, seulement une fois dans ma chambre, sous les yeux des tableaux de Anty et des miens, que je me résigne à ouvrir la boîte de Pandore. La lettre ne renfermait peut-être pas l'espoir, mais c'est en tout cas l'impression que j'en avais.

Tandis que mon regard parcourt de nouveau le paragraphe, je cherche un nom et jusqu'à la fin, je crois qu'il apparaîtra. Cependant, l'expéditeur ne désire visiblement pas que je le contacte. Il ne me dit pas qu'il m'aime, il ne me dit pas que je lui manque et n'explique pas pourquoi il m'a abandonné.

Après avoir relu la lettre plusieurs fois, je commence à saisir que je me suis fourvoyée, parce que dès la mention de mon prénom sur l'enveloppe, mon inconscient a tout de suite pensé à ma famille biologique. Je parie qu'il en est de même pour les autres. Chacun des orphelins, le salon, en bas, est sans doute persuadés que mes parents viendront bientôt me chercher. Mais je n'y compterais pas. Cette lettre n'évoque rien de tout cela. Elle transmet, au contraire, un message curieux qui ne signifie rien pour moi.

Coucou, c'est moi.

Les prochains jours seront énigmatiques. C'est normal et nécessaire.

Souvent, lorsque certaines choses deviennent confuses, l'essentiel devient très clair.

Tu découvriras des informations abominables et tu devras les taire à tout le monde. Mais tout ira bien parce que je serais là pour toi, d'accord ? Qu'importe ce qui se passe, tu auras toujours une personne de confiance à tes côtés.

Un bruit résonne à la porte de la chambre. Quelqu'un toque contre le bois.

« Marly ? » appelle la Directrice.

Je me dépêche de ranger la lettre sous mon oreiller et récupérer un bouquin qui traîne sur le sol. Je m'avance vers la porte et l'ouvre. Madame Hermary, haute et sévère dans son uniforme noir, me toise de haut en bas.

« Comment te sens-tu ? »

Je fronce les sourcils comme si je trouvais la question bizarre.

« Comment ça ? »

Madame Hermary grimace :

« Les enfants m'ont sauté dessus dès que j'ai franchi les portes de l'Orphelinat.

Ils m'ont dit ce qu'il s'était passé. Tu as reçu une lettre, c'est exact ? »

Je n'ai pas réfléchi en cachant la lettre sous mon coussin. Je ne réfléchis pas davantage lorsque je mens de manière éhontée.

« Oh, ça. Ne vous en faites pas. C'est une blague de Joan.

-Une blague ? » répète la Directrice comme si elle n'avait aucune idée de ce que signifiait ce mot.

J'acquiesce avec un rictus ;

« Une plaisanterie, si vous préférez. Allez, avouez que c'est drôle. Elle a réussi son coup. Ça fait jaser tout le monde. »

La Directrice m'observe encore un instant, avant de céder ;

« Très bien. N'oublie pas que nous avons un cours de tir à l'arc dans une demi-heure.

-C'est noté. » répliqué-je.

Les yeux de Madame Hermary s'attardent dans ma chambre par-dessus mon épaule, à croire que la lettre va surgir jusqu'à elle comme par magie. Lorsque sa silhouette s'éloigne enfin dans le couloir, je referme la porte et m'y adosse.

Mon regard vagabonde jusqu'à mon oreiller.

Je vais devoir trouver un meilleur endroit pour dissimuler mes secrets. Le premier endroit où Hermary ira fureter, profitant de ma présence au cours de tir à l'arc, ce sera ici.

J'ignore d'où me vient cette intuition, mais elle est intense. Je m'approche à pas lents de mon lit, dépose le livre sur la couette et récupère la lettre. Le papier me paraît très froid.

En relisant les lignes, je comprends que je ne possède aucune intuition. Avant que la Directrice ne se pointe à ma porte, les dernières phrases ont sans doute retenu l'attention de mon esprit, et ce, d'une manière inconsciente.

La lettre se termine ainsi ;

Je t'écris tout cela avant de partir, parce que je préfère te prévenir. Cet endroit n'est pas ce que tu crois. C'est un passage.

MORDICUS

« Qu'est-ce qui te fait croire qu'on trouvera des réponses ici ? demande Joan à Marly.

-Parce que chaque fois que j'ai une question, Madame Hermary me dit d'aller jeter un coup d'œil à la bibliothèque.

-Tu sais, dit Joan, ces textes sont écrits par de vrais gens. Ça veut dire que c'est une bibliothèque de la connaissance humaine, et pas du savoir universel.

C'est *pas* magique, Marly.

-Ça vaut le coup d'essayer.

-Souvent, j'ai l'impression que tu es stupide...

-Oh, attends, trouvé.

-... avant que tu ne me prouves que tu as toujours raison sur tout. » termine Joan en levant les yeux au ciel.

Les filles tournent dans un deuxième rayon de livres. Je recule pour éviter qu'elles ne me remarquent, mais mon coude percute une étagère, mes pieds se prennent dans une pile de bouquins laissée sur le sol et je tombe en arrière dans un amas d'ouvrages. Lorsque mes yeux se lèvent, les deux filles m'observent. Elles me font face, bien campées sur leurs jambes.

« On peut t'aider à nous espionner, Momo ? lance Marly.

-Je...

-Tu n'es pas très doué, cela dit, relève Joan. N'en fais pas ta vocation.

-C'est pas ce que... »

Betsie choisit ce moment pour surgir et nous annoncer que le cours de tir à l'arc ne va pas tarder à débuter. Les filles hochent la tête et s'éloignent. Marly porte une pile de livres entre les bras, mais je n'arrive pas à en distinguer un

seul titre. Le temps que je me remette sur pieds, elles sont déjà sorties de la bibliothèque.

Grommelant en mon for intérieur, je m'oblige à aller me préparer pour le cours. Je grimpe les escaliers jusqu'au second étage, entre dans ma chambre et enfille la tenue de sport adéquate.

Cela comprend une tunique serrée pour éviter les vêtements volants susceptibles de s'accrocher à l'arc, mais également des gants en cuir, dont les manches s'étirent jusqu'aux avant-bras, agrémentées d'une palette de protection pour que la corde ne claque pas sur le bras, porteur de l'arc. Nous sommes également obligés de porter un casque en cuir en cas de flèches perdues. Ce dernier, malgré la sangle pour le régler, me tombe toujours sur les yeux.

En rejoignant ma porte, je passe devant le miroir et mon regard intercepte celui de mon reflet. On dirait un croque-mort qui a revêtu la tenue d'un gladiateur ou pour faire simple, j'ai l'air ridicule, comme toujours.

Lorsque je regagne le jardin-arrière de l'Orphelinat, les quinze élèves d'aujourd'hui s'y trouvent déjà, incluant Joan et Marly.

Sans les regarder, je saisis l'arc et le carquois remplis de flèches qui me sont attribués pour la leçon. Je me poste en rang à côté de Marly. Joan est sur sa droite et me lance un mauvais regard. Je n'ai jamais apprécié Joan, mais j'ai toujours estimé Marly ; elle est plus intelligente que la plupart d'entre nous. C'est une qualité qui entre dans mes critères de considération.

« J'ai entendu dire que tu avais reçu une lettre, lancé-je, l'air de rien.

-Mmh. C'était juste une blague, grommelle Marly en encochant une flèche.

-Une blague ?

-Oui. Une blague.

-Vraiment ?

-Une blague. Une plaisanterie. Une galéjade. Un canular. Reçu ? »

D'un geste, elle tend sa corde et vise les cibles qui se trouvent à plusieurs mètres à l'autre bout du jardin enneigé.

« De qui ? » insisté-je.

Marly tire et la flèche s'enfonce dans la partie jaune du cercle, la plus à l'extérieur. À côté, la cible de Joan en comporte déjà trois au centre. C'est la meilleure élève de ce cours. L'adjointe de la Directrice l'encense à chaque bilan du mois.

On ne me congratulate jamais pour le nombre de bouquins que je lis et pourtant, je m'interroge sur laquelle de ces activités est la plus utile ? Dans quel contexte, aurions-nous l'obligeance d'utiliser un arc et des flèches alors que Monsieur Brunnec de l'autre côté de la rue possède un Glock 44 ? Madame Hermary dit que c'est pour travailler l'esprit et la précision. Je réplique qu'il y a les livres pour ça. Pooja ajoute que ça rentre dans le cadre du Manoir et de nos attelages de chevaux.

Cette dernière, pourtant l'ainée de tous, se croit souvent dans un roman. Les histoires de fées de Madame Hermary lui ont monté à la tête après toutes ces années. Si je lui disais avoir croisé une licorne en revenant au Manoir ce matin, pas sûr qu'elle remette en question ma fable.

Marly encoche une nouvelle flèche. Je me rends compte qu'elle n'a toujours pas répondu à ma question ;

« Une blague de qui ? répété-je.

-De Joan.

-De Joan ? »

Marly me jette un coup d'œil agacé ;

« Je parle elfique ou quoi ? Oui. *Une blague.* Oui. *De Joan.* »

La tête de Joan dépasse de la silhouette de Marly, tel un coucou jaillissant de son horloge.

« Ou peut-être est-ce de toi ? lance-t-elle. Tu as l'air de trouver cet événement si intéressant. »

Je lève les yeux au ciel ;

« Bien sûr que je suis curieux. C'est la première lettre de l'Orphelinat depuis cinquante années. C'est troublant pour tout le monde. Elle doit forcément contenir des informations importantes. »

Marly finit de tirer, rate encore, puis se tourne vers moi ;

« Tu sais ce que je trouve de troublant ? C'est que tous les autres m'ont seulement demandé ce qu'avait dit ma famille et que toi, tu n'y fais pas référence.

-Tu ne m'en as pas laissé le temps. » dis-je après une pause trop longue.

Marly fait mine de se gratter la tête avec l'embout de son arc, comme si elle réfléchissait.

« Alors tu crois que ce courrier provient de mes parents ?

-Euh... tu ne viens pas de dire qu'il venait de Joan ? balbutié-je.

-Tu sais quoi ? reprend Marly avec un drôle de sourire. Peut-être que tu peux essayer de te mettre à ma place, Momo ? Tu es le premier suspect de la liste.

-Je peux me permettre de te demander pourquoi ?

-Depuis des mois, tu bassines tout le monde en répétant que nous n'avons pas de famille et que nous n'en avons jamais eu, glisse Joan.

-Aurais-tu changé d'avis ? enchaîne Marly. Et nous sommes quoi, selon toi ?

Des robots ? Des fantômes ? »

Marly m'embrouille le cerveau avec son inquisition. Je secoue la tête, cherchant quelque chose qui pourrait l'interpeller. L'Adjointe vient à notre hauteur et me reproche de ne pas avoir encore exercé.

Je m'excuse et me concentre sur ma cible. Je n'ai jamais atteint le centre de toute ma vie. Je n'ai aucune attente. Marly et Joan m'ignorent de leur côté, focalisées sur leurs gestes.

« Vous avez raison, dis-je finalement, les yeux rivés sur le centre rouge. Je vous espionnais. »

Je relâche la corde qui vibre et envoie ma flèche strier l'atmosphère jusqu'à s'enfoncer en plein milieu de la cible.

J'entends l'Adjointe de la Directrice qui me félicite depuis l'autre bout du jardin.

Je me tourne vers les filles. Les regards de Marly et Joan passent de la cible à moi. Je plante mon arc dans le sol, le bras tendu comme si je tenais un spectre très puissant et répète :

« Dans la bibliothèque, je vous espionnais. »

Marly plisse les yeux, essayant de comprendre ce que je cherche à faire en avouant la vérité et j'y viens ;

« Parce que je remets les choses en question, enchaîné-je. Je sais que la lettre est importante. Je sais qu'il ne s'agit pas d'une blague.

-Vraiment ? grince Marly. Le meurtrier passe aux aveux ? »

Je secoue la tête ;

« Depuis quand le premier suspect de la liste est-il le véritable coupable ? »

Marly et Joan échangent un regard, puis cette dernière grommelle ;

« Mmh, c'est ce qu'un bon assassin dirait pour se dédouaner de sa mauvaise farce.

-Une mauvaise farce ? dis-je avec un sourire. Si vous tenez vraiment à faire avaler ce bobard aux autres, il faut être plus convaincantes, les filles. Marly s'en sort bien, mais tu mens comme un pied, Joan. »

Joan redresse le menton, les yeux étrécis ;

« Et toi tu...

-Joan, la coupe Marly en m'observant. Mordicus... tu as toujours été certain de... la possibilité de certaines choses.

-Ne me dis pas que tu crois un seul mot qui sort de sa bouche ? » proteste Joan. Je l'ignore et me concentre sur Marly.

Pour la première fois, je vois dans ses yeux, une expression que je n'ai aperçu jusqu'ici, que dans le reflet de mon miroir. C'est la certitude qu'il existe quelque chose de plus grand, quelque chose qui n'est pas si évident à remarquer, quelque chose qu'on doit apprendre à voir avec des yeux qui sont seulement habitués à regarder ce qui se trouvent juste sous le bout de son nez.

« Est-ce que tu peux nous aider ? demande Marly. À découvrir ce qui est caché ?

-Marly... hésite Joan.

-Oui, dis-je. Je suis même doué pour ça. »

JOAN

Plus les heures s'égrènent, plus j'ai un mauvais pressentiment.

Marly s'investit un peu trop sur la base de quelques phrases sur un bout de papier dont l'auteur est inconnu. Et s'il s'agissait réellement d'une farce de Mordicus ? Ça serait bien son genre. Il ne cherche que le chaos pour tout le

monde, provoque d'innombrables disputes et invente toutes les histoires du monde pour se faire remarquer.

Marly n'est pas réputée pour être naïve, mais c'est l'une des premières fois depuis le début de notre amitié, où j'ai l'impression de devoir la protéger de l'issue de cette histoire. Comme si rien de bon ne pouvait en sortir. Je n'aime pas ressentir ce genre d'émotions. Ça donne l'impression que Mordicus a raison en disant que ce qui se trouve dans cette lettre est important.

J'aimerais le nier avec plus de convictions que ça, mais j'en suis incapable.

Marly refuse de me laisser lire la lettre. Elle n'y autorise pas Mordicus non plus. Je crois qu'elle a peur et je n'ai jamais vu Marly avoir peur. Ça me terrorise.

Nous nous trouvons tous les trois dans la chambre de Marly et des dizaine de livres, récupérés à la bibliothèque, sont étalés tout autour de nous.

« Nous cherchons donc quelque chose en rapport avec un passage, répète Mordicus en feuilletant les pages d'un bouquin, ajoutant un marque-page, griffonnant quelque chose sur le papier et passant à un autre livre. C'est l'une des symboliques les plus courantes dans tous les récits. »

Je croise les bras en les toisant tous les deux, plongés dans leurs recherches ;

« Génial, marmonné-je en avisant la pile de livres déjà sélectionnés par nos deux enquêteurs et qu'il nous faudra de nouveau trier plus tard. Ça nous avance beaucoup tout ça. »

J'essaie de réprimer mon amertume, mais je peine.

Marly m'a déjà reproché tout à l'heure que ma rancœur soit dû au fait que je me fiche des activités intellectuelles.

C'est peut-être vrai, mais ça me vexé.

Je sais que je suis inutile à ces jeux-là. Je ne sais pas y faire.

Cela ne m'empêche pas de cogiter pour trouver un plan dans lequel je serais un atout et pas un boulet qui ronchonne dans un coin de la pièce pendant que les autres travaillent. Une trentaine de minutes plus tard, une idée commence à faire son bout de chemin dans mon esprit.

Je ne suis pas habituée à ces éclairs de génie, alors je laisse échapper les mots comme je les pense ;

« Madame Hermary est la Directrice de l'Orphelinat.

-Oui, acquiesce Mordicus en écrivant un énième commentaire dans la marge d'un ouvrage. Et où est-ce que Einstein veut en venir avec cette remarque pleine de perspicacité ? »

Je grince des dents et siffle :

« Je veux dire... que Madame Hermary est la Directrice de l'Orphelinat. Elle doit être la personne qui en connaît plus sur cet endroit que n'importe qui. Si un indice existe, il ne peut se trouver que dans son bureau. »

Pendant une seconde, Marly et Mordicus se figent dans leur lecture sans un mot, puis synchronisés, ils relèvent la tête pour me regarder ;

« Quoi ? grogné-je. La débile du groupe a trouvé une piste intéressante, et c'est si surprenant que ça ?

-Eh bien... commence Mordicus, comme pour confirmer.

-Tais-toi, le coupe Marly. Joan, c'est une idée géniale. On finit juste avec ça et on essaie ton approche.

-Ou alors je peux le faire de mon côté pendant que vous continuez à faire vos trucs ennuyeux.

-Non. On ira ensemble. On a bientôt fini. »

Mon regard contemple la montagne de bouquins qui encombre la chambre.

J'adresse un regard perplexe à Marly.

« Par *bientôt*, tu veux dire dans trois semaines ? Parce que d'ici une heure, je serais de retour. »

Marly referme le livre qu'elle tient entre les mains et se redresse ;

« Tu ne peux pas fouiller toute seule le bureau de la Directrice.

-Pourquoi ? lancé-je en grimaçant. Je risquerais de rater un détail essentiel que vous, les génies, n'auraient jamais négligé ? »

Marly fronce les sourcils ;

« Quoi ? Mais non, c'est pas du tout ce que... Tu pourrais être punie, Joan.

-Rien que je n'ai jamais vécu, observé-je.

-Peut-être, mais là, ce serait de ma faute. »

Je laisse un instant sa phrase flotter dans l'atmosphère avant d'ajouter ;

-Alors je répète ; *rien que je n'ai jamais vécu*. »

L'expression qui se dessine sur le visage de Marly montre à quel point je l'ai blessé. Je n'ai jamais auparavant relancé le sujet de l'épicerie, la punition injuste que nous y avons subi et son abandon.

Parce que c'est Marly, parce que je m'en fiche et parce que peu importe nos erreurs à l'une et l'autre, nous avons décidé d'en accepter toutes les conséquences ensemble depuis longtemps. C'est un pacte, implicite peut-être, mais dont nous avons conscience toutes les deux.

Je refuse cependant que Marly me considère seulement comme un acteur secondaire dans une situation qui n'est, ni une blague, ni un de nos jeux de gamins, mais quelque chose de sérieux qui vient de lui tomber dessus.

Je refuse de croire qu'elle me considère uniquement comme une amie dans les moments frivoles pour me trouver inutile dans les instants qui importent vraiment.

Ce n'est pas comme ça que ça fonctionne.

Ce n'est pas ça, l'amitié.

MARLY

Mordicus a trouvé quelque chose. Une piste. Il s'agit du lac. Lorsque nous en venons à cette conclusion, mon premier réflexe est de chercher Joan des yeux pour lui dire. J'ai oublié qu'elle est déjà partie depuis une heure.

« Va te préparer, dis-je à Mordicus. Je vais chercher Joan. »

Il hoche la tête et quitte la pièce.

Je retrouve Joan dans sa chambre. Elle me tourne le dos, assise sur le rebord de l'immense fenêtre. L'air est frais aujourd'hui, mais pas glacial. La chambre a pourtant des allures de réfrigérateur, et ce, malgré les fresques de canyons et du désert américain qui parcourent ses murs.

« Hé. » dis-je en avançant dans la chambre.

Elle ne répond pas alors je la rejoins, enjambe la fenêtre, puis m'assois à côté d'elle. Ses pieds pendent dans le vide et elle fume une cigarette. Nos épaules se touchent. Sans me regarder, Joan tire sur sa cigarette. La fumée s'échappe de sa bouche pour rejoindre le ciel clair hivernal.

À côté de nous, sur le rebord, repose une vieille radio. On y entend la voix de Madame Hermary discuter avec une des Adjointes. C'est un système d'espionnage que nous avons mis en place depuis longtemps.

« Depuis une heure, elle n'a toujours pas quitté son bureau ? » demandé-je. Joan secoue la tête sans répondre. L'espace d'une minute, j'ignore comment redémarrer la conversation. Finalement, je reprends ;

« On pénétrera dans son bureau à notre retour d'accord ? Mordicus et moi avons trouvé quelque chose de bizarre à propos du lac. »

Heureusement, la curiosité de Joan l'emporte sur sa colère.

« Le lac ? demande-t-elle en levant enfin les yeux vers moi.

-Oui. Selon les archives de l'Orphelinat, le lac n'existait pas il y a encore quelques années.

-Combien de temps exactement ? »

Je secoue la tête ;

« Ce n'est pas précisé. Mais on a décidé de s'y rendre. Mordicus dit que les lacs sont souvent représentés comme des passages. Ça pourrait correspondre.

-Ah, alors si c'est Mordicus qui le dit...

-Ne sois pas vache, Joan. Il essaie d'aider.

-Tu es vraiment sûre de ça ? »

Sa question est sincère. Elle ne croit pas que Mordicus ait de bonnes intentions.

Alors je réponds ;

« Je sais seulement qu'il veut prouver à tout le monde que quelque chose sonne faux dans cet endroit depuis la nuit des temps. S'il veut nous utiliser pour y parvenir, qu'à cela tienne. »

Le regard de Joan devient confus ;

« Alors tu n'as pas réellement confiance en lui.

-Je n'ai confiance qu'en toi. »

Elle a l'air de méditer un instant sur la réponse et finalement, écrase son mégot de cigarette dans le cendrier. Elle éteint la radio et nous rejoignons l'intérieur de la chambre.

« Allons jeter un coup d'œil au lac, dans ce cas, dit-elle en enfilant un pull chaud. Puis nous visiterons le bureau de Madame Hermary.

-Parfait, m'exclamé-je en claquant des mains. Tu n'es plus fâchée ? »

Joan fronce les sourcils ;

« Je n'étais pas vraiment fâchée.

-Non ?

-Non... C'est juste... Je veux que tu me laisses t'aider. »

J'acquiesce.

Nous retrouvons Mordicus dans le hall, vêtu de son manteau, de ses bottes et de son bonnet, le tout couleur noir charbon.

Il s'énerve dès qu'il nous voit arriver ;

« Qu'est-ce que vous fichiez ? Je vous attends depuis presque un quart d'heure. »

Je m'assois pour enfiler mes bottes pendant qu'il ronchonne. Mes deux pieds sont chaussés quand je finis par relever la tête ;

« Tu sais, l'avantage de l'orphelin, c'est de ne pas subir l'obligation de compte-rendu à qui que ce soit. Alors n'endosse pas le rôle de l'adulte, Momo.

Personne n'aime les enfants qui font ça. »

Mordicus serre les dents ;

« Je suis juste responsable.

-Non, tu es juste barbant. » lance Joan.

Mordicus secoue la tête, incrédule ;

« Je ne comprends pas comment toutes les deux, vous n'en faites qu'à votre tête depuis toujours. À croire que toutes les interdictions, vous devez les enfreindre.

-C'est surtout Marly, glisse Joan.

-Et qu'est-ce qui te choque ? j'ajoute à l'adresse de Mordicus. Tu as une sacrée réputation aussi que je sache ; tu t'amuses toujours à chercher des noises à tous les pensionnaires de l'Orphelinat

-C'est différent, s'obstine-t-il. Et puis, la plupart du temps, c'est juste Pooja qui me tire par les oreilles. Toi c'est sans arrêt Hermary que tu te coltines sur le dos. Et Hermary, c'est l'autorité. Nous sommes censés lui obéir en quelque sorte. »

Je souris enfilant mon manteau ;

« C'est le second avantage de l'orphelin, *Mordicus*. Nous n'appartenons à personne.

Nous n'appartenons qu'à nous-mêmes. »

MORDICUS

Je n'en reviens pas. Quelqu'un m'a devancé. Et d'une manière intelligente, en plus. Cette personne ne se contente pas de présenter des preuves en essayant de convaincre Marly. Elle l'oblige à se poser des questions, la pousse à trouver la réponse elle-même, et c'est pourquoi lorsque cette dernière comprendra, elle ne pourra que l'accepter.

L'auteur de la lettre en sait, cependant, beaucoup plus que moi. Si je continue de suivre Joan et Marly, je suis certain de découvrir bien plus que ce que j'imaginai. Une question que je me pose, en revanche, c'est pourquoi, de tous les enfants de l'Orphelinat, avoir choisi Marly ? Pourquoi la petite Marjorie et pas un autre ? Pourquoi pas moi ?

Marly dit que nous devons trouver un passage. Le lac est un bon début, mais j'ai une autre petite idée sur la question. Comme je n'ai aucune certitude, pour le moment, je préfère me taire.

« Pourquoi est-ce qu'elle me fait confiance ? » me risqué-je à interroger Joan tandis que Marly prend la tête de notre petite expédition et marche quelques mètres devant nous.

Joan hausse les épaules, alors j'insiste ;

« Non, vraiment, pourquoi ? »

Pendant un moment, je crois que même Joan ne connaît pas la réponse.

Lorsqu'elle finit par parler, je comprends qu'elle réfléchissait simplement à la question. Les yeux rivés sur le chemin, elle dit ;

« Ce qui s'applique aux autres, ne s'applique pas à elle.

-Je n'ai pas besoin de charabia, la contré-je.

-C'est la vérité, dit-elle avec une sorte de grimace. Son cerveau est différent. De temps en temps, elle a des idées qui paraissent chimériques, mais elle se démène ensuite pour démontrer à quel point elles sont crédibles et évidentes, au final.

Je ne comprends toujours pas, mais une bribe de conversation espionnée dans la bibliothèque me revient en tête ;

Souvent, j'ai l'impression que tu es stupide... avant que tu ne me prouves que tu as toujours raison sur tout.

« Tu dois représenter un intérêt pour elle, » dit Joan, en me regardant. C'est comme ça. Marly est la fille des impossibles. »

Après une petite trotte, nous atteignons enfin notre destination. Le lac est magnifique, quelle que soit l'heure de la journée. De jour, les nuages se reflètent sur sa surface constituée d'une épaisse couche de glace. Et lorsque la nuit tombe, les étoiles s'y répartissent, plongées dans une couverture abyssale. Avec la neige immaculée qui borde ses rives et les environs argentés et laiteux s'étendant sur un rayon de six kilomètres, le lac donne réellement l'impression d'être un passage vers un autre monde. Je me retiens de parler. Si je me mets à débiter de telles bêtises, Marly et Joan se moqueraient sans doute de moi. Mes yeux contemplent les lieux. La couche de glace qui recouvre l'eau est dure comme du béton. De toute notre enfance, nous n'avons jamais vu le lac sans gel. Les températures n'ont jamais été suffisamment élevées pour cela.

Déterminée, Marly nous devance. Elle observe un instant les berges enneigées puis d'un pas prudent, avec ses bottes cramponnées, elle s'avance.

« Je me demande pourquoi les indices de la lettre nous mèneraient jusqu'ici, dit Joan. Enfin, si c'est vraiment ici qu'on doit se rendre... »

Elle fait la moue ;

« Marly et moi venons depuis des années sans jamais rien remarquer d'extraordinaire. »

Debout sur la rive, nous observons un instant Marly qui marche sur la surface glacée, la tête baissée et le regard furetant, sans doute à la recherche d'une piste.

Maintenant que nous y sommes, je pense en toute honnêteté que c'est peine perdue et à l'expression qu'affiche Joan, elle aussi.

Je veux dire, voilà combien d'années que chacun d'entre nous venons dans le coin et l'extraordinaire n'a toujours existé que dans notre imagination.

À peine cette pensée surgit-elle dans mon esprit, qu'un craquement se fait entendre. Il est si imperceptible que je crois un instant l'avoir imaginé. Mais il se répète une minute plus tard et c'est au tour de Joan de froncer les sourcils.

Un troisième craquement retentit. Marly est à présent presque au milieu du lac. Elle a arrêté de bouger. Quand elle relève la tête vers nous, Joan m'agrippe le bras ;

« Euh, Mordicus, est-ce que... ?

-C'est impossible. » soufflé-je.

La couche qui recouvre la surface du lac est bien trop épaisse pour se briser sous le poids de quiconque.

Pourtant, trois secondes plus tard, le givre cède et sous nos yeux, Marly passe à travers la glace.

QUATRE

MARLY

La fissure s'étend rapidement sous mes chaussures.

Pétrifiée, je relève la tête. J'ai seulement le temps de croiser les regards de Joan et Mordicus, lorsqu'un énième craquement retentit. La seconde suivante, je dégringole dans une eau si froide qu'elle fait arrêter mon cœur. S'enchaînent alors une escalade de réactions ; tous les muscles de mon corps se contractent à cause de la température glaciale, me paralysant instantanément et je ne sais même plus si je suis déjà morte ou encore vivante. Puis, comme si mon organisme cherchait un dernier sursaut de vie, une décharge électrique me parcourt de la tête au pied.

J'ouvre grand les yeux et par réflexe, mes lèvres s'entrouvrent aussi. L'eau gelée s'engouffre aussitôt dans ma gorge, encombrant mes poumons. La douleur s'intensifie dans mon thorax. Je me débats, prise d'une panique viscérale, et cherche la surface du regard.

Au-dessus de moi, la couche de glace semble s'étendre sur des kilomètres.

J'essaie de repérer la faille dans laquelle j'ai dégringolé, mais ma vision s'étrécit rapidement. Je finis par tendre les mains et tâtonner la glace, à la recherche de la crevasse.

Le froid est si intense que je ne le ressens plus. J'ai l'impression que mon crâne va exploser et mes oreilles commencent à siffler. Je mets quelques secondes cela sur le compte de la peur, quand tout à coup, des vibrations parcourent la couche de givre sous mes doigts. L'eau tremble autour de moi, comme prise de soubresauts, et un grondement rugit depuis les tréfonds du lac.

Lorsque je baisse les yeux, une ombre gigantesque se déplace dans une quasi-pénombre. J'hurle. Ma terreur m'étouffe. Mes mains palpent frénétiquement l'immense couche de glace, mais je sens que ma force me déserte tandis que mes gestes se font plus ralentis.

La pression dans mon crâne augmente et je perds alors connaissance. Je me sens un instant tirée en arrière, avant que l'obscurité ne m'assaille complètement.

Lorsque mes yeux se rouvrent, je suis allongée sur le côté. Mordicus et Joan me font cracher de l'eau.

Je vomis jusqu'à avoir des crampes à l'estomac, puis je secoue la tête. Alors que je tente de me redresser à quatre pattes, Joan essaie de m'en empêcher ;

« Arrête, repose-toi tu...

-Lac. Monstre. » réussis-je à murmurer.

J'attrape mollement son bras, me relève en titubant et l'oblige à me suivre alors que nous rejoignons la rive d'un pas pénible. Une fois que mes pieds quittent la patinoire, je me laisse tomber dans la neige.

« Repose-toi deux secondes, dit Joan tandis que Mordicus nous rejoint. Ensuite, on file à l'Orphelinat, sinon tu vas mourir d'hypothermie.

-Mmh. » grommelé-je, les vêtements et les cheveux dégoulinants.

Mordicus retire son manteau et le met par-dessus mes épaules.

« Ça va ? demande-il.

-Je suis tombée dans un lac gelé. À ton avis ?

-T'es insupportable »

Je l'ignore, et frictionne mes bras afin de récupérer de la chaleur corporelle.

Mon cœur bat encore trop rapidement, mais je finis par me calmer. Atteignant les limites de sa patience, Joan lance :

« Allez, tu finiras de récupérer au Manoir ou tu vas mourir ici. »

Elle me tend la main pour m'aider à me lever. J'accepte, puis une fois debout, mes yeux se posent sur le milieu du lac, là où la glace a cédé. Tout paraît si calme, vu d'ici. Si paisible.

« Il y avait quelque chose dans le lac, murmuré-je alors que nous repartons. Une bestiole.

-Une bestiole dans le lac ? sourit Joan. Oui, toi. »

Je secoue la tête, frissonnant encore, tandis qu'elle m'entraîne sur le chemin du retour.

Silencieux, Mordicus marche à nos côtés. Je plonge mes mains dans les poches du manteau qu'il vient de me donner pour les réchauffer, quand mes doigts effleurent un objet très lourd dans le pli gauche. Nonchalamment, je le sors et découvre que je détiens le bouquin fétiche de Mordicus. *Le Roi Arthur et les Chevaliers de la Table Ronde*.

L'œil vide, je discerne des milliers de post-it qui dépassent des pages. Quand l'un d'entre eux m'interpelle, je ralentis mon pas.

« Marly, allez, on y est presque, me presse Joan, plus inquiète que réellement agacée.

-Attends.

-C'est mon bouquin, je te signale, » marmonne Mordicus en essayant de me le prendre.

Je l'en empêche et me décale. En lui tournant le dos, je parviens à parcourir quelques pages et j'atteins finalement la section qui m'intéresse. Dans ce passage, des paragraphes sont surlignés et des griffonnages au crayon remplissent les marges.

« *Mordicus*, dis-je.

-Qu'est-ce qu'il y a ? » s'enquiert Joan en regardant par-dessus mon épaule.

Je relève la tête vers le concerné :

« Peut-être qu'on devrait plutôt te le demander ? C'est quoi, ça ? Ce passage sur Avalon, la Terre des morts, le lac de la Fée Viviane et toutes ces autres bêtises ? »

Aussitôt, notre corbeau de mauvais augure lève les mains en l'air, en signe d'apaisement ;

« Attends, attends, je vais t'expliquer.

-M'expliquer quoi ? Que tu sais quelque chose, que tu ne me l'as pas dit et que j'ai failli me noyer dans ce foutu lac en suivant ta piste ? »

Mordicus grimace.

« C'est vrai, dit comme ça, c'est un peu... Mais j'avais une bonne raison.

-Laquelle ?

-Tu ne m'aurais jamais cru. »

J'ai envie de poursuivre mon emportement. Cependant, Mordicus marque un point. Je ne suis pas certaine de la manière dont j'aurais réagi, s'il avait commencé à me parler de ses théories fumeuses.

Pour faire bonne mesure, je redresse le menton et lance :

« Qu'est-ce que t'en sais ? Peut-être que si.

-*Marly*, » insiste Mordicus, pas dupe.

Je me pince les lèvres, puis décide de battre en retraite.

L'entêtement n'est pas toujours la meilleure des solutions.

S'il avait tout de suite admis savoir à quelle piste menait la lettre, je l'aurais sans doute écarté de notre petite escapade, car il est bien plus connu pour ses désillusions que sa rationalité. Mais maintenant que j'ai vu par moi-même ce qu'il y a dans ce lac, je n'écarterais plus ses suggestions. Et ce n'est pas en se disputant qu'on arrivera à quoi que ce soit.

« Très bien. »

Je lui lance le livre, qu'il rattrape immédiatement.

« Nous rentrons au Manoir. On mange quelque chose. Puis tu nous expliques en détail tout ce que tu crois savoir sur cet endroit. »

JOAN

Je devine, dès que Marly prononce ces mots, que Mordicus n'attendait que ça. Il cherche depuis si longtemps à ce que quelqu'un prenne ses inepties au sérieux, qu'il ne peut s'empêcher d'adopter une expression satisfaite. Bien sûr, cela ne fait pas de lui un coupable définitif, mais son besoin d'attention le rend suspect, alors je me rappelle de garder un œil prudent sur lui.

Le trajet du retour au Manoir me paraît interminable. Je crains que la conscience de Marly ne nous échappe pendant le trajet, tellement elle tremble. À présent dans le salon, emmitouflée sous une couverture, elle me paraît plus détendue. Son nez est encore rouge et ne fait que couler, mais elle a repris des couleurs. Elle renifle une énième fois pendant que je verse l'eau chaude du thé dans sa tasse.

Le feu de la cheminée crépite doucement à quelques mètres et dégage une chaleur plus que bienvenue. La salle me paraît trop immense parce que trop vide. Je suis habituée à la voir remplie d'orphelins partout, où que mon regard se pose.

Je m'affale sur le canapé, à côté de Marly, mais ses yeux sont concentrés sur Mordicus. Ce dernier est assis dans un fauteuil, de l'autre côté de la table

basse. J'ai l'impression que Marly essaie de le dépecer vivant par la seule force de sa pensée. À sa décharge, il a l'air réellement mal à l'aise.

C'est hallucinant ; après tous les efforts inconsidérés qu'il a fait ces derniers mois pour se faire entendre, l'instant même où la parole lui est offerte, il reste muet comme une tombe.

Finalement, je grogne ;

« Bon, accouche. On est là pour ça. »

Il hoche la tête, puis se penche en avant :

« Il existe un endroit. Qui parle de passage. Dans le livre du *Roi Arthur et des Chevaliers la Table Ronde*.

-Tu veux me faire croire que tu bases toute ton hypothèse sur un seul ouvrage ? » demande Marly.

Mordicus se gratte la tête :

« Non, je... Tu es familière avec le terme de *Mare Britannicum* ? »

Qu'est-ce que c'est que ce charabia ?

« C'est le terme latin pour désigner la mer anglo-française, répond Marly. Elle a eu plusieurs noms au cours de l'Histoire... mais on la connaît maintenant sous l'appellation de la Manche. Elle est coincée entre la Mer Celtique et la Mer du Nord.

Comme Mordicus me regarde, je désigne Marly en ajoutant :

« Bien sûr, c'est exactement ce que j'allais dire. »

Marly sourit devant mon sarcasme, puis avec un rictus, elle reprend :

« Alors, quel est le rapport avec *Mare Britannicum* ?

-Euh, tu connais également l'Abzu ? continue Mordicus. Le monde des Abysses où se rejoignent toutes les eaux souterraines ? »

Marly fronce les sourcils :

« C'est de la mythologie sumérienne.

-Et la *Douât* ? »

Comme Marly ne répond pas tout de suite, Mordicus précise ;

« Le Monde d'en Bas qu'on retrouve dans les croyances égyptiennes.

-Oui... C'est le Nil souterrain. Mais encore ? s'enquiert Marly. Quel est le lien avec la *Légende du Roi Arthur* ?

-Certains éléments m'échappent encore, soupire Mordicus. Euh, pour faire simple, c'est relativement sombre. Ça parle de la Terre des morts. On y mentionne aussi un lac, des fées... Ça ne vous rappelle pas quelque chose ? »
Nous avons un lac et des fées.

« On n'a jamais vu de fées, répliqué-je. Ce sont juste des histoires de gamins. »

Marly s'impatiente ;

« Mordicus, tu nous embobines là. Je vais faire simple ; tu as toujours crié à quiconque voulait l'entendre que quelque chose clochait ici. Qu'est-ce que c'est ? »

Par la manière et l'intonation qu'elle a utilisées pour formuler sa question, je fronce les sourcils parce que je reconnais ce timbre. Marly n'est pas juste concentrée ; elle a compris quelque chose et elle veut que Mordicus le lui confirme.

« Eh bien, dit-il. Aucun de nous ne sait d'où il vient, correct ?

-Exact.

-Et bien voilà. »

Marly hausse un sourcil :

« Nous sommes orphelins. Il n'y a rien de plus normal à cela.

-Non, reprend Mordicus en secouant la tête. Je veux dire... Est-ce que l'une d'entre vous se souvient de son arrivée ici ? »

Mon cerveau se retrousse les manches et je me mets à cogiter. Je tâtonne à la recherche de réminiscences, remontant de plus en plus loin, dans le passé, jusqu'au premier de mes souvenirs.

« Non, c'est un peu flou, dit Marly. Mais j'étais sûrement trop jeune.

-Tu avais quel âge ? je demande.

-Six ans.

-Six ans, ce n'est pas trop jeune, assène Mordicus. Il y a quelque chose qui ne va pas.

-Est-ce que c'est si surprenant ? proteste Marly. Les troubles de la mémoire liés à des traumatismes, ça te parle ? J'imagine que si ma famille m'a abandonné, cela signifie que la vie n'était pas si géniale que ça, auparavant. »

Il se passe alors quelque chose à laquelle je ne m'attendais pas. Mordicus commence à sourire. Mais ça n'a rien de drôle, c'est même plutôt menaçant.

« Quoi ? lancé-je. Elle a raison. C'est un bon argument.

-Le meilleur argument qui soit. » acquiesce Mordicus, nous prenant au dépourvu.

Il me demande :

« Et toi ? Des souvenirs ?

-Non. Enfin. Peut-être. »

Marly se tourne vers moi et sa main se pose sur mon avant-bras. Je remarque que ses doigts sont encore bleus. Je fronce les sourcils :

« Bois encore un peu de thé. J'ai l'impression que tu viens de sortir d'un congélateur. »

Mordicus grommelle quelque chose qui ressemble à « ou de la morgue » mais je l'ignore quand Marly me pince le bras.

« Tu as des souvenirs de ta famille ? »

Je me dégage doucement et secoue la tête ;

« Non. Pas vraiment. Pas du tout, en fait. Ce sont seulement des flashes.

-Des flashes ? »

Je n'ai jamais entendu Mordicus répéter des mots avec autant de fascination.

« Oui, des flashes, ronchonné-je. Je vois le désert. Puis l'Orphelinat. Mais avec tous ces tableaux de western dans ma chambre, ça peut simplement être un tour que me joue mon esprit.

-Et si c'était la dernière chose que tu avais vu ? insiste Mordicus. Et si le désert était la dernière chose dont tu souvenais avant...

-Avant l'Orphelinat ? » je complète.

Mordicus tique lorsque je prononce le mot Orphelinat. J'ai l'impression qu'il aurait préféré terminer sa phrase par un autre mot, mais je ne vois pas lequel et je m'en fiche.

L'idée de creuser dans ma tête commence à me donner la chair de poule, comme si je marchais dans l'obscurité en sachant qu'un fossé se tenait à quelques mètres.

Si je ne connais pas son emplacement exact, j'ai cependant la certitude qu'en continuant d'avancer, je vais finir par dégringoler en chute libre.

MORDICUS

Joan met un terme à l'Inquisition en obligeant Marly à finir sa tasse de thé.

L'après-midi touche à sa fin, la nuit commençant à s'installer dehors et Marly a l'air plus en forme. Mais de temps en temps, ses yeux s'échappent, se perdent dans le vide. Je crois qu'elle se revoit dans le lac. Il faut dire que des gens sont

morts pour moins que ça. Nous mettons fin à notre petite réunion pour regagner nos chambres respectives avant le dîner.

Chaque fois que je pénètre dans la mienne, j'ai les poils qui s'hérissent dans mon dos et une lame glacée qui pénètre mon crâne. Madame Hermary est fascinée par l'histoire, ou le passé de manière générale. Nos chambres en sont l'exemple même. Certains sont pourtant plus gâtés que d'autres concernant la décoration. Je ne dors pas sous les yeux d'une célébrité, comme Joan avec Calamity Jane. Ma pièce est plus sobre. Elle reprend les aspects d'une période pas si lointaine, avec de vieilles photos représentant les rues de Berlin et le portrait de ce type blond au-dessus du lit. Je ne saurais dire s'il était un nazi extrémiste ou s'il s'est retrouvé embrigadé dans la guerre seulement parce qu'il était allemand. La seule chose que je sache à son sujet, c'est qu'il s'appelait Erik Brugmann.

Physiquement, nous sommes des opposés. Lui avec sa carrure costarde et ses mèches blond platine, puis de l'autre côté, ma carcasse osseuse, mes yeux noirs et mes cheveux ébènes.

Je dois admettre que les thèmes de nos chambres m'ont toujours perturbé ; il ne faut pas s'étonner que les trois quarts des enfants plongent dans les cauchemars aussitôt les yeux fermés. Cela dit, j'aurais pu tomber sur pire ; je n'envierais jamais l'esprit de Marie-Antoinette que Marly a récolté. C'est une présence lourde à supporter, celle de l'épouse du Roi déchu, décapitée en pleine Révolution Française.

Bien que ma figure historique ne soit pas connue parmi les milliers de personnes décédées à cette même époque, il a été mis en avant dans les livres pour certains de ses écrits, retrouvés sur un champ de bataille. Probablement

poète à ses heures perdues, son nom a rejailli comme exemple de tous les inconnus qui avaient connu l'enfer avant de mourir.

Près de la fenêtre, il y a des encadrements qui parcourent le mur, et derrière leurs vitres, on trouve quelques feuilles écornées, comme arrachées à un carnet. Les dates et les lieux, écrits à la main, laissent penser aux indications d'un journal de bord. C'est globalement très macabre.

J'aurais dû mourir hier, je suis quand même malheureux aujourd'hui et ça se répétera demain. Les bombes pleuvent sur des maisons pendant que je dors. Je m'enfuis en compagnie de Morphée. Abimé sur la fin, mais la fin ne vient toujours pas. Je crains la pesée des âmes et j'espère que personne ne viendra me sauver.

Il y en a des lignes et des lignes et elles tournent dans ma tête. Épuisé par la journée, je m'allonge sur mon lit en soupirant. Les yeux rivés sur le plafond, je réalise que c'est la première fois que je regarde ces fissures en ayant l'impression d'être sur le point de faire tomber le rideau et voir ce qu'il y a derrière. Les choses sont en train de changer.

J'aurais dû mourir hier, je suis quand même malheureux aujourd'hui et ça se répétera demain. Je crains la pesée des âmes et j'espère que personne ne viendra me sauver.

Plus tard, lorsque l'heure du dîner sonne, je suis de corvée pour le dressage de table, en compagnie de Marly, selon le planning de la semaine. Nous terminons d'arranger les assiettes lorsqu'elle me glisse ;

« Je suis persuadée que le lac est la solution. Je ne sais pas exactement comment, mais je sais que c'est important.

-Oui, la lettre l'a dit.

-Non, c'est plus que ça. C'est... plus que ça. »

J'essaie de ne pas trop la fixer, mais j'ai dû mal parce que non seulement j'approche du but après des semaines de brouillard et en plus, partager mon trouble éloigne mon inquiétude. Si quelqu'un s'est démené pour nous le cacher, c'est que derrière les beaux mensonges, se cache une vérité qui fera beaucoup de dégâts.

Pendant le repas, nous prétendons que les choses sont normales. Joan et Marly échangent des blagues, Betsie manque de renverser sa purée plusieurs fois et Pooja fait la leçon à tout le monde. À un moment donné, elle m'observe. Je m'attends à une énième remarque désobligeante sur mon attitude ou mes manières, mais à la place, elle dit :

« Qu'est-ce que tu fais là ? »

J'ai une moitié de sourire :

« Petit un ; j'habite ici. Et petit deux ; je mange.

-Tu es surtout assis à côté de Joan. Et elle vient de te passer le sel sans t'insulter. »

Joan et moi échangeons un regard. C'est Marly qui sauve nos fesses. Elle émet un rire et lance ;

« On a fait un pari. Ils ont misé sur les corvées du mois. Aucun des deux ne veut perdre.

-Tu sais que je n'aime pas les paris, observe Madame Hermary, sévère, comme à son habitude.

-En quoi consiste-t-il ? demande Jeanne.

-Ne pas se balancer de vannes jusqu'à ce qu'ils trouvent la devinette. »

-À quoi ça rime, ce genre de jeux ? » s'exaspère Pooja.

Marly se penche en avant, posant les coudes sur la table :

« Imaginons des camps ennemis qui sont obligés de se côtoyer pour contrer un adversaire commun.

-Et donc ?

-Ils doivent établir des compromis jusqu'à ce que la guerre soit gagnée.

-Alors c'est une alliance ? » soulève la Directrice.

Marly fait la moue :

« On peut voir ça comme ça. »

L'expression désapprobatrice de Madame Hermary se transforme en un air satisfait.

« Dans ce cas, j'apprécie votre investissement. Lorsqu'il s'agit d'accroître des qualités humaines, je ne vois pas d'inconvénient. »

Devant l'abdication de la Directrice, Joan et moi tournons la tête vers Marly.

Elle nous fait un clin d'œil et se recule dans le dossier de sa chaise.

Je me souviens encore d'un temps pas si lointain, où Marly aurait peiné à prononcer plus de trois mots à la suite. Depuis qu'elle traîne avec Joan, elle a moins peur d'ouvrir sa bouche.

Joan lui file un coup de coude complice. J'aimerais dire que cette dernière, de son côté, est devenue plus posée, mais lors des soirées de jeux de société, on n'entend qu'elle. Elle braille aussi pendant les activités créatives. Et lorsqu'elle gagne des concours de tir à l'arc.

En somme, tout le temps.

À la fin du dîner, Marly reste en cuisine pour débarrasser la table, comme l'annonce notre calendrier, alors je regagne l'étage seulement en compagnie de Joan.

« Bon, à plus, » fait-elle en entrant dans sa chambre.

Je m'apprête à continuer dans le couloir, quand des notes de guitare s'échappent à travers les interstices de la porte. La mélodie me paraît plus triste que d'habitude.

J'hésite une minute entière avant de finalement toquer à la porte. Joan s'interrompt et me dit d'entrer. En s'apercevant qu'il s'agit de moi, son expression se fait aussitôt prudente. Elle est assise sur son lit, la guitare à la main :

« Qu'est-ce que tu veux ?

-Après tes sessions désastreuses de piano avec Madame Hermary, je n'arrive pas à croire que ta guitare ne me casse pas les oreilles. »

J'ai un temps mort avant de demander :

« Marly est toujours comme ça ?

-Comme quoi ?

-Eh bien, elle est tombée dans le lac, dis-je en me grattant la nuque. Mais elle joue les durs et toi, tu as la trouille pour deux. »

Joan me contredit :

« Elle n'est pas toujours comme ça... Et je pense qu'on a tous un peu peur de la suite.

-Pourquoi est-ce que j'ai la nette impression, qu'aucun de nous trois, n'a peur de la même chose ? »

-Bien vu, sourit Joan, puis elle demande, l'air sincèrement intriguée ; Quelle est ta plus grande crainte dans cette histoire ? Que la suite se révèle extraordinaire ou ordinaire ? »

Je croise les bras et lève le menton :

« Et toi ? Laquelle de ces options tu préférerais ?

-Je ne crois pas avoir l'obligation de te répondre, réplique-t-elle en penchant la tête sur le côté. Et c'est moi qui ait posé la question.

-On a une trêve, je te rappelle.

-Jusqu'à ce que la bataille soit gagnée ? répète-t-elle, en écho à la suggestion de Marly.

-Jusqu'à ce que la guerre soit terminée. »

Par un geste sans doute inconscient, ses doigts frôlent de nouveau les cordes de la guitare. Une petite mélodie de country s'installe dans la pièce. J'observe les tableaux de canyons brûlants qui ornent les quatre murs de sa chambre, et j'attends.

« Peu importe de quelle guerre il s'agit, Marly a un rôle important à jouer. » observe lentement Joan.

Ses notes continuent à dégringoler, tandis que je hausse un sourcil :

« Et donc ? Tu es jalouse ? »

Ses yeux se plissent :

« Et toi, tu l'es ? »

L'atmosphère se remplit un instant de silence, seulement entrecoupé par quelques notes de musique acoustique.

Finalement, Joan affiche son premier vrai sourire depuis que nous avons engagé la conversation. Elle contemple sa guitare lorsqu'elle déclare :

« Tu sais, autrefois, cela aurait pu être le cas. Et en un sens, j'aurais presque préféré ressentir ça. »

Je patiente.

« L'Orphelinat, c'est tout ce que j'ai jamais connu, continue-t-elle. Et Marly, c'est la seule chose vraiment bien dans cet endroit.

-Elle n'est pas si gentille que ça, observé-je.

-Je n'ai pas employé le mot gentil. J'ai dit qu'elle représentait une bonne raison d'aimer vivre ici. »

Je commence à être confus.

« Où est-ce que tu veux en venir ?

-Je ne suis pas jalouse, dit Joan en se pinçant les lèvres. Je me sens coupable parce que je préfère l'extraordinaire à l'ordinaire. Le danger à la sécurité. La lettre... »

Joan n'a jamais eu beaucoup de difficulté à parler. Je veux dire, c'est presque sa marque de fabrique. Pourtant, les mots suivants semblent lui arracher la gorge ;

« Et si c'était sa famille ? Sa véritable famille, je veux dire ? Et qu'ils viennent la chercher et l'emmener loin ? Que deviennent les orphelins qui retrouvent leurs parents ? Est-ce qu'ils cessent d'être des corbeaux blancs ? Est-ce qu'*Hiraeth* ne devient plus qu'une chimère pour eux ? »

Je décroise les bras et grimace :

« Sérieusement ? C'est *ça*, ta peur la plus viscérale ?

-Quoi ? se rebiffe-t-elle. Tu penses que cette option est impossible ? »

Je décide d'être honnête :

« Oui.

-Très bien. »

Elle a l'air presque ravie lorsqu'elle ajoute :

« Donc tu choisis l'extraordinaire aussi.

-Je crois surtout que nous n'avons pas le choix. »

Sa mélodie continue à s'envoler, et possède un effet aussi apaisant que fascinant.

« Il me semble que nous avons un pacte, dit la musicienne. Une peur contre une peur. Alors dis-moi, Mordicus ; quelle est la tienne ? »

Avec ces tableaux de chevaux sauvages qui nous entourent et la musique qui résonne, j'ai l'impression d'être au début d'une grande épopée.

Comme j'ai juré d'être honnête, je réponds ;

« La pesée des âmes. »

CINQ

MARLY

Je n'ai pas été très honnête. J'ai critiqué Mordicus pour nous avoir dissimulé des informations, mais c'était une réaction hypocrite. Je ne leur ai pas tout dit non plus. Et pour être parfaitement sincère avec moi-même, je n'ai pas la moindre idée de la raison qui me pousse à cacher des éléments importants, alors même que Joan et Mordicus essaient de m'aider.

Coucou, c'est moi.

Les prochains jours seront énigmatiques. C'est normal et nécessaire.

Souvent, lorsque certaines choses deviennent confuses, l'essentiel devient très clair.

Tu découvriras des informations abominables et tu devras les taire à tout le monde. Mais tout ira bien parce que je serais là pour toi, d'accord ? Qu'importe ce qui se passe, tu auras toujours une personne de confiance à tes côtés.

Je t'écris tout cela avant de partir, parce que je préfère te prévenir. Cet endroit n'est pas ce que tu crois. C'est un passage.

La lettre n'est pas une simple lettre. Il s'agit d'une carte postale. Si le verso comporte des phrases écrites à la main, le recto représente une image. Plus exactement, c'est une photo.

Je suppose qu'elle désigne un indice supplémentaire, mais surtout, je l'ai déjà vu quelque part.

Alors à la nuit tombée, je me glisse hors de mon lit. Doucement, j'enfile mes chaussons, puis récupère la lampe de poche dans le tiroir de ma table de chevet. Je sors lentement de la chambre, sillonne les couloirs puis descend les escaliers jusqu'au hall. Par les grandes et hautes fenêtres, j'aperçois quelques doux flocons qui dégringolent du ciel nocturne. C'est une chute de neige paisible, comme si le ciel murmurait une petite berceuse sur notre coin du monde. Les lumières tamisées qui éclairent le vestibule donnent une impression de rêve éveillé.

Je repense à la boîte aux lettres noyée sous la neige, dehors, dans le froid, plantée au bout de l'allée. Je repense au lac et à la sensation désagréable, depuis, que de la glace liquide a remplacé le sang dans mes veines. À croire que mon corps ne pourra plus jamais se réchauffer complètement.

Je secoue la tête pour me concentrer.

Toujours avec prudence, je m'avance vers le bureau de la Directrice. Je saisis la lourde clé que je cache dans la poche de mon pyjama et déverrouille la porte. Après des années à vivre sous ce toit, il n'y a pas un seul enfant qui ne possède pas le double de cette pièce. Voler l'original pour en faire une copie représente un peu notre baptême du feu.

La porte grince, puis cède. Je balaye l'endroit avec le faisceau de ma lampe. Tout est disposé de manière ordonnée et il me semble bien qu'aucun objet n'ait jamais changé de place, en seize ans. Comme je sais ce que je cherche, je m'avance vers le mur sur ma gauche.

La moitié de la paroi se compose d'étagères, elles-mêmes chargées de livres, tandis que l'autre est décorée d'encadrements, renfermant des photos

d'époque. Je pense sincèrement que Madame Hermary s'est trompée de vocation ; je me demande pourquoi elle n'est jamais devenue historienne. La lumière de ma lampe éclaire la représentation d'une maison victorienne, puis celle d'un lac verdoyant avant de s'arrêter sur un cliché en noir et blanc. On y distingue un train d'autrefois. Une vieille locomotive qui entre en gare, entourée de quais vides. La moitié de la photo est envahie par la fumée qui s'échappe de la cheminée de l'appareil. Je frôle du bout des doigts la vitre qui protège le cliché. Un mal de crâne me martèle les tempes, alors que des flashes s'impriment dans mes rétines. Je connais cet endroit. Je ne saurais pas dire où il se trouve, ni quand cela s'est produit, mais j'ai la certitude d'y avoir déjà mis les pieds.

Lorsque je regagne ma chambre, j'ai l'impression que ma tête va exploser. Je dois le dire à Joan. J'hésite un moment à directement me rendre dans sa chambre. Cependant, je finis par éteindre ma lampe de poche et la ranger dans le tiroir.

Je lui en parlerai demain.

Je m'enveloppe de nouveau sous ma couette, mais les pensées ne s'apaisent pas. Après trente minutes d'introspection, je décide de ne pas tout de suite révéler ce que je sais à Joan. Elle essaierait aussitôt de me rassurer et je ne crois pas que c'est ce dont j'ai besoin pour l'instant. Je pense même qu'un peu de frayeur ne me ferait pas de mal.

Et puis, jusque-là, j'ai toujours *Hiraeth*.

Hiraeth.

Hiraeth.

Hiraeth.

JOAN

Ma flèche atteint sa cible, comme d'habitude. Marly, de son côté, trime un peu plus qu'en temps normal. Et Mordicus est médiocre, mais ce n'est pas nouveau.

« Ça va ?

-Si je parviens à mettre ne serait-ce qu'une flèche dans ce fichu cercle, ça irait mieux, » réplique-t-elle après que le quatorzième essaie de la session ait échoué.

Sa flèche part se planter dans l'herbe, à quelques mètres de la cible. Elle grince des dents, mais ne dit rien en encochant de nouveau une flèche sur son arc. Je fais de même et l'observe un instant ; depuis que nous avons découvert la lettre, des cernes s'accroissent sous ses yeux. Je repense que la chute dans le lac, la veille, qui l'a peut-être ébranlée plus que je ne l'ai imaginé.

« Tu dors bien ?

-Mmh. Ça peut aller. »

Elle ne me regarde pas vraiment et ça répond à ma question.

« Qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui ? demandé-je.

-Je suggère qu'on reste tranquille. Tu as vu la réaction de Pooja avec vous hier soir ? Il ne faut pas que quelqu'un se doute de quelque chose. Je pense qu'on doit garder nos manigances pour nous. Pour l'instant, en tout cas.

-Mmh.

-J'en ai déjà parlé à Mordicus. On l'évite aujourd'hui et on verra demain. »

Alors que le cours de tir à l'arc touche à sa fin, nous rangeons notre matériel.

Marly me lance ;

« J'ai des cours d'arithmétique après, et toi ?

-Piano, marmonné-je.

-Waouh, c'est exactement l'expression que je t'imagine avoir en te rendant à mon enterrement. »

Je lui file un coup de coude.

La session de piano se révèle plus ardue que d'habitude, et la norme de cet instrument pour moi, consiste déjà en un désastre. Même Madame Hermary ne parvient pas à dissimuler son soulagement lorsque je me lève du tabouret pour laisser la place à Betsie.

Parler m'a toujours aidé. En ce qui me concerne, c'est moins un moyen de communiquer avec mes semblables que d'évacuer mes peurs et mes frustrations. Chacun réagit différemment pendant les périodes de stress. Pooja nous sermonne davantage comme si elle était notre mère, Marly fait des cauchemars, Betsie se concentre sur la peinture et Mordicus devient plus bizarre qu'il ne l'est en temps normal.

Personnellement, je cherche à éviter le silence. Ce n'est pas tant la solitude qui me pousse à me déplacer de pièces en pièces, et de groupes en groupes, mais plus une stratégie calculée afin de ne pas entendre les milliers de questions qui grouillent dans ma cervelle, comme une colonie de fourmis.

Au fil des années, Marly est parvenue à faire la différence lorsqu'il s'agissait d'un enthousiasme réel ou un enjouement cherchant à masquer une certaine panique intérieure. Elle a une phrase fétiche pour me le rappeler et ne s'en prive pas lorsque nous dévorons les sandwiches ce midi-là.

J'ai déjà débité six plaisanteries de suite, auxquelles tout le monde a rigolé, lorsqu'elle se laisse tomber à côté de moi. Elle croque un bout de son sandwich et me donne un coup d'épaule ;

« Alors, ça va le clown triste ? »

Je fronce les sourcils tout en reprenant une bouchée de mon sandwich.

« C'est soit ça, soit je vais me griller une cigarette.

-D'accord, soupire Marly. Restes-en aux blagues alors... Mais ralentis la cadence : on dirait que si le silence dure plus de trois secondes, tu agonises.

-Qu'est-ce que t'en sais ? dis-je en levant les yeux au ciel. C'est peut-être le cas.

-Mais bien sûr.

-Ne pas dormir, en revanche, ça peut se révéler très dangereux. »

Marly qui s'apprête à mordre de nouveau dans le sandwich, s'arrête en plein mouvement. Elle me coule un petit coup d'œil. Je hausse les épaules en ajoutant :

« Il y a quatre mois, tu trimballais un bouquin sur le sujet et tu m'as bassiné des jours avec ça. Il se trouve que j'en ai retenu quelques trucs. »

Elle termine de manger son sandwich en silence. Je ne lui demande pas ce qu'il l'a maintenue éveillée cette nuit. Je n'ai pas beaucoup dormi non plus. Je ne lui demande pas si elle a élaboré des hypothèses concernant tous ces indices étranges, parce que je connais déjà la réponse. Marly est quelqu'un d'un peu obsessionnel lorsqu'il s'agit de trouver la solution à une devinette. Elle ne pourrait jamais se concentrer sur ses activités quotidiennes, en sachant qu'un événement de taille viendrait bientôt tout balayer, comme le vent avec un château de cartes.

Cette pensée me donne une idée pour la suite de mes distractions et je propose une partie de poker à la cantonade. Contrairement à Marly, je suis plutôt douée pour le déni. Il n'y aura pas d'argent à dépenser, étant donné le règlement de l'Orphelinat, mais ça m'évitera d'avoir à retourner dans ma chambre. Charles et Jeanne répondent présents. Le déjeuner terminé, je me redresse :

« On va jouer aux cartes, tu viens ? » proposé-je à Marly.

J'ai vraiment envie qu'elle dise oui.

« Non, répond-t-elle en secouant la tête. Je vais plutôt monter dans ma chambre et essayer de faire une sieste. Peut-être que ça m'aidera. »

Je hoche la tête, mais je doute qu'elle aille réellement dormir. Je la regarde s'éloigner.

Parfois, ça me fait peur d'être son amie. Marly n'a jamais besoin de personne.

De temps en temps, ce sentiment me revient en pleine figure et j'ai l'impression qu'elle pourrait disparaître à tout instant, s'évaporer comme un fantôme. Par moments, j'ai l'impression que cela ne lui coûterait rien de simplement partir en me laissant derrière.

Mes peurs m'empêchent de faire ou de dire certaines choses. Les siennes ne la freinent jamais à être franche ou à agir comme bon lui semble.

Qui sait de quoi sont capables ce genre de personnes ?

Me plonger dans la partie de cartes maintient mes pensées à bonne distance entre la réflexion, la stratégie et quelques commentaires et plaisanteries bien placées.

Jeanne, Charles et moi nous sommes installés dans le salon. Depuis mon fauteuil, j'ai une vue dégagée sur le couloir et les escaliers. L'après-midi s'écoule très rapidement. C'est un vrai défi de jouer aux cartes avec eux. Si Charles pratique depuis plus longtemps, Jeanne est très douée en mathématiques. Je la soupçonne secrètement de compter les cartes.

Lorsque la nuit commence à faire son apparition derrière les fenêtres, je sens ma concentration qui se fait la malle, remplacée par la fatigue. Je dois cligner

des yeux pour empêcher ma vue de se brouiller. Mon attention dévie alors et tombe sur Mordicus qui descend les escaliers.

En temps normal, je ne prêterais pas attention à lui. Je ne sais pas si c'est à cause de ces derniers jours, mais je le trouve, en tout cas plus, bizarre que d'habitude. Je repense à l'expression de Marly, ce midi. Je suis certaine qu'elle a dû étudier toute la journée sur la question de sa lettre. Et l'attitude de Mordicus me donne également l'impression qu'il s'est penché dessus, de son côté. Il n'y a que moi qui aie décidé de mettre le débat à l'écart.

Distraite, je prends conscience que Jeanne prononce mon nom pour la quatrième fois.

« Mmh ?

-À ton tour de jouer. » dit-elle.

J'observe les cartes que j'ai en ma possession. L'évidence me saute au visage ; je n'ai pas suffisamment d'éléments pour affronter qui que ce soit dans cette partie.

Je n'ai jamais beaucoup aimé apprendre.

Pourtant, en cet instant, je me dis que le savoir sera nécessaire pour la suite. Je suis certaine que la curiosité de Marly et la ténacité de Mordicus leur donnent plusieurs longueurs d'avance. Jusque-là, je n'ai pas beaucoup aidé. Si je veux rester dans la partie, je vais devoir y mettre du mien.

MARLY

Des chaînes à mes poignets. Des hurlements dans l'atmosphère. On me force à m'agenouiller. J'entends une voix qui me demande « Un dernier mot ? » mais je me mords déjà les lèvres pour m'empêcher d'hurler. Ma tête est appuyée en

travers du bois et j'entends le mécanisme de la guillotine qui élève la lame du hachoir le plus haut possible. Le sang bat contre mes tempes, mon cœur tambourine comme un fou dans ma poitrine. Parfois, on perd et c'est ainsi. Quelqu'un actionne le levier. La lame tombe en chute libre, dans un sifflement strident.

Je me réveille en sueur, les yeux écarquillés, un cri au bord des lèvres. Je me redresse et essaie de reprendre mon souffle, passant une main frénétique autour de ma gorge. Je sais que ce n'est qu'un rêve, comme des milliers auparavant, mais c'était comme si je pouvais encore sentir ma tête se détacher de mon corps, sous les acclamations joyeuses de la foule.

Au fur et à mesure, le calme revient dans la chambre et dans mon esprit. Les pieds nus, je sors du lit et me dirige vers la fenêtre. Je l'ouvre, puis me glisse à l'extérieur dans la nuit froide, encore en pyjama. Assise sur le rebord, je laisse mes pieds pendre dans le vide.

Parfois, quand la présence du fantôme est trop présente à l'intérieur, j'aime m'échapper dehors. Le froid possède la particularité d'anesthésier efficacement mes pensées. Mais certaines nuits, lorsque la hantise est trop forte, la nuit ne m'apporte aucun réconfort non plus. Toutes ces étoiles accentuent mon impression qu'Anty m'observe depuis les cieux.

Hiraeth.

Hiraeth.

Hiraeth.

Je n'ai jamais eu autant besoin d'être rassurée, et j'ai pourtant l'impression que la formule est moins magique que d'habitude. À croire que tous ses effets se dissipent un peu plus chaque seconde, depuis l'arrivée de cette fichue lettre.

Cela laisse le champ libre à tous mes doutes et mes terreurs les plus profondes pour m'assaillir.

J'ai l'impression que les choses se bousculent, que nous sommes aux prémices d'un événement tel un goût d'électricité dans l'atmosphère, juste avant l'orage.

Au petit matin, nous sommes jeudi. La matinée est consacrée à des courses de luges dans la poudreuse de la petite colline derrière l'épicerie, puis l'après-midi se concentre sur la fabrication des bougies. Nous vivons dans un lieu reculé, et le climat rude oblige une grande anticipation concernant les coupures de courant. Parfois, j'ai l'impression que cette région du monde est schizophrène ; entre les calèches tirées par des chevaux et l'ordinateur dernier cri dans le bureau de la Directrice, c'est à croire que cet endroit n'arrive pas à se décider à quelle époque il est censé appartenir.

Comme je l'évite depuis hier, Mordicus choisit l'activité de fabrication pour venir s'asseoir en face de moi. L'atelier du Manoir se cantonne dans l'aile Sud. C'est une salle très grande, occupée par plusieurs tables où nous pratiquons la sculpture, la menuiserie, et tous les arts que Madame Hermary estime judicieux, afin d'ouvrir nos esprits.

J'essaie de sculpter mon fragment de cire à l'aide des minuscules instruments qu'on m'a attribués, mais les énormes lunettes de protection m'empêchent d'accentuer les détails. Dans un même temps, je surveille Mordicus et ses gestes autour de sa propre portion de cire.

« Quelle forme va prendre ta bougie ? » demandé-je.

Il hausse les épaules :

« J'en sais rien ; celle d'un train, peut-être ? »

D'une main, il cherche quelque chose dans sa poche et le glisse sur la table. Je laisse passer un très long silence devant ma lettre froissée. Mes yeux se

plissent et d'un geste, je retire rapidement la carte postale pour la dissimuler dans ma propre poche.

« Tu me l'as volé ? »

-Oui. Hier. Tu es plus prévisible que tu ne le penses, Marly. Je sais que tu vas sur le toit quand ça ne va pas. Ça n'a pas été très compliqué de découvrir sous quelle tuile tu l'avais caché.

-Sauf que c'est personnel, Mordicus. Tu comprends le sens de ce mot ? Ça signifie que c'est privé, ou dans un langage plus commun ; mêle-toi de tes fesses. »

J'essaie de contenir ma voix et ma fureur pour ne pas attirer l'attention de tous les enfants de l'atelier sur nous. Un silence s'installe, tandis que Mordicus et moi restons concentrés sur notre tâche créative. Ce dernier me jette de temps en temps un regard de travers. Je hausse les sourcils à son intention. Alors que Joan passe devant nous pour aller chercher son bloc de cire, il chuchote :

« Tu n'es pas si bête que ça, Marly, n'est-ce pas ? »

-Je te conseille de réfléchir à deux fois avant de m'insulter. »

Mordicus se gratte la nuque. Ce geste revient souvent lorsqu'il me parle ; je pense que je le mets mal à l'aise parce que je pose souvent les bonnes questions auxquelles il n'a pas envie de répondre.

Ses attitudes ne parviennent cependant pas à camoufler la peur qui rampe sous sa peau. Il regarde de tous les côtés, avant de se pencher vers moi.

« Après tout ce temps, après toutes ces années et surtout avec les incidents de ces derniers jours, tu ne peux pas ignorer ce que cela implique véritablement.

-Mordicus, je grince. Si tu veux dire quelque chose, juste dis-le. »

Sa mâchoire se serre davantage lorsqu'il siffle, les dents serrées :

« Crois-tu vraiment qu'il s'agisse toujours d'un Orphelinat ? »

Je m'apprête à répliquer, lorsque Joan pose son bout de cire et s'installe à notre table :

« Bon, Monsieur, Madame, j'en ai marre de ce petit mystère de misère. Alors ce soir, on entre dans le bureau de Madame Hermary. »

Je ne la contredis pas, et Mordicus non plus. Joan nous observe d'un air surpris :

« D'accord, je m'attendais à plus de réticence que ça, mais parfait.

-Je veux en finir aussi, » lui dis-je.

Mordicus regarde Joan bizarrement, alors j'aboie :

« Quoi ? »

Il met un moment à me répondre ;

« Tu veux en finir ? répète-t-il. À mon avis, peu importe ce qu'on découvrira, ça ne sonnera pas comme la fin. Je pencherais plutôt pour un commencement.

-Le commencement de quoi ? » fais-je.

Encore une fois, Mordicus se gratte la nuque. À ma grande surprise, c'est Joan qui répond ;

« La pesée des âmes.

-La pesée des âmes. » lance Mordicus en écho.

Je m'apprête à en demander davantage, quand Joan me devance avec un petit rire ;

« C'est quoi ça ? Quelle forme as-tu donné à ta bougie ? »

Mordicus a l'air plus sérieux quand il me demande ;

« C'est un oiseau ? »

Je contemple à mon tour la forme en cire ;

« C'est un corbeau. Un corbeau blanc. »

À nouveau, pénétrer dans le bureau de Madame Hermary se révèle enfantin. J'essaie de ne pas me diriger tout de suite vers le pan de mur couvert de photographies et laisse les autres explorer à leur rythme. De mon côté, je furete lentement d'autres sections de la pièce. Joan avance vers le bureau de la Directrice et frôle quelques objets du bout des doigts. Une lampe, son ordinateur, ses statuettes de chevaux. Mordicus approche de l'étagère pleine de livres, puis contemple les clichés qui se trouvent à côté. Lorsque je le vois qui s'attarde, puis revient sur une photo en particulier, la poche de mon pantalon contenant la carte postale me paraît soudainement très lourde. Joan saisit une statuette, puis me regarde en faisant la moue ;

« Quel bazar, cette histoire, mais j'essaie de me dire que souvent, lorsque certaines choses deviennent confuses, l'essentiel devient très clair. »

Les mots résonnent dans l'atmosphère entre elle et moi, comme si elle m'avait tiré une balle en pleine tête.

Coucou, c'est moi.

Les prochains jours seront énigmatiques. C'est normal et nécessaire.

Souvent, lorsque certaines choses deviennent confuses, l'essentiel devient très clair.

Au même moment, Mordicus a comme un arrêt en reconnaissant la locomotive sur le mur, et me cherche aussitôt du regard ;

« Marly, commence-t-il, c'est... »

Mais je n'entends pas la suite. Un sifflement strident retentit dans mes oreilles et empêche le moindre son de m'atteindre. Nous tournons en rond depuis le début, cherchant le moindre indice et traquant la moindre piste.

Mais la réponse est là.

L'auteure de la lettre, c'est Joan.

MORDICUS

L'expression de Marly change en une demi-seconde. L'espace d'un instant, je crois qu'elle a remarqué la photographie du train sur le mur, mais ses yeux sont braqués sur Joan. Cette dernière repose la statue sur le bureau et fouille nonchalamment une pile de dossiers qui encombre la table.

Marly n'a toujours pas bougé. Soudain, elle siffle ;

« Ça t'amuse ? »

En général, elle réserve ce ton pour moi, mais cette fois, c'est de toute évidence à Joan qu'elle s'adresse. Cette dernière feuillète quelques pages, distraite ;

« Mmh ? fait-elle.

-Joan. » insiste Marly.

Joan relève la tête. Elle paraît enfin remarquer l'état dans lequel se trouve Marly.

« Pourquoi tu ne me l'as pas dit ? attaque Marly. Ça t'amuse de me faire une mauvaise blague comme ça ?

-Mais de quoi tu parles ?

-Marly... » je commence.

Ses yeux se tournent vers moi et elle vocifère maintenant à mon adresse ;

« Et toi, tu te targues d'être intelligent, mais tu as lu cette lettre, comme moi. Pas elle.

-Et alors ?

-Ce qu'elle vient de dire ne te rappelle pas quelque chose ? »

Je ne percute toujours pas. Joan non plus, visiblement.

« Ne me regardez pas comme si j'étais dingue. » grince Marly.

Par réflexe, Joan et moi échangeons un coup d'œil. Je ne comprends toujours pas la raison de sa colère.

« Souvent, lorsque certaines choses deviennent confuses, l'essentiel devient très clair. » cite alors Marly.

Je ferme les yeux au souvenir de la carte postale. C'est exactement ce qui y est écrit. Marly hausse un sourcil à mon intention.

« Mot pour mot. » je lâche.

Elle acquiesce.

« Euh, les gars ? intervient Joan. Je crois que j'entends des pas. »

Nous tendons tous l'oreille un instant, et effectivement, les bottes de Madame Hermary résonnent dans l'escalier.

« Mince, grommelé-je.

-Prends-la, me lance Marly tandis que Joan se dirige déjà vers la porte.

-Quoi ? dis-je.

-La photo, prends-la. » répète-elle.

Je me rappelle soudainement la carte postale qui est encadrée, mais souffle à Marly :

« Tu plaisantes, j'espère ? On ne va pas voler la Directrice. »

-Ce n'est pas ton premier larcin que je sache, réplique Marly dont je n'ai jamais vu la mâchoire aussi crispée.

-Elle va le remarquer, objecté-je.

À l'entrée, Joan nous murmure de nous dépêcher. Je commence à reculer pour la rejoindre jusqu'à la porte, mais Marly décide de se diriger vers le mur.

« Marly, soufflé-je. Ce n'est pas... »

D'un geste, elle arrache l'encadrement de verre du mur. L'écho des bottes de Madame Hermary se rapproche.

« Allez on y va ! » nous presse Joan.

Je ne me fais pas prier et passe rapidement le pas de la porte. Joan me talonne.

Je me rends compte quelques secondes trop tard que Marly n'est pas avec nous. Joan aussi. Soudain, elle souffle ;

« Marly. »

Je jette un coup d'œil derrière mon épaule et me rends compte que cette tête de mule ne nous a pas suivi. Joan commence à faire demi-tour, mais la silhouette de la Directrice surgit dans le hall. J'agrippe son bras et l'oblige à s'accroupir avec moi sous les porte-manteaux.

« Marly est toujours à l'intérieur, proteste Joan.

-Je sais, je sais. »

La Directrice remarque la porte entrouverte de son bureau, marque un temps d'arrêt, puis avance pour pénétrer dans la pièce.

À tout instant, je m'attends à entendre des voix qui s'élèvent et une violente dispute qui éclate.

« Voyons le côté positif des choses, je chuchote. Elle sera seulement punie, et ce n'est pas une première pour Marly. »

Joan me file un coup de coude. Ça ne m'empêche pas d'ajouter :

« C'est moi ou chaque fois que toi tu es réprimandée, c'est sa faute à elle ?

-Mordicus. Lâche l'affaire.

-Tu as voulu te venger, c'est ça ?

-Mordicus, tais-toi. »

J'ai envie de continuer, mais elle me devance ;

« Chut, j'écoute. »

Je l'observe tandis qu'une expression de concentration marque ses traits.

J'essaie de visualiser Joan faire un coup aussi bas à son amie, mais je n'y arrive pas. Je crois encore moins à sa culpabilité, lorsqu'un petit sourire se dessine sur son visage et qu'elle me chuchote ;

« Je ne crois pas qu'elle sera punie. »

Je fronce les sourcils, puis je prends conscience que l'atmosphère est effectivement très silencieuse, chose qui ne serait pas possible si Madame Hermary avait surpris Marly dans son bureau.

« Mais comment...? » demandé-je.

Le sourire de Joan s'agrandit lorsqu'elle me désigne les hautes vitres qui parcourent le hall. Derrière l'une d'entre elles, une silhouette se profile dans la nuit.

De toute évidence, Marly est passée par la fenêtre.

Je commence à réfléchir à la manière dont nous allons réussir à la faire entrer sans faire de bruit, ni éveiller les soupçons.

« Le couvre-feu est en place, je chuchote à Joan. Comment on va faire ? »

L'Orphelinat ne plaisante pas avec le couvre-feu ; la porte est bloquée et les fenêtres du rez-de-chaussée sont verrouillées.

« Regarde. » me dit Joan.

Mes yeux reviennent sur l'ombre de Marly qui se hisse sur le rebord d'une fenêtre. Elle disparaît, puis réapparaît près d'une fenêtre plus haute.

« Elle grimpe jusqu'à sa chambre, m'explique Joan.

-Elle est complètement tarée.

-Allez, dit Joan en se relevant. Il est temps de bouger. On ne va pas passer le reste de la nuit par terre, quand même ? »

Elle me tend la main pour m'aider à me relever. Tandis que nous grimpons les escaliers à pas de loup, Joan dit qu'il serait plus prudent si chacun regagnait sa chambre au cas où la Directrice décide de faire une chasse aux sorcières en plein milieu de la nuit, pour savoir qui a volé sa photographie.

« Qu'est-ce qu'il a d'important, ce truc ? me demande-t-elle alors que nous atteignons le palier de sa chambre.

-Je... euh... Je ne sais pas. »

Joan hausse les épaules ;

« On verra ça demain matin. »

Elle regagne sa chambre et referme la porte. Je reste un instant planté là, avant de repartir dans le corridor en cogitant. Si Joan joue la comédie, elle est douée. Dans le cas contraire...

Mes pieds s'arrêtent. Ma chambre est plus loin, mais je suis debout devant celle de Marly. Je n'hésite pas longtemps avant d'ouvrir la porte doucement ;

« Marly ? je chuchote. C'est Mordicus.

-Je suis là. »

Je distingue une ombre près de la fenêtre grande ouverte. Elle est assise sur le rebord, le visage tourné vers l'extérieur. Je la rejoins et ravale mon vertige pour m'asseoir à côté d'elle. Aucun de nous ne dit rien. Un hululement de chouette perturbe un instant l'atmosphère nocturne, alors je me décide ;

« Tu peux me la montrer ?

-Laquelle ? » soupire Marly.

Je réfléchis un instant, avant de finalement répondre ;

« Les deux.

-Celle de la Directrice est sur le lit. »

Je recule et pénètre de nouveau dans la chambre. La carte postale est déjà hors de son encadrement et repose sur la couette. Je la saisis, puis reviens m'installer à la fenêtre, à côté de Marly.

J'observe un instant la carte. La photographie du train d'un côté et le carton blanc et vierge de l'autre.

« Et la tienne ? » je demande.

Pendant un instant, Marly ne fait pas un geste et je crois qu'elle a changé d'avis. Finalement, elle sort l'autre photo de sa poche et me la tend. J'analyse les deux clichés identiques, puis le verso différent ; écrit sur l'un et vide sur l'autre.

« Marly, tu crois vraiment que Joan aurait pu te faire un coup pareil ? »

Elle fait la moue :

« Pour être honnête, je m'y serais plutôt attendu de ta part. »

Je le mérite, alors je ne relève pas. Mes yeux s'attardent sur les photos.

« Ça me perturbe ; les cartes postales sont pareilles.

-C'est vrai que c'est très choquant, déclare Marly avec sarcasme, tout levant les yeux au ciel.

-Non, je veux dire... elles sont *exactement* pareilles. »

Mon cerveau carbure à plein régime et j'émet alors une hypothèse qui, en temps normal, se serait révélée la plus ridicule du monde.

Pourtant, je ne sais pas si c'est à cause de ces derniers jours ou de la présence de Marly, mais je n'ai pas peur de la formuler. Après avoir observé les réactions de Joan tout à l'heure, cette théorie me paraît être la plus raisonnable et la plus plausible possible ;

« C'est peut-être parce qu'elle ne l'a pas *encore* écrite. »

SIX

JOAN

Le froid est coupant, aujourd'hui. La brise qui souffle n'est pas très puissante, mais elle suffit à pétrifier mes joues. Entre le manteau, les gants et le bonnet, mon visage est la seule partie de mon corps, exposée à l'atmosphère, et il en paie le prix.

Même parler devient plus difficile. D'un autre côté, je suis concentrée sur l'effort physique, alors c'est plutôt bénéfique si j'économise ma salive.

Charles m'aide à ranger une énième caisse, laquelle rejoint une dizaine de plus, encombrant l'arrière de la charrette. Nous en saisissons une autre lorsqu'il me lance :

« Je n'ai jamais compris comment tu faisais, tu sais ? »

Charles possède un an de plus que moi. Il n'est pas très grand, mais plutôt costaud de carrure, et la couleur de ses cheveux lui a longtemps valu le surnom de poil de carotte. J'ignore comment il trouve la force d'articuler avec cette température, tandis que je me concentre pour ne pas balbutier en attrapant un sac de farine :

« De quoi tu parles ? »

Je dispose le sac dans la carriole, puis me retourne vers Charles. Ce dernier récupère un portant chargé d'une douzaine de bouteilles de lait et passe devant moi en répondant :

« Pour supporter Marly. »

Alors qu'il installe le portant parmi les autres provisions, je fronce les sourcils :

« Je ne comprends pas pourquoi aussi peu de personnes l'apprécient. La vraie question, c'est comment elle fait, pour me supporter, moi.

-Tout le monde t'adore, réplique Charles en soufflant dans ses mains. Toi, tu es... tu t'intéresses aux autres. Marly ne me parle que lorsqu'elle a besoin d'un service. Elle côtoie seulement les gens par intérêt.

-Elle n'aime pas particulièrement les gens stupides. Il fait moins trente et tu n'as pas pris de gants, qu'est-ce que cela révèle sur toi, à ton avis ? »

Il réplique avec une insulte, avant de grimper pour prendre les rênes des chevaux et je riposte par une meilleure injure, tout en m'installant à l'arrière, parmi le stock.

Madame Hermary essaie de restreindre nos déplacements au minimum. Excepté pour des activités éducatives en groupe, la seule occasion pour laquelle la Directrice se révèle plus clément, c'est lorsqu'il s'agit de refaire nos provisions. Toutes les deux semaines, des volontaires sont tenus d'aller chercher de quoi ravitailler le Manoir. Cela passe par des denrées, à du fil de couture ou encore des pelles afin de déneiger l'allée de l'Orphelinat. Pour l'occasion, la ferme du voisin nous prête une calèche et deux chevaux. Je m'y étais proposée il y a déjà plusieurs jours, alors je ne pouvais pas me défilier ce matin.

J'aurais pourtant voulu avoir un mot avec Marly avant de partir, mais son lit était vide lorsque je suis allée dans sa chambre. Depuis, je suis obligée de ronger mon frein en attendant de rentrer au Manoir. Cette escale étant terminée, Charles et moi reprenons notre tournée. Nos deux rôles nous conviennent ; Poil de Carotte aime parler aux chevaux tout en les dirigeant, pendant que je reste à l'arrière, vérifiant que nos provisions ne tombent pas en cours de route.

Les cahots de la carriole m'apaisent, comme une musique lointaine et oubliée. Les yeux dans le vague pendant ce trajet interminable, j'ai tout le luxe de m'interroger sur les nouveaux événements.

Je n'ai pas de théories personnelles, mais j'ai une petite idée sur celle que peaufine Mordicus entre ses allusions concernant *le Roi Arthur* et *Avalon*, la *Douât* et le Nil et que sais-je encore ; il pense que le lac est un passage vers la Terre des morts. Cela ne signifie pas qu'il ait raison. Et cela ne signifie pas qu'il ait complètement tort.

La calèche s'arrête lorsque nous atteignons notre prochaine étape. Charles se charge de discuter avec le propriétaire de l'entrepôt pendant que je reste debout, en compagnie des hongres. Je me recroqueville sous mon manteau. Je n'ai pas le souvenir récent d'un froid aussi intense.

Toujours vagabondants, mes yeux suivent les maisons, les fermes et les boutiques qui longent l'Avenue, de part et d'autre. La Rue Bancale me paraît éternelle, parfois, comme si des gens s'y agglutinaient sans cesse et qu'elle n'avait jamais de fin. Le cheval me souffle dessus, dilatant ses énormes naseaux.

« Oui, tu as raison, marmonné-je en lui flattant l'encolure. Je commence à réfléchir comme Mordicus, ce n'est pas bon signe. »

Charles revient, les bras encombrés de cagettes, je l'aide puis nous repartons jusqu'à notre prochaine escale. Il est quatorze heures lorsque nous revenons enfin à l'Orphelinat. Tant mieux parce que mes joues brûlent à cause du froid. Alors que nous déposons les chevaux dans la petite étable aménagée dans l'aile Est du Manoir, j'aperçois Mordicus. Il compte ses pas autour de la boîte aux lettres. Je l'observe un instant, tandis qu'il s'amuse en posant son bouquin sur le *Roi Arthur* à l'intérieur. Il referme le clapet, puis le rouvre. Il le fait plusieurs

fois et à chaque essai, il a l'air très déçu de découvrir que son livre est toujours là.

« Hé. » lancé-je.

Il se retourne d'un bond.

« Désolée, je ne voulais pas te faire peur.

-Je ne suis plus à ça près, grommelle-t-il.

-Qu'est-ce que tu fais ? je m'enquiers en regardant la boîte aux lettres.

-Euh, je...

-Tu as vu Marly ?

-Quoi ?

-Marly, répété-je. Cheveux sombres, aussi petite qu'un gnome de jardin et Madame je-sais-tout à ses heures perdues. Ça te revient ?

-Oh, cette Marly ! prétend s'étonner Mordicus, avant de secouer la tête. Il a l'air d'hésiter, avant de quand même demander :

« Elle ne t'a pas encore parlé aujourd'hui ?

-Non, ronchonné-je. J'étais de corvée pour les provisions, mais... je m'inquiète. Elle avait l'air un peu tendue hier soir, non ?

-On a cambriolé le bureau de la Directrice ; tout le monde était tendu.

-Oui mais... »

Je secoue la tête et reprends :

« Je vais rentrer me réchauffer. On essaie de se voir tous les trois plus tard ? »

Mordicus acquiesce. Je le délaisse à son analyse de la boîte aux lettres et regagne l'entrée de l'Orphelinat.

Avec soulagement, je retire mes bottes pleines de neige et les remplace par des chaussures d'intérieur, retire mon écharpe et accroche mon manteau. Marly choisit ce moment pour descendre des escaliers. En l'apercevant, je souris. Je

ne l'ai pas revu depuis la veille, alors qu'elle a manqué de se faire attraper par la Directrice.

« Hé. » lancé-je de nouveau alors qu'elle vient à ma rencontre.

Je n'ai pas le temps de réagir lorsqu'elle me prend dans ses bras. Je reste un instant figée, surprise, puis je pose lentement mes mains dans son dos.

« Je sens le cheval. » répliqué-je.

Elle ne réagit pas.

« Ça va ? demandé-je en fronçant les sourcils.

« Ne me laisse pas tomber. » chuchote-t-elle à mon oreille.

Sans chercher à comprendre, je murmure en retour :

« Jamais. »

MARLY

La bibliothèque est bondée en ce début d'après-midi. Tout le monde révise ses matières faibles et le silence qui y règne nous empêche de parler librement de nos problèmes actuels, alors nous discutons en se faisant passer des morceaux de papier. Ce matin, Mordicus m'a conseillé de ne rien dire pour l'instant à Joan concernant la provenance de la lettre. Depuis, j'essaie de me convaincre que ça ne me dérange pas. Poursuivre un mystère pour oublier ses propres dissimulations est une bonne tactique de distraction. J'enchaîne les livres, même les plus incongrus, tels que des fables pour enfants. Joan a un peu de mal à rester concentrée sur son ouvrage, mais Mordicus dévore le sien. Régulièrement, il me passe des petits messages pour orienter notre investigation.

(Avalon se situe dans la Mer de la Manche, avec la fée Morgane.)

Je réplique, après le passage de mon livre ;

(+ légendes de fées à Cancale)

(Cancale aussi sur la côte de la Manche en Haute-Bretagne ?) réplique-t-il.

(Oui. Avec les Fées des houles.)

(Elles vivent dans les cavernes ?) semble se souvenir Mordicus.

(Oui. Rédigé-je en retour. Aident les humains avec nourriture et objets enchantés. Deviennent vengeresse si les humains sont mauvais.)

(On l'ajoute à la liste), termine-t-il.

Ce que je fais.

Notre liste rassemble jusqu'ici toutes les informations de Contes et de Légendes mentionnant des lacs, des fées et un passage vers l'au-delà.

C'est Pooja qui vient nous annoncer la convocation chez la Directrice. Nous échangeons un regard, puis commençons à récupérer nos affaires, lorsque Pooja nous interrompt ;

« Non, seulement Marly. »

Je grimace, mais je me lève quand même. Joan m'agrippe le bras.

« Il ne mord pas, tu sais, indiqué-je en désignant Mordicus.

-Je serais juste à l'entrée du bureau, d'accord ? s'obstine Joan. Si ça se passe mal, tu cries *pissenlit* et j'invente une diversion.

-Tu traines trop avec Marly, grommelle Mordicus. Elle déteint sur toi. »

Joan réplique en lui piquant la main de la pointe de son crayon.

« Hé ! » s'offusque-t-il en chuchotant devant le regard réprobateur de Pooja.

Je secoue la tête en étouffant un rire et m'éloigne. Pooja m'accompagne jusqu'à l'office de la Directrice, comme si elle était une Adjointe, et attend même que j'y entre avant de repartir.

Lorsque je referme la porte, je perçois, dans mon dos, le regard scrutateur de Madame Hermary qui m'observe depuis son bureau. En faisant volte-face, je reste concentrée sur elle, et non sur le pan de mur vide sur la gauche, où se trouvait encore sa photo la veille. Je ne suis pas très inquiète. La Directrice a l'habitude de convoquer les orphelins de temps en temps, pour voir nos progrès individuellement et discuter de nos problèmes respectifs.

En m'asseyant, je remarque un calendrier, sur son bureau. Il est parcouru de croix. On dirait un compte à rebours ; la date du 1er Janvier est entourée en rouge.

Madame Hermary attend que je sois bien installée face à elle, pour ouvrir mon dossier et prendre sa mine sévère de Directrice.

« Comment se passent les cours en ce moment ? demande-t-elle.

-Bien. » dis-je.

Elle hausse les sourcils :

« Je vois ici que tu as été un peu distraite, cette semaine.

-Mmh, possible. Ça arrive.

-Tu fais de nouveaux cauchemars ?

-Non ça va. »

Madame Hermary le sait ; il y a des sessions où j'ai envie de lui parler, et des sessions où je préfère lui mentir. Elle devine assez bien dans quelle catégorie je choisis de nous plonger, en général.

« Il se passe quoi le 1er ? » je demande en désignant le calendrier pour changer de sujet.

Madame Hermary tapote son bureau du bout des doigts, comme si elle réfléchissait à la manière dont elle allait me répondre. Finalement, elle a un drôle de sourire :

« Tu sais pourquoi on vous appelle les corbeaux blancs ? »

Cette question, jaillissant de nulle part, me prend au dépourvu. Je mets un moment à répondre, et encore, les mots sortent lentement de ma bouche :

« Parce que nous sommes des enfants perdus, nous sommes des bêtes curieuses. »

Madame Hermary sourit encore davantage ;

« Mmh. C'est ce que tout le monde s' imagine, mais je crois en une version plus métaphorique du terme. »

J'attends qu'elle développe.

« Vois-tu, Marly, le Corbeau est normalement un mauvais présage. Noir, plein d'obscurité. Et le blanc représente la pureté du cœur. Le Corbeau Blanc est envisagé de manière différente selon chacun ; certains pensent qu'il est mauvais, d'autres qu'il est bon. Mais en réalité, il n'est ni l'un, ni l'autre. »

Je laisse passer un moment, puis je demande :

« Quel est le rapport avec nous ?

-Tout. »

Alors que je m'apprête à reposer la question, elle me coupe :

« Je pense que nous en avons terminé. »

La Directrice referme mon dossier et fait un petit geste vers la porte :

« Tu peux disposer, Marly. »

Pendant quelques secondes, je reste immobile. La fin abrupte de cette convocation m'inquiète davantage que l'idée de subir un interrogatoire long et tortueux. Je finis quand même par me redresser et me diriger vers la sortie.

Avant que je ne passe le pas de la porte, la voix de Madame Hermary retentit une dernière fois dans mon dos :

« Tu comprendras le moment venu. »

Comme promis, Joan m'attend tout près, cachée derrière l'escalier. Je me dirige aussitôt vers elle.

« Tu as déjà rendu les chevaux de la calèche au voisin ? »

Elle cligne des yeux :

« Euh, non.

-Parfait. »

Nous retournons dans nos chambres pour nous revêtir avec des vêtements plus chauds, puis nous nous rendons à l'étable du Manoir. Nous enfourchons les chevaux et nous échappons pour une promenade dans la neige. Joan a embarqué son arc. De temps en temps, elle décoche une flèche sur un tronc d'arbre. La respiration des hongres crée un souffle chaud dans l'atmosphère hivernale. Une petite brise nous refroidit les joues. Avec le cœur qui bat et le paysage enneigé, j'ai l'impression de percevoir toute la puissance de la vallée à l'intérieur de mon propre corps. Le ciel est bleu et infini, au-dessus de nous.

Je me sens libre.

Pourtant, j'aspire à plus.

La lettre représente peut-être la clé pour y parvenir.

MORDICUS

Marly ayant été convoquée dans le bureau de la Directrice, et Joan faisant le pied de grue dans le couloir en se rongant les ongles, je décide de continuer l'enquête. Je cherche dans les archives des similarités, qui combinées, pourraient mener à des preuves tangibles. J'ai toujours pensé que les réponses proviendraient des livres ; je n'aurais jamais imaginé qu'elles se révéleraient sous la forme de la personne qui me déteste le plus.

« Mordicus ? »

Je lève lentement les yeux pour découvrir Pooja, au-dessus de moi, qui observe toutes mes notes.

« Hé, c'est personnel. » grommelle-je en essayant de camoufler mes feuilles éparpillées.

Elle pince les lèvres, mais ne dit rien. Elle se contente de rester debout, plantée devant moi, alors que j'essaie de me replonger dans mon bouquin. Après quelques secondes, je finis par lever la tête une seconde fois.

« Qu'est-ce que tu veux, Pooja ? Qu'est-ce que tu me reproches ? Je respire trop fort, peut-être ? »

Elle hésite puis s'assoit en face de moi :

« Je sais...tout ce que tu as toujours répété à propos de cet endroit. Je sais que tu as une grande imagination... Mais est-ce que tu crois aux lieux qui apparaissent comme par magie ? »

Je penche la tête sur le côté :

« De quoi est-ce que tu parles ? »

-D'une porte qui n'était pas là auparavant. »

C'est soit une farce, soit la preuve que j'attendais. Comme je ne peux pas deviner de quelle réponse il s'agit, en restant assis sur mes fesses, je décide de la suivre. J'espère que l'adage où il est mentionné, que la chance sourit toujours aux audacieux, est avéré.

J'en doute de plus en plus lorsque Pooja me mène vers l'aile Ouest du Manoir, puis m'oblige à grimper un millier de marches pour rejoindre la tourelle Nord. Durant toute mon enfance, je n'ai jamais vu l'intérêt de me rendre dans ce coin de l'Orphelinat ; il n'y a pas de livres. Cette tourelle se compose seulement de pièces poussiéreuses, avec des toiles d'araignées dans tous les recoins. On y met seulement les pieds pour se faire peur à Halloween, mais cela s'arrête là.

Les fantômes peuvent vivre tranquillement le reste de l'année car personne ne vient les embêter.

Lorsque je mentionne ça, Pooja ricane. Elle me devance de plusieurs marches, en hauteur, alors sa voix me parvient en écho.

« Arrête tes bêtises. Les fantômes, ça n'existe pas.

-Dit-elle en me conduisant jusqu'à une porte secrète, observé-je.

-Un mot de plus et je m'adresse à quelqu'un d'autre, » me menace Pooja.

Ça me fait réfléchir :

« Pourquoi moi, d'ailleurs ? Parmi tous les autres ? »

Elle ne répond pas et ne prononce plus un mot jusqu'à ce que nous atteignons le dernier étage de la tour. Je dois reprendre mon souffle après avoir effectué la même quantité de sport en moins d'une heure, que mon corps subit normalement sur tout un mois.

« Regarde. » dit Pooja.

Son dos me cache ce qu'elle essaie de me montrer, alors je me décale et découvre la fameuse porte. Elle présente une forme arrondie, enfoncée dans le mur de pierres, et semble construite à partir d'un très vieux chêne. Je distingue même une inscription sur le bois, à peine visible ;

Hiraeth.

Je m'avance, frôle les lettres du bout des doigts et mon crâne me fait mal lorsque j'entends une voix qui semble venir de très loin dans mon esprit, et annonce : « À destination d'*Hiraeth* ! »

Je secoue la tête pour me débarrasser de cette sensation désagréable, puis me retourne vers Pooja. Cette dernière a les bras croisés et m'observe.

« Alors, dit-elle. On est d'accord, il n'y a jamais eu d'entrée ici, ni d'escalier ?

-Un escalier ? »

Elle indique la porte d'un petit coup de menton.

Lentement, je saisis la poignée de métal. J'essaie de tirer, mais la porte ne vient pas.

« Il faut pousser. »

Pooja se retient de rire dans mon dos. Je n'ai pas le temps de relever le sarcasme dans sa voix parce qu'en poussant la porte, mes bras se couvrent de chair de poule.

Dans un premier temps, mes yeux ont du mal à s'accoutumer à l'obscurité complète qui règne dans la pièce, puis ma vision s'adapte et je distingue les premières marches de l'escalier. Je discerne comme une forme en colimaçon, mais à partir de la dizaine, les suivantes s'estompent dans la pénombre et plus aucune lumière ne filtre.

« Tu es déjà descendue ? je demande.

-Peuh, ça va pas la tête ? ronchonne Pooja. Tu as vu comme ça fiche les jetons ? »

Aussi fasciné qu'effrayé, je pose un pied sur la première marche. Elle est en pierre, solide et stable. Je m'aventure sur la seconde, quand un courant d'air semble remonter des profondeurs de la tour pour agiter mes cheveux et mes vêtements, à croire que tous les fantômes du Manoir se sont rassemblés pour m'empêcher de continuer ma progression. Le cœur au bord des lèvres, je recule précipitamment et rejoins Pooja dans la lumière. Dès que je sors, elle referme la porte derrière moi et le bois de chêne étouffe le bruit du vent qui s'agite de l'autre côté. Les mains sur les genoux, j'essaie de refluer la peur qui me paralyse.

« Alors quel est ton diagnostic ? demande Pooja, tandis que j'essaie de reprendre mon souffle.

-Quel est le tien ? » je réplique.

Elle fait semblant de réfléchir en se tapotant le menton ;

« Tu veux la version ordinaire ou extraordinaire ? »

La formulation de sa question me perturbe suffisamment pour que je récupère mes esprits et me redresse.

« Les deux, lancé-je.

-Très bien, acquiesce Pooja en présentant un doigt en l'air. Version ordinaire ; c'est un passage qui mène jusqu'aux souterrains du Manoir. »

Ses yeux se dirigent vaguement vers la porte, lorsqu'elle ajoute un deuxième doigt :

« Quant à la version extraordinaire, je pense que c'est l'entrée de l'Enfer. »

Nous redescendons les escaliers dans un silence presque religieux. Alors que nous regagnons le hall, Pooja est aussitôt interpellée par Betsie, qui a perdu ses gants. Je délaisse Pooja à ses devoirs de grande sœur, m'apprêtant à regagner ma chambre quand je croise Marly qui revient de l'extérieur. À ses cheveux ébouriffés et ses joues rouges, elle a dû rester un bon moment dehors. Nous nous avançons tous les deux à la rencontre de l'autre. Je veux lui dire pour le passage, mais elle me devance en débitant ;

« Je veux lui dire. »

Je lui adresse un regard interrogateur.

« Nous sommes une équipe, dit Marly. Elle est plongée dans cette histoire autant que nous.

-Attends une minute, marmonné-je en posant les mains sur ses épaules. Tu veux parler de la lettre à Joan ? »

Elle acquiesce avec enthousiasme. J'ai un semblant de sourire ;

« Mais on n'est certain de rien.

-Ce n'est pas important ; nous sommes une famille. Nous ne devons pas avoir de secret. Je veux lui dire dès qu'elle revient de l'étable. »

Je secoue la tête et hausse un sourcil ;

« Marly, tu parles d'une famille... Tu rentres au chaud pendant que Joan doit encore installer les chevaux à l'étable ? »

Marly marque un temps de pause. Je reconnais que c'est un coup bas ; je vois dans ses yeux sa prise de conscience tardive, mais elle secoue la tête ;

« Non, mais non, ce n'est pas du tout la question...

-Vraiment ? »

La porte d'entrée s'ouvre pour laisser entrer Joan ainsi qu'un furieux courant d'air. Marly se tourne vers elle. Je suis persuadée que dire la vérité à Joan est une mauvaise idée, mais j'ai également conscience que Marly a pris sa décision. Afin de limiter les dégâts, le temps que Joan se débarrasse de ses vêtements d'extérieur et de ses chaussures, je glisse à Marly ;

« Dans ce cas, montre lui seulement la photo de Madame Hermary. Pas la tienne... dans le doute. »

Marly se mord la lèvre, mais hoche la tête, résignée. Elle est suffisamment intelligente pour reconnaître que nous sommes empêtrés dans des notions qui nous dépassent, et ces dernières ne semblent pas répondre aux lois qui nous régissent. J'ai parfois même le sentiment que nous pourchassons un mystère, autant qu'il nous traque lui-même.

JOAN

« Je ne t'ai pas tout dit. »

Nous sommes tous les trois assis sur le lit de Marly, lorsqu'elle me montre ce qu'elle a volé dans le bureau de la Directrice, hier. C'est une carte postale. Je la saisis et l'observe ;

« Pourquoi est-ce que tu l'as prise ? demandé-je en remarquant l'attention accrue de Mordicus et Marly sur ma personne.

-Parce que j'ai reçu la même. » explique Marly.

Je fronce les sourcils en examinant davantage le cliché.

« La lettre qui m'a été adressée contenait également cette photographie, continue-t-elle.

Et la personne qui a écrit la lettre, c'est toi. »

Comme elle n'a pas l'air de plaisanter, je cligne plusieurs fois des yeux ;

« Pardon ? » lâché-je avec un sourire.

Lorsque Marly essaie de me faire avaler un bobard, il suffit en général que je l'observe avec cette expression quelques minutes pour qu'elle finisse par pouffer de rire. Sauf qu'après le délai dépassé, son visage demeure aussi sérieux que de la pierre.

Je fronce les sourcils ;

« Mais non, Marly, je t'assure... »

Mes yeux reviennent sur la photographie, puis je relève la tête vers ma meilleure amie.

« Jamais je ne pourrais te faire une blague aussi cruelle. »

Marly lève les mains, comme pour se montrer apaisante ;

« Joan, je sais que... »

Mon cerveau s'emballe. D'un bond, je me lève du lit, les yeux rivés sur Mordicus.

« C'est Mordicus qui te monte la tête, c'est ça ?

-Hé, se défend ce dernier. J'ai rien...

-Calme-toi, intervient Marly en se levant à son tour. Ce n'est pas du tout une accusation. »

Mes oreilles tintent, à croire que des cloches sonnent directement à l'intérieur de mon crâne.

« *Je te jure* que je n'ai pas...

-Je te fais confiance, me coupe Marly, comme pressée de débiter la suite. Tu ne l'as pas encore écrite, *à ce jour*, tu m'entends Joan ? »

Son regard cherche à croiser le mien pour récupérer mon attention. Je trouve dans ses yeux un point d'ancrage et assimile la suite de ses paroles.

« Tu ne l'as pas écrite, répète Marly. Tu l'éciras plus tard. »

Comme je me calme, je laisse Mordicus et Marly m'expliquer les détails de leur théorie délirante. J'ai, dans un premier temps, beaucoup de mal à tout digérer, mais alors que Marly nous propose de retourner étudier notre affaire dans le salon, je prends conscience que je ne suis pas si déboussolée que cela.

En réalité, je suis soulagée.

Jusque-là, j'avais toujours conservé un petit doute sur l'idée qu'un beau jour, la famille de Marly allait débarquer pour la récupérer, qu'elle partirait et m'oublierait pour toujours.

Cette possibilité vient de fondre comme neige au soleil.

Je fais quand même semblant d'être vexée pendant encore une petite heure, mais c'est pour la forme.

Les heures suivantes sont une torture mentale, tellement je m'ennuie à mourir. J'ai du mal à suivre la conversation de Marly et Mordicus, mais je parviens à en retenir quelques bribes ;

« Il y a les Siths, dit Mordicus en griffonnant sur la liste. Ils sont comme des fées. Ce sont des gardiens de Royaume. Ils sont supposés devenir des guides pour ceux qui ont de bonnes intentions dans le cœur, et infligent des châtements à ceux qui nourrissent les mauvaises. »

Marly réplique par d'autres inepties et ainsi de suite. Finalement, Mordicus se propose pour aller chercher des boissons chaudes dans la cuisine et Marly l'accompagne pour porter le plateau qu'elle a l'intention de surcharger de biscuits.

Comme je suis seule dans le salon, je récupère la carte postale posée sur la table basse, et l'observe. C'est seulement une vieille locomotive, rien de réellement extraordinaire. J'emprunte la loupe qu'utilise Mordicus pour déchiffrer certains symboles dans ses bouquins et me penche sur la photographie. Il y a beaucoup de fumée, mais la gare est déserte. Je passe la loupe de haut en bas, quand mon regard s'accroche à quelque chose. Je peux lire un mot sur la locomotive.

Hiraeth.

Je déplace la loupe de quelques millimètres et distingue une porte, dans la gare. Elle est très éloignée par rapport à l'appareil photo, mais je peux voir qu'elle détonne dans cet espace industriel parce qu'elle est en bois.

Je reviens sur le mot *Hiraeth* et dans ma tête, résonne encore le coup de sifflet, le hurlement de la cheminée lorsque l'appareil se met en marche, ainsi que l'annonce suivante ; « À destination de *Hiraeth* ! »

SEPT

MORDICUS

Je profite que Joan ne soit pas avec nous pour aborder le sujet de la porte avec Marly. L'atmosphère de la cuisine m'apaise. Entre la chaleur des fours et les effluves sucrés des biscuits, j'ai plus de facilité à parler sans que la peur ne me tire les entrailles. C'est comme évoquer un vieux cauchemar à lueur du jour.

Machinalement, nous préparons les boissons, du thé pour moi, du chocolat chaud pour Marly, un café latté pour Joan. Nous empilons des cookies brûlants sur une énorme assiette. Marly ne dit rien, se contentant d'écouter mes explications et mes théories, et je me retrouve à débiter une tirade rocambolesque d'une dizaine de minutes.

Finalement, je saisis le plateau surchargé et sur le retour, Marly marche à ma hauteur, les bras croisés. Elle ne pipe pas un mot, et n'en prononce pas davantage lorsqu'elle s'assoit sur le canapé. Je fais l'effort de servir tout le monde, ce que Joan trouve parfaitement normal, comme si j'étais un majordome.

Ma première théorie est que Marly s'en veut de garder encore un secret à l'intention de Joan, alors je décide de me rendre à la potence à sa place. Je m'affaisse dans un fauteuil et soupire en me tournant vers Joan ;

« J'ai découvert une porte qui est apparue soudainement dans la tour du Nord. Elle mène jusqu'aux souterrains de l'Orphelinat. »

Joan se redresse aussitôt dans son siège, vexée ;

« D'accord, parfait, dites, vous avez encore beaucoup de squelettes à sortir du placard ? Ou est-ce c'est devenu notre nouvelle dynamique de groupe ? Petit un ; vous trouvez des trucs. Petit deux ; je suis la dernière à l'apprendre ?

-Mais non, c'est juste que...

-Eh bien vous savez quoi ? J'ai trouvé quelque chose, moi aussi. »

Joan agite la carte postale sous mon nez. Elle commence à raconter à quel point elle possède un œil de lynx, mais que pour moi, il faudra me servir de la loupe pour distinguer ce qu'elle a vu du premier coup d'œil.

J'essaie de me concentrer sur le cliché et les dires de Joan, mais je ne peux m'empêcher de jeter des coups d'œil à Marly. Assise sur le canapé, cette dernière récupère quelques bouquins et semble annoter des pages d'informations, sans un seul intérêt pour ce qui se passe de notre côté.

Voir Marly lire et écrire n'est pas une nouveauté en soi. De plus, elle n'a jamais été une grande bavarde – excepté avec Joan, dont le penchant pour la parole semble déteindre sur elle. Autant que le talent pour les bêtises, devenu la marque de fabrique de Marly, commence à contaminer son amie.

Cependant, aussi ridicule que cela puisse paraître, je trouve Marly la silencieuse *trop* silencieuse. Souvent, lorsqu'elle ne dit rien, on peut quand même deviner son cerveau tournant à plein régime dans son crâne, les engrenages emballés par des milliers de questions. Cette fois-là, c'est comme si elle était également calme, de l'intérieur. J'ai l'impression de voir le lac gelé, immobile.

À force de conviction, Joan parvient quand même à me sortir de mes pensées, lorsqu'elle prononce le mot *Hiraeth*.

« Tu vois, dit-elle en pointant la locomotive. Juste là.

-*Hiraeth*, tu dis ? demandé-je en fronçant les sourcils. C'est également ce qui est écrit sur la porte. »

Comme en écho à toutes ces histoires à dormir debout, que nous conte

Madame Hermary depuis que nous vivons sous son toit, Joan débite :

« La formule magique *Hirateh...* Littéralement, elle signifie un « mal de pays » pour un endroit qu'on n'a jamais connu ou qui n'a jamais existé.

-Cette porte mène peut-être réellement aux Enfers ? marmonné-je.

-Qui dit que ça mène aux Enfers ? s'enquiert Joan.

-Pooja.

-Pooja sait pour la porte ?

-C'est elle qui me l'a montré. »

Joan se plaint à nouveau du fait qu'on lui cache tout, comme si cela faisait des années qu'on travaillait ensemble sur cette affaire, et non à peine quelques jours.

Je finis par me lever pour aller jeter un coup d'œil par-dessus l'épaule de Marly.

Je m'assois à côté d'elle sur le canapé, mais elle semble à peine le percevoir. Je lis quelques gribouillis.

Les fées sont peut-être les gardiens ?

Les corbeaux blancs.

Un train qui passe sous la mer ?

La pesée des âmes.

« Marly ? » lance Joan depuis son fauteuil, prenant soudainement conscience de son attitude étrange.

Sa voix déclenche quelque chose chez Marly. Cette dernière pince les lèvres.

« Marly ? » tenté-je également.

Elle quitte des yeux ses notes pour me regarder. Je n'arrive pas à déchiffrer l'expression de son visage. Je crois que ses pupilles renferment toutes les émotions du monde, en cette seconde.

« J'ai compris. » chuchote-t-elle.

Joan et moi échangeons un regard, puis je me risque à demander ;

« Tu as compris quoi ? »

Les yeux de Marly dérivent vers la table basse, les fauteuils, la cheminée, les murs, le plafond, à croire qu'elle cherche quelque chose de précis.

« C'est comme si... commence-t-elle, avant de s'interrompre, puis de reprendre doucement ; comme si cette maison était hantée. »

Avec lenteur, le regard de Marly revient sur nous, pour ajouter ;

« Et nous en sommes les fantômes. »

Un instant de silence se dépose sur nos épaules, puis Joan a un petit rire ;

« Tu peux développer ton hypothèse, s'il te plaît ? »

Marly a l'air d'hésiter. Je ne crois pas que cette hésitation soit due à des doutes de sa part, bien au contraire, elle a *compris*. Elle a vraiment *tout* compris. Cela se confirme lorsqu'elle réplique ;

« Je vous raconterai tout lorsque je reviendrai. »

Je pose une main sur son épaule alors qu'elle s'apprête à se lever.

« Qu'est-ce que tu racontes ? Tu vas où ? »

-Dans la tourelle Nord. Dans les souterrains. »

DIRECTRICE

J'observe le calendrier. 28.

Le passage est ouvert. Ils ne leur restent plus beaucoup de temps.

S'ils n'y parviennent pas, même *Hiraeth* ne pourra plus les sauver.

JOAN

« Pourquoi est-ce que tu irais seule ? répliqué-je.

-Parce qu'une seule personne qui disparaît, c'est permis. Deux, ça commence à faire suspect et trois, c'est la battue assurée. Je veux que vous couvriez mon absence. On dira que je suis malade.

-Madame Hermary voudra surement vérifier. »

Nous sommes dans la chambre de Marly. Elle a relu de nombreuses fois ses notes et feuilleté ses bouquins, comme pour vérifier que sa conclusion tenait la route. Maintenant qu'elle est décidée et qu'elle y croit dur comme fer, Mordicus est enfin de mon côté.

« Marly, tu dois encore réfléchir. » lâche-t-il.

Il est assis sur le lit, essayant de déchiffrer l'écriture de Marly. De son côté, cette dernière attrape quelques vêtements dans son placard.

« Tu ne peux pas soudainement décider comme ça, ajoute Mordicus, l'air sacrément frustré. Et tu n'as pas vu la porte, tu n'as pas vu l'escalier. Crois-moi, tu n'as pas envie de descendre. »

Marly enfile un pull et soupire avant de se retourner vers nous.

« Il faut que vous me fassiez confiance, sur ce coup-là. La lettre m'a déjà averti. Je vais devoir taire certaines informations. À mon retour, je vous expliquerai tout.

-Mais... commencé-je.

-Joan, me coupe-t-elle. Tu n'es peut-être pas d'accord, là, maintenant, tout de suite. Et tu ne me fais peut-être pas confiance, mais alors aie foi en toi. Tu peux croire la toi du futur. C'est elle qui veut ça. »

Au-dessus des notes, j'ai l'impression que Mordicus est à deux doigts de s'arracher les cheveux. Son ego en a pris un coup ; ne rien comprendre malgré le fait que Marly ait, de toute évidence, assimilé ce qui se passe, à partir de quelques bribes d'informations, doit impacter sa fierté.

Marly prend une grande inspiration et assène ;

« J'irai demain. Le temps que vous vous y prépariez, d'accord ? Nous devons peaufiner un plan pour berner Madame Hermary. Nous lui avons tous menti à un moment ou un autre, avec plus ou moins de succès, alors il est temps de mettre en pratique tout ce que nous avons appris. »

La nuit commence à s'installer, mais Mordicus et moi sommes toujours penchés au-dessus des feuilles et des livres ; je n'ai jamais autant désiré comprendre quelque chose facilement pour une fois dans ma vie.

La lune est très haute dans le ciel. Nous nous retrouvons tous les trois assis par terre, les yeux dans le vide, épuisés. Mordicus et Marly sont adossés contre le mur tandis que je suis assise en tailleur face à eux. La conversation se fait surtout entre Mordicus et moi ; elle a dérivé depuis longtemps des recherches de bibliothèques pour essayer de trouver les théories les plus folles et voir si Marly y réagit.

« Et si c'est la porte du Monde-d'en-Bas ? je me risque. La vraie porte ?

-Il existe une légende qui dit que les gens sont oubliés, lorsqu'ils passent la porte des Enfers, marmonne Mordicus.

-Même si c'était le cas, ça n'arriverait pas, réplique Marly, agacée par nos litanies incessantes. Je suis quelqu'un de difficile à oublier. »

Lorsque j'ouvre les yeux, je suis allongée sur le sol. En me redressant, je remarque que Marly aussi s'est endormie, avachie contre le mur. Mordicus, de

son côté, a glissé par terre, la tête dans son bouquin. Marly ouvre les yeux, baille et se met sur pieds.

« Salut. » marmonne-t-elle en s'apercevant que je suis également réveillée.

Au son de sa voix, Mordicus sursaute ;

« Hein ? Quoi ? Non ! Où je suis ? »

Marly s'agenouille à côté de lui pour le calmer ;

« Tout va bien, c'est le matin. »

Pendant que Mordicus reprend ses esprits, je me lève et me dirige vers la fenêtre. L'aube est froide et belle lorsque je l'ouvre. Je prends une grande inspiration pour savourer l'air hivernal et Marly me rejoint. Elle profite de la lueur du matin en fermant les yeux.

« Tu as bien dormi ? » demandé-je.

Elle met un temps à répondre :

« Étonnement... mieux que ces dernières nuits. Et j'étais par terre avec les pieds puants de Mordicus à quelques centimètres de mon nez.

-Hé ! rouspète ce dernier depuis l'intérieur.

-D'ici moins d'une heure, tu devras respirer l'air vicié des souterrains, observé-je. Peut-être que les pieds de Mordicus te manqueront à ce moment-là ? »

Mordicus lâche quelques jurons pour faire bonne mesure et Marly ricane. Elle n'a pas l'air très effrayée à l'idée de s'aventurer dans un lieu inconnu. Bien que je la connaisse depuis longtemps, ça m'arrive parfois d'oublier à qui j'ai à faire. C'est la fille des impossibles.

C'est pour cette raison que je suis prise au dépourvu lorsque Marly récupère une lampe de poche dans son tiroir et me dit :

« Je compte sur toi. Tu as toujours été meilleure de nous deux. »

Je cligne des yeux :

« Pardon ?

-Tu connais le sens de l'amitié plus que n'importe qui, ajoute-t-elle. Alors je compte sur toi pour t'occuper des autres. De nos frères et sœurs.

-Au cas où tu ne reviendrais pas, tu veux dire ?

-Je reviendrai. Mais les nouvelles ne seront pas bonnes. Il faudra les préparer à cette idée. »

Marly nous encourage plusieurs fois à retourner dans nos chambres. Elle dit que nous devons nous préparer à la journée qui nous attend, mais Mordicus et moi insistons pour l'accompagner jusqu'à la Tour Nord. Ça me fait tout drôle d'en grimper les marches ; je ne m'y suis jamais rendue très souvent. Je n'aime pas les lieux qui soient trop vides. Les endroits qui manquent de gens vivants. Enfin, nous atteignons la porte. Marly l'ouvre et ma gorge se bloque par une peur irrationnelle. L'escalier me donne l'impression d'être la gueule gigantesque d'un monstre, dont Marly va descendre de la gorge jusqu'à l'estomac. D'un geste, elle allume sa lampe et avance. Je trouve son équipement un peu léger pour une expédition d'exploration.

« Marly ? appelé-je.

Elle se retourne.

« Quoi ?

-Est-ce que tu sais ce qu'il y a en bas ? demandé-je en désignant l'escalier d'un vague geste de la main. Est-ce que tu as une idée de ce que tu vas trouver ? »

Elle ne dit rien, mais hoche la tête. Elle fait de nouveau face à la porte, aux premières marches et avance d'un pas.

« Marly ? »

Cette fois, c'est Mordicus.

Elle se retourne de nouveau, en soupirant ;

« Quoi encore ?

-Tu reviens, d'accord ? »

Mordicus est droit comme un i, les bras le long du corps, les poings serrés. Je crois qu'il a trop peur pour se proposer de l'accompagner, mais qu'il s'inquiète suffisamment pour se sentir profondément coupable de la laisser y aller seule.

Elle a intérêt à revenir, sinon il sera tourmenté par sa lâcheté toute sa vie.

Parfois, je ne sais pas trop ce que Marly pense des autres êtres humains. Je crois qu'elle ne s'intéresse pas vraiment aux autres, de manière générale. Elle a d'autres priorités dans la tête.

En revanche, plus d'une fois, j'ai eu l'occasion de constater que si elle préfère étudier les bouquins, il lui arrive de lire les gens comme des livres ouverts. C'est pour cette raison, je pense, qu'elle fait l'effort de parler.

« Promis. » répond-t-elle.

MARLY

Les marches sont interminables. Le temps s'est étiré et transformé en éternité, réduit aux niveaux que je descends, pas après pas. La seule chose qui m'indique que cela fait plus ou moins deux heures que je descends, c'est la douleur dans mes jambes. Je ne suis pas habituée à marcher autant, alors des crampes commencent à s'installer. J'atteins avec surprise la fin de l'escalier.

Lorsque mes pieds se posent sur le sol plat, j'ai l'impression que toute la gravité me tombe sur les épaules. Je fais l'effort de rester debout et balaye l'endroit du faisceau de ma lampe. Un passage se présente, à peu près de la hauteur d'un homme, tout en pierres et je remarque l'inscription *Hiraeth* sur une des parois. Comme il n'y a qu'un chemin, je le suis.

Le corridor n'est pas très régulier, je trébuche plusieurs fois, avant de parvenir à une intersection de trois passages. Je choisis celui où l'inscription *Hiraeth* me guide. S'ensuit alors un dédale de couloirs, certains taillés directement dans la roche, d'autres maintenus par des poutres de bois, comme dans une vieille mine de charbon. Par moments, je ne distingue pas le plafond, et d'autres, je suis obligée de me courber en deux pour avancer.

Parfois, j'ai l'impression d'entendre des chuchotements, entre deux pas, mais c'est sans doute mon cerveau qui me joue des tours. Toute cette histoire m'est montée à la tête. Malgré le fait que j'essaie de rester rationnelle, je ne peux m'empêcher des hypothèses ridicules : les fées aident ceux qui ont le cœur pur et punissent ceux qui commettent des délits. Je ne suis pas la personne la plus gentille du monde, alors le jugement doit être assez difficile à appliquer. Peut-être est-ce de cela dont elles discutent ?

Et puis, qui suis-je pour jauger de la stupidité d'une théorie ? C'est à peine si je crois la mienne. C'est à peine si j'ai envie de la partager avec les autres. Me croiront-ils ? Mes arguments sont-ils suffisamment avancés pour les convaincre ? Ou peut-être qu'un pressentiment dans leurs entrailles leur indiquera qu'il s'agit de la vérité ? De *leur* vérité ?

Je poursuis mon chemin, j'essaie d'ignorer les murmures et je me demande dans combien de temps j'atteindrais l'endroit que je cherche.

Je longe depuis un moment un couloir assez étroit, rugueux, et seulement éclairé par ma lampe, lorsqu'un bruit retentit dans mon dos. Je me retourne, mais comme le son ne se prolonge pas, je pense l'avoir imaginé. Je me concentre de nouveau sur ma progression, les sens aux aguets. Puis le bruit recommence, derrière moi, lointain. J'essaie de l'analyser, tandis qu'il approche et je le décrirai comme des milliers de petits papiers qu'on froisse.

Le son s'amplifie, se transformant en un vacarme assourdissant, qui ricoche contre les murs de pierres. Et il arrive droit sur moi. Je commence à marcher plus vite, en jetant des coups d'œil par-dessus mon épaule. Le bruit s'accroît, tel un grondement qui fait trembler la roche. Comme je n'ai aucune idée de ce qui se profile, je me mets carrément à courir dans le corridor, glissant sur les dalles. La faible lumière de ma lampe ne me permet pas d'éviter toutes les crevasses du sol, mais dans une lueur, j'aperçois soudain une sorte d'entrée, droit devant moi. Elle semble déboucher sur une caverne plus grande. J'y pénètre à toutes allures et j'ai seulement le temps de me jeter par terre avant que des milliers de chauve-souris n'envahissent tout l'espace. À plat ventre, le front contre le sol, je me protège la tête tandis que des milliers de griffes me lacèrent mon dos.

MORDICUS

Les lieux sont si paisibles.

La neige redonne un sens au silence. Elle étouffe tous les bruits et calme les émotions intérieures. Le lac me paraît aussi immobile que d'habitude. On peut encore distinguer la crevasse dans laquelle Marly est tombée, quelques jours plus tôt, mais la glace commence à s'y reformer.

Tout le long du chemin depuis le Manoir jusqu'ici, Joan et moi avons parlé de tout et de rien. Ça fait longtemps que je n'ai pas autant discuté avec quelqu'un d'autre ; en général, mes paroles se résument à de la bravade à l'encontre des reproches de Pooja, ou aux discussions du mystère irrésolu avec les filles.

Joan s'assoit sur un tronc d'arbre renversé et commence à échanger ses chaussures contre ses patins à glace. Je m'assois à côté d'elle et dépose les patins de Marly dans la poudreuse.

Hier, nous avons convenu de faire croire dans un premier temps que Marly et Joan sont allées faire du patin ensemble le matin, et prétexter un coup de froid attrapé par Marly, pour qu'elle rate les cours de l'après-midi. Jusque-là, je pensais qu'on apporterait seulement nos affaires et trainerions deux petites heures dans le coin, mais Joan lace déjà les siens.

« Tu vas vraiment en faire ? je demande.

-Comme on est là... marmonne-t-elle en haussant les épaules.

-Mais...

-Quoi ?

-Tu n'as pas peur que la glace cède ? »

Joan secoue la tête. Ses joues sont rouges à cause du froid, la seule touche de couleur sur son visage clair et ses cheveux blond platine. Elle lâche :

« Tu n'as pas remarqué à quel point la température s'est rafraîchie, ces derniers temps ? Je suis certaine que la glace est dure comme du béton. »

D'un geste du menton, elle désigne les patins de Marly ;

« Tu pourrais essayer, si tu en as envie.

-Euh, et me briser la nuque ? Sans façon, merci. »

Lorsqu'elle rejoint la patinoire, sa posture change. Elle paraît plus sûre d'elle alors qu'elle possède deux lames aux pieds qui glissent et fendent la glace. Mes yeux se posent sur mes propres chaussures, et la neige sous mes semelles. Je pense à Marly, enfermé dans l'obscurité, plus bas, tandis que nous sommes entourés d'un blanc lumineux, ici.

Après quelques pirouettes que je considérerais mortelles si je les essayais, Joan me rejoint de nouveau près du tronc. Elle semble avoir gagné plus de vie,

possédant un enthousiasme décuplé, et être habitée par une nouvelle forme d'énergie. Elle commence à retirer ses patins, quand je remarque un flocon de neige qui se dépose sur sa chevelure, suivi de trois autres. Je lève les yeux et découvre un ciel couvert de nuages, d'où dégringolent petit à petit, des milliers d'autres points blancs.

« Il commence à neiger. » observe Joan à son tour en terminant d'enfiler ses bottes.

Je quitte le tronc d'arbre, et attends qu'elle se relève aussi. Nous reprenons les patins à glace en main et entamons le chemin du retour. La chute de neige est encore douce et tranquille, mais les nuages qui s'amoncellent au-dessus de nous indiquent que son intensité va redoubler.

J'ai l'impression qu'on doit s'attendre à un nouveau blizzard.

MARLY

Je reste longtemps étendue sur le sol, après que la nuée de chauve-souris se soit envolée. Je n'entends plus rien, excepté mon souffle contre la pierre froide. Mes mains sont crispées autour de ma tête. J'ai écorché mes coudes en me jetant sur le sol, et je ressens de multiples et minuscules lacérations qui saignent dans mon dos.

Je me force à me redresser sur les genoux. Je gémis un peu lorsque mon mouvement étire mes blessures, mais je parviens à me mettre sur pieds en m'appuyant contre une paroi.

Lorsque mes yeux contemplent les lieux, je prends conscience qu'il ne s'agit pas seulement d'une caverne, mais également d'une grande salle sculptée dans la

pierre. Quelques gravures ornent les murs. On dirait des fées. Certaines paraissent bienveillantes, d'autres, beaucoup moins. Mon regard s'éloigne et je distingue une sortie, de l'autre côté de la salle. Péniblement, je m'y avance. Après cet incident, mon corps a pris un coup, mon cœur bat plus rapidement et mon tee-shirt est en lambeaux dans mon dos. Mon allure est ralentie, mais je ne peux pas me décider à revenir en arrière. Je sais que je n'en ai pas le temps. Il faut que j'arrive au bout ; je dois être certaine de pouvoir tous les faire sortir d'ici. J'aurais la force de dévoiler la vérité et le problème, si je peux, dans un même temps, leur apporter la solution.

Après quelques minutes, les parois rocheuses laissent place à un couloir différent, maintenu par des poutres en bois et des lattes en guise de plancher. Certains endroits ont été mangés par des mites ou ont pourri avec le temps, alors je prends garde où je mets les pieds. Malgré ma concentration, je prends soudainement conscience d'une présence dans mon dos. Je n'ose pas me retourner et je continue de marcher en écoutant les bruits alentour. Au bout d'un moment, je fais soudainement volte-face en balayant le lieu de la lumière de ma lampe. Aussitôt, les créatures, qui me suivent, reculent dans l'ombre, là où je ne peux pas les voir. Elles me rappellent des chiens, mais je ne parviens pas à les distinguer correctement dans l'obscurité. C'est alors que malgré ma lumière, leurs silhouettes ténébreuses s'avancent.

Elles grognent, elles font crisser leurs griffes sur le bois. Je commence doucement à reculer, les mains en avant, me préparant à me servir de ma lampe de poche comme d'une arme.

J'effectue un énième pas en arrière et le sol se dérobe sous ma chaussure. Je tombe au travers du plancher. Ma chute est courte, mais l'impact très rude. J'atterris sur le dos avec une brutalité qui me coupe le souffle. Ma lampe est

arrachée de ma poigne et roule sur le sol. Des gerbes de poussières s'élèvent autour de moi. Je cherche ma respiration.

Au-dessus de moi, à peut-être six mètres de hauteur, j'entends les grognements des créatures. En roulant sur le côté, je remarque que l'endroit où j'ai atterri mène également à un passage. Ce dernier est si bas que je ne peux même pas m'y mettre à genoux. La forme me fait penser à un boyau qui s'enfonce toujours davantage dans le centre de la Terre. J'hésite, alternant mon attention entre ce passage et le raffut des créatures, au-dessus. La fosse n'est pas très haute, mais je crains que les monstres me déchiquètent si je tente de remonter. Mon regard accroche alors une petite inscription lumineuse, près de mon visage. *Hiraeth*.

Je préférerais continuer mon trajet debout sur mes jambes, plusieurs mètres au-dessus, mais je n'ai pas le choix, alors je décide de ramper dans cette direction. À de nombreuses occasions, mes jambes se cognent contre les reliefs, des toiles d'araignées s'accrochent à mes cheveux, mais je continue. Par moments, je ressens bien que la progression est en pente, mais je n'ai aucune idée si je monte ou si je descends.

Je continue d'avancer.

Enfin, j'arrive à bout de forces. Je suis répugnée rien qu'à l'idée, mais il faut que je dorme et il faudra que cela soit ici. Je maintiens encore un petit rythme, jusqu'à ce que le boyau s'élargisse, me laissant alors la place de m'adosser contre une paroi. Je m'y affaisse sur le côté, mon dos abîmé ne pouvant supporter la sensation de la pierre rugueuse contre mes plaies.

Il commence à faire très froid, m'indiquant que la nuit est sans doute tombée au-dessus de moi. Je lève les yeux et remarque des crevasses qui percent dans

le plafond, laissant entrer plusieurs faisceaux de lumière. Quelques flocons de neige s'infiltrèrent et tombent doucement dans les couloirs caverneux.

Je suis plus proche de la surface que je ne le pensais, même s'il me faudrait des jours pour creuser un tunnel jusqu'au ciel. Le Manoir a sans doute émis son couvre-feu, à l'heure qu'il est, et les orphelins dorment dans des lits douilletts, sans se douter de ce que représente réellement leur foyer.

L'ironie de la chose, c'est que malgré les sensations désagréables que je vis, je préfère giser sous terre, plutôt que dans ma chambre confortable.

La situation m'horrifie. Si je peux aimer les jours de blizzard autant que les détester, si le feu peut se révéler aussi protecteur que dangereux, et si les corbeaux blancs existent, rien n'empêche une maison d'être à la fois un foyer et une prison.

Je commence à pleurer. Je sais que je ne peux pas tout mettre sur le compte de la fatigue et de la douleur ; la vérité doit parfois se révéler blessante avant d'être cautérisante. Guérir peut faire mal, parfois. Je pleure sûrement pour le Manoir, pour tout ce que j'ai cru que c'était ; en fin de compte, je considérais vraiment ce lieu comme une maison, il semblerait.

Mes sanglots s'apaisent, mes tremblements se calment et mon regard s'arrête à travers les minces rideaux de lumières, d'où virevoltent encore des flocons de neige, doucement et tranquillement.

Ça me donne un coup au cœur, comme une petite démonstration de magie. À la vue de ces éclats de cristaux qui brillent dans une quasi-pénombre, j'ai presque l'impression que des fées me protègent.

HUIT

JOAN

Des bruits d'explosions retentissent dans mes oreilles. Le vacarme est accompagné par plusieurs sabots qui frappent la terre. Et des cris, nombreux et intarissables. Tout cela se mélange lorsque je tire à l'arc.

Madame Hermary m'autorise l'accès au terrain, tôt le matin, lorsque tout le monde dort encore, malgré le fait que l'arrière-cours n'est censé être disponible que pendant les cours collectifs. Aujourd'hui, non seulement les enfants sommeillent, mais en plus, la neige a redoublé d'intensité, ce qui n'incitera personne à risquer un pied dehors. Les flocons se déposent par grappes, effaçant toutes les traces de pas dans la neige.

Malgré la tempête qui enveloppe le Manoir, mon projectile atteint toujours sa cible.

Parfois, j'ai l'impression que les flèches vibrent entre mes doigts, d'une énergie similaire à la mienne, comme si j'y insufflais ma volonté et que l'arc répondait à mon mental. Dans ces instants, des coups de feu semblent s'accompagner lorsque je tire mon trait et la cible représente davantage la silhouette d'un être humain aux yeux écarquillés, surpris d'être touché en pleine tête, plutôt qu'un cercle en carton.

Entre une inspiration et une expiration, entre deux clignements de yeux, l'air glacé et la neige qui m'entourent se confondent dans un paysage rocheux, désertique et brûlant, mais il disparaît très rapidement.

Je tire de nombreux traits, ne compte pas les minutes qui s'écoulent, lorsque Charles vient m'annoncer que je suis de corvée pour déneiger l'allée.

Je regagne la porte arrière du Manoir et m'assois sur le banc du petit vestibule. J'y délaisse mes chaussures aux semelles pleines de neige et accroche mon manteau sur le portant. Le tissu est recouvert d'une fine pellicule blanche. Je secoue mes cheveux, mais les flocons, s'y sont déposés, fondent déjà. Je saisis finalement de mon équipement d'archer, constitué de mon arc et de mon carquois, puis remonte les escaliers, à pas lourds, épuisée par ma session matinale.

Je longe le corridor, l'esprit ailleurs, lorsque j'entends du bruit, provenant d'une des chambres. Mes yeux s'arrêtent sur la porte fermée. En temps normal, je continuerais mon chemin. Après des années à cohabiter, nous apprenons à devenir sourds et aveugles concernant les secrets des autres orphelins, mais cette fois-ci, je m'attarde ; c'est la chambre de Marly. Personne ne devrait s'y trouver.

Comme la porte est entrouverte, je la pousse doucement et découvre Mordicus, par terre, plongé dans un amas de livres. On dirait qu'une tornade de pages a envahi les lieux pendant la nuit et Mordicus ressemble davantage à un cadavre qu'à un être vivant, en cet instant.

Il relève la tête. Aucun de nous ne dit rien pendant un moment, puis il me lance :

« À ton avis, qu'est-ce qu'elle entendait par *des mauvaises nouvelles* ? »

Je hausse les épaules.

« On est censé dire quoi aux autres ? enchaîne Mordicus. Comment peut-on les préparer sans savoir de quoi il s'agit ? »

Je secoue la tête, en grimaçant ;

« Je n'en ai aucune idée. »

Mordicus pousse un grand soupir, son regard se déplace sur les feuilles, éparpillées dans toute la pièce ;

« Les bouquins... c'est la seule chose pour laquelle je suis douée, tu sais ? Et en cet instant, ça ne m'est d'aucune utilité. »

Je désigne l'arc, que je tiens à la main :

« Ça, c'est tout ce pour quoi je suis douée. Et ça ne me sert à rien non plus. »

L'attention de Mordicus se porte sur l'arc, puis sur moi :

« Comme nous sommes les seules personnes à disposition, j'imagine qu'il va falloir s'en contenter. »

Il arrive presque à me faire sourire.

Quelques minutes plus tard, je me trouve dans l'allée, une pelle à la main, en compagnie de Pooja et Betsie. Je me triture le cerveau dans l'espoir de saisir une manière adéquate afin d'engager la conversation interdite, mais toutes mes tentatives tombent à l'eau. Lorsque je commence à parler de fées, je n'ai aucune conviction dans la voix et j'ai du mal à maintenir leur attention.

Finalement, Betsie et Pooja entament une discussion concernant la prochaine leçon de piano, débattant sur les nouvelles partitions de musique à apprendre. Mes yeux se posent sur la boîte aux lettres, au bout de l'allée et me vient une idée.

Après une heure, l'allée est quelque peu dégagée, mais d'ici la fin de la journée, il faudra recommencer ; le blizzard ne faiblit pas.

De retour dans le Manoir, j'intercepte Mordicus qui se sert du thé dans la cuisine. Je me poste à côté de lui, m'accaparant une tasse pour un chocolat chaud.

« Tu dois leur parler, dis-je après avoir exposé mon problème.

-Euh, c'est une très mauvaise idée, réplique-t-il en reculant, comme s'il s'apprêtait à s'enfuir en courant, sa tasse à la main.

« C'est toi qui dois le faire, insisté-je. Tu es le plus désigné de nous deux pour aborder le sujet.

-Pourquoi moi ? »

J'y ai réfléchi longuement cette dernière demi-heure, sous la neige alors je déclame avec toute la certitude dont je dispose :

« Je ne suis pas suffisamment optimiste et je ne crois pas suffisamment à ces choses-là. Toi si ; tu peux les convaincre. Et je t'aiderais à les rassurer. »

MARLY

J'ouvre les yeux d'un seul coup et l'espace d'un instant, je ne sais plus où je suis.

Finalement, je décolle ma joue de la roche. Toutes les crispations de mon corps se réveillent. Mes muscles sont contractés par le froid et une angoisse diffuse. J'ai perdu ma lampe la veille, mais la lumière qui filtre depuis la surface m'aide à distinguer certains reliefs.

Je mets un temps à convaincre mon corps et mon esprit de s'allier afin de reprendre mon chemin. Ce dernier se révèle chargé de virages. À force de ramper plusieurs heures de suite, des crampes s'installent à travers tous mes membres.

Je commence à me dire que j'ai sous-estimé mes capacités, quand avec grande surprise, je débouche soudainement sur un couloir, comportant un plafond

plus élevé. Avec difficulté, je me redresse sur des jambes tremblantes et continue le reste du trajet, debout.

Le chemin, bien que tortueux, se révèle plus praticable, et découle jusqu'à une porte. Cette dernière est en bois, similaire à celle que j'ai empruntée pour descendre les escaliers de la Tour Nord. Des monticules de pierre obstruent l'espace, sans doute dus à de précédents éboulements, et je dois les enjamber pour atteindre la poignée.

J'essaie de pousser, puis de tirer, mais la porte résiste. Je ne crois pas qu'elle soit verrouillée, mais semble effectivement bloquée, sans doute par la dizaine de cailloux qui s'est amassée devant, ainsi que par son bois, terni par le temps. D'un geste las, je ramasse alors une roche, lourde et pointue. Je la tiens fermement des deux mains et commence à cogner contre le bois. Un coup, deux coups, trois coups ; ma lassitude laisse place à de l'agacement et la puissance de mes gestes s'intensifie. Enfin, les premières couches d'écorce cèdent.

Une première brèche se crée, mais je persiste jusqu'à dessiner un passage suffisamment grand pour m'y glisser. Je laisse enfin tomber la pierre sur le sol et me faufile de l'autre côté.

Dans un premier temps, l'envergure de l'espace, immense, vide et lumineux, qui m'accueille, me donne le vertige après ma déambulation dans ces corridors étroits et renfermés.

La gare est déserte, abandonnée, envahie par les toiles d'araignées. Les rails sont vides, couverts de poussières, mais le tout baigne dans la lumière, comme si le ciel se trouvait juste au-dessus de moi. Je sors la carte postale de ma poche et la superpose.

C'est bien le même endroit. Il ne manque que la locomotive qui dort sur les rails.

Mes yeux furètent dans ces lieux impressionnants en largeur, comme si le quai s'étendait à l'infini. Je m'avance vers un mur, sur ma gauche, où je distingue un tableau d'affichage. Il n'y a qu'un vieux bout de papier placardé ;

Prochain train : 1er Janvier.

Les images défilent dans mon esprit.

Je me revois quelques jours plus tôt, saisir l'enveloppe dans la boîte aux lettres, puis la lire à l'abri des regards dans ma chambre. Je plonge à nouveau dans le lac gelé, en proie à une énorme panique en entendant un monstre hurler depuis les profondeurs. Je reviens aux heures de recherches en compagnie de Joan et Mordicus à la bibliothèque. La conversation dans le bureau de Madame Hermary. Le cliché de la locomotive. Puis mon regard s'arrête sur le calendrier de la Directrice et le 1er Janvier entouré en rouge.

Le 31 décembre et le 1er Janvier marquent la transition d'une année, un temps à un autre. Ça ne peut pas être une coïncidence.

Je ne suis pas venue ici pour des réponses ; je les connais déjà.

Je suis ici pour être certaine que je puisse faire sortir les autres d'ici.

Maintenant que je sais que c'est le cas, je parviens à sourire, malgré mon visage couvert de crasses, mes coudes abimés et mon dos, écorché vif.

Je n'ai plus de temps à perdre. Je recule de quelques pas pour faire rapidement demi-tour, quand quelque chose attire mon attention. Je lève les yeux et découvre que la gare est encore plus saisissante de hauteur. Au point que cela est impossible.

Au-dessus de moi, se trouve un gouffre énorme dans le plafond. Je n'en distingue même pas la fin. Mais je remarque qu'il est à moitié rempli d'eau. Celle-ci se déplace tranquillement, doucement en suspension dans l'atmosphère. Si plusieurs mètres de vide me séparent du plafond de la gare ainsi que de ce gouffre envahit par des courants paisibles, mon esprit rassemble les derniers morceaux de mystère. Je me trouve exactement sous le lac.

Ce même lac où Joan et moi avons passé notre enfance à patiner.

Ce n'est pas une lettre que j'ai reçue, c'est notre ticket de départ.

Ce n'est pas un monstre, que j'ai vu sous l'eau, c'est un train qui passait en-dessous.

Ce n'est pas seulement une date, sur ce calendrier, c'est notre seule chance.

MORDICUS

Le dîner est terminé. Je suis de corvée pour débarrasser la table et faire la vaisselle, avec pour toute compagnie, Pooja et Charles. Ce faisant, je discute de choses impossibles, de contes pour enfants, de lettre, de lac et de fées. Pooja me soutient assidûment au fur et à mesure de mes paroles, la porte mystérieuse ayant visiblement eu un grand effet sur l'opinion qu'elle portait sur

moi. C'est la première fois depuis longtemps que l'aînée des orphelins est d'accord avec la plupart de mes dires ; c'est officiel, l'apocalypse doit être imminente.

Une fois les travaux effectués, je m'apprête à regagner ma chambre. Je grimpe les escaliers, longe le couloir, mais découvre Madame Hermary debout et immobile en face de ma porte. Sa stature est droite et haute. Les mains dans le dos, elle hoche la tête à mon intention, comme pour me souhaiter une bonne nuit.

Je ralentis. L'air de rien, la Directrice tourne la tête pour contempler une peinture de lac gelé, accrochée dans le couloir. Puis lentement, elle glisse une main dans la poche de sa longue tunique sombre et en sort une montre à gousset.

« Bientôt la nouvelle année, dit-elle en l'examinant. Très bientôt. »

Elle range sa montre, puis continue de contempler la toile. Mes yeux observent la peinture à leur tour.

« Espérons ne pas répéter les mêmes vieux schémas, Mordicus. »

Elle ne me regarde pas lorsqu'elle me dépasse et s'éloigne dans la pénombre du corridor.

Alors que cette rencontre m'hérisse déjà les poils de bras, je manque de mourir de peur en distinguant une ombre dans ma chambre. Je m'apprête à hurler, lorsque Marly allume la lampe de ma table de chevet, révélant son visage. Lentement, elle pose un doigt contre ses lèvres.

« Chut, murmure-t-elle. Il y a des choses qui me surveillent. »

Je pose une main sur mon cœur, pour essayer de le calmer, puis je secoue la tête pour m'éclaircir les idées.

« Quoi ? chuchoté-je en m'avançant. De quoi est-ce que tu parles ? »

Marly a l'air très sale. Elle se redresse. Je remarque ses cheveux couverts de poussières, ses vêtements froissés et je décèle même du sang sous ses ongles. Je m'apprête à lui demander si elle va bien, mais Joan choisit cet instant pour pénétrer dans la chambre. Elle a les bras chargés de serviettes, de vêtements et peine à tenir une mallette dans sa main droite.

« Coucou ! » me lance-t-elle en déposant son butin sur mon lit.

Ses yeux remarquent la décoration de ma chambre, orientée sur des thèmes de guerres, et ajoute :

« Pas étonnant que tu sois un peu timbré.

-Tu peux parler, protesté-je. Toi tu... »

Je m'arrête en plein milieu de ma phrase lorsque Marly me tourne le dos pour prendre une serviette. Son tee-shirt est déchiqueté et je discerne de nombreux endroits sanguinolents. Je laisse échapper un hoquet. Joan, de son côté, ouvre la mallette, qui se révèle contenir des soins de premiers secours.

« Désolé, me lance Marly, je voulais retourner dans ma chambre, mais j'ai vu Hermary. Je craignais qu'elle me voit dans cet état. »

Je balbutie :

« Pas de problème. »

Joan ouvre la porte.

« Elle est partie, nous annonce-t-elle.

-Parfait, déclare Marly. Je vais me doucher et quand je reviendrai, je vous expliquerai ce que j'ai vu. Préparez-vous, la nuit sera longue. »

Je la vois disparaître dans le couloir pour rejoindre la salle de bain collective qui se trouve à l'autre bout de l'étage.

Joan et moi ne parlons pas beaucoup pendant l'absence de Marly. Elle revient d'ailleurs assez rapidement, ce qui témoigne d'une douche expéditive. L'aspect

bien plus propre, elle est revêtue de son pyjama. On pourrait croire qu'elle s'apprête à aller dormir. Une drôle de lueur demeure cependant dans ses yeux. « J'aurais besoin d'un coup de main. » précise-t-elle.

L'espace d'un temps, je ne comprends pas de quoi elle parle. Mais Joan s'approche et dans son dos, elle soulève le tissu du haut, sans que Marly ait complètement besoin de le retirer. Je reste planté comme un imbécile pendant quelques secondes, jusqu'à ce que Joan me demande si ça ne me dérangerait pas d'arrêter de reluquer et d'attraper le nécessaire dans la mallette.

Les minutes suivantes, je l'aide à appliquer du désinfectant sur les plaies. Ces dernières ne sont pas très profondes, mais donnent l'impression qu'un animal s'est acharné sur sa peau à coups de griffes. Marly siffle de douleur. Bientôt, les picotements semblent s'apaiser lorsque nous étalons la pommade cicatrisante. Joan applique quelques bandages pour éviter que le tee-shirt du pyjama ne frotte contre les blessures et Marly a l'air d'être sur le point de vomir. Elle se reprend cependant plutôt rapidement. Nous terminons de ranger le matériel dans la mallette lorsqu'elle prend une grande inspiration et se tourne vers nous :

« Et maintenant, nous n'avons pas beaucoup de temps. Demain, c'est le 31 et nous devons convaincre tout le monde.

-Les convaincre de quoi, exactement ? » je m'enquiers, avide de comprendre. Si les soins ne font pas partie de mes compétences, mon impatience à l'idée d'avoir le fin mot de cette histoire est si décuplée qu'elle devrait faire partie intégrante de mes qualités.

Le sourire de Marly s'étire jusqu'aux oreilles :

« De l'impossible. »

MARLY

La seule raison pour laquelle ces créatures ne m'ont pas attaqué, c'est parce que j'ai fait demi-tour. Je les percevais dans les recoins les plus obscurs de la gare, qui me jaugeaient, qui m'observaient. Tout le long du chemin du retour, je les sentais, près de moi. Elles me frôlaient, mais ne me touchaient pas.

À présent, je longe les tableaux, accrochés à quelques mètres d'intervalles, répartis dans tout le couloir. Tout est si sombre et si paisible. La plupart des enfants dorment. Bientôt, le soleil se lèvera et les choses changeront pour toujours.

J'ai une sensation de parallèle, comme si je me trouvais encore entre des parois de roches, plusieurs mètres sous terre. Je cligne des yeux et le corridor de l'Orphelinat revient. Je dépasse quelques portes. Mon regard s'agrippe aux portraits et aux peintures. Ces dernières ne m'ont jamais paru aussi vivantes. Je rejoins finalement ma chambre. Rien n'a changé mais tout a changé. Je grimpe sur mon matelas et observe le grand portrait de Marie-Antoinette qui surplombe mon lit, derrière lequel j'ai dissimulé la seconde photographie. Je décale la peinture, tâte l'arrière du cadre et décroche la carte postale que j'y ai scotchée. Finalement, je me recule et comme je suis debout, mes yeux se retrouvent à la même hauteur que ceux de Marie-Antoinette.

« Tu n'avais rien choisi non plus, n'est-ce pas ? » murmuré-je.

Je fais quelques nouveaux pas en arrière et réprime un frisson lorsque mon regard se pose sur la lettre, puis sur le tableau.

« Je vais devoir leur dire, expliqué-je. Tout cela n'aurait jamais dû arriver. Ils ont le droit de savoir. »

Bien sûr, le tableau ne me répond pas.

« Ça leur fera mal, bien sûr, mais c'est nécessaire. On ne peut rien faire lorsqu'on est dans l'ignorance. Ils ne me suivront pas, s'ils ne savent pas. Je veux qu'ils comprennent ; et une fois la vérité échappée, on ne peut plus prétendre qu'elle n'existe pas. Ils seront obligés de me croire. »

Je fais une pause, puis, hésitante ;

« N'est-ce pas ? Ils seront bien obligés de me croire... »

Je me secoue les épaules, remets de l'ordre dans ma tête, entre les pensées et les émotions, puis je range le cliché dans la poche de ma veste. J'hésite à ajouter un au revoir à Anty, mais je me doute qu'elle me suivra où que j'aille, alors que je me contente de quitter la pièce en silence.

JOAN

La fumée de ma cigarette s'élève près de mon visage. Elle s'éloigne ensuite doucement pour rejoindre l'extérieur. Ma fenêtre est ouverte sur des milliers de flocons qui piquent vers le sol à la vitesse de balles de revolvers. Le blizzard est là et occupe tous les esprits, mais plus pour longtemps.

« Des gardiens surveillent le passage, mais nous devons nous en aller ce soir. C'est notre seule occasion avant longtemps. Nous devons la saisir. »

Ce sont les mots que Marly m'a adressés quelques minutes plus tôt. Elle m'a aussi expliqué que le moment était venu. Elle a précisé que le temps n'avait plus d'emprise pendant la nuit du 31 décembre au 1er Janvier.

Cette nuit, Mordicus et moi avons eu droit à quelques confidences ; la présence de créatures, les gardiens, que suite à la description de Marly, Mordicus

identifie plus précisément comme des sortes de gargouilles, condamnées à protéger un endroit pour avoir cédé aux vices du monde ; nous apprenons également l'existence d'une locomotive qui passe sous le lac et qui nous emmènera loin de cet endroit ; c'est une histoire à dormir debout, une fable pour enfant, un véritable conte de fées.

Cependant, Marly a encore gardé certains détails pour elle. Elle nous a affirmé qu'elle révélera la suite lorsque tous les enfants seront présents. Mordicus a fait la grimace, mais je crois que Marly est pressée par le délai qui nous incombe. Elle et lui sont allés réveiller les autres et les prévenir qu'ils devaient tous descendre dans le salon, avant de prendre le petit déjeuner, pour une réunion.

C'est avant de partir, que Marly m'a glissé la carte postale de la locomotive entre les mains.

« Le moment est venu. » a-t-elle dit.

Elle n'a rien ajouté d'autre, mais ses yeux ne parvenaient pas à dissimuler une certaine urgence. Non, plus qu'une urgence ; une réelle peur. Elle essaie d'être optimiste, mais je crains qu'on ne puisse pas partir d'ici aussi facilement qu'elle le laisse entendre.

Alors après quelques réflexions, j'écrase mon mégot de cigarette et j'enfile ma tenue d'archer. Je saisis mon arc et mon carquois, vérifie leur état et les pose contre le mur. Une fois l'équipement prêt, je m'installe sur mon lit.

Le stylo à la main, mes yeux errent sur le papier blanc. Mon cerveau bloque. J'essaie de me creuser la tête pour trouver une bonne manière de commencer. Si seulement Marly m'avait montré cette fichue lettre, je saurais exactement quoi écrire.

Mais j'imagine que le destin ne fonctionne pas ainsi.

Je m'apprête à me cogner le front de la main, quand une idée partielle se forme dans ma tête. Alors je m'empêche de trop réfléchir et je commence ;

Coucou, c'est moi.

MORDICUS

Joan termine d'écrire la lettre quand je jette un coup d'œil dans sa chambre. À l'étage d'en dessous, dans le salon, tous les enfants sont perturbés par la réunion. La plupart sont encore vêtus de leurs pyjamas. J'aurais préféré qu'une des filles s'y colle, mais comme ni l'une, ni l'autre n'étaient disponibles, j'ai dû les apaiser ; je ne suis pas doué pour ça. Pooja m'a heureusement donné un coup de main. Lorsque je lui ai dit que les autres auraient dû m'aider, elle a aussitôt répliqué ;

« Elles ont d'autres priorités.

-Moi aussi ! ai-je protesté.

-Vraiment ? Comme quoi ? »

J'ai eu un temps d'arrêt :

« Comme... ai-je commencé lentement. Plein de choses.

-Mmh. Effectivement, ça me paraît très urgent. »

Elle a ensuite croisé les bras, les sourcils haussés. De mon côté, j'ai froncé les sourcils, soupçonneux :

« Tu m'aides beaucoup ces derniers temps. Pourquoi ? »

Elle n'a pas répondu et s'est contentée de tourner les talons.

« Tu sais quelque chose ? » ai-je insisté en l'attrapant par l'avant-bras.

Elle s'est doucement dégagée ;

« Je me *doute* de quelque chose, » a-t-elle rectifié.

Je me suis mordu la lèvre, m'attendant à ce qu'elle exige de plus amples explications sur ce qui est en train de se passer, mais elle s'est contentée de s'éloigner. J'ai toujours considéré Pooja comme quelqu'un de très naïf, mais elle semble consciente de beaucoup de choses. Bien qu'elle ne sache rien de précis, elle doit deviner que la vérité éclatera tôt ou tard et que cette dernière ne portera pas sur les arc-en-ciel et les licornes. J'ai craint de devoir jouer les médiateurs encore longtemps, mais Marly est apparue peu de temps après et j'ai pu m'échapper.

Je reviens dans le présent, concentré sur Joan, qui se lève du lit. Elle enfle la bretelle de son carquois, saisit son arc et l'enveloppe entre les mains.

« Je vais poster la lettre, dit-elle.

-Je t'accompagne. »

Elle hoche la tête, termine de noter la date à laquelle cette dernière doit atterrir, et nous nous rendons dans le hall pour enfiler nos manteaux et nos bottes. Du raffut nous parvient depuis le salon, alors que la voix de Marly s'élève, mais je ne distingue pas toute la portée de ses paroles.

La progression jusqu'à la boîte aux lettres me paraît plus interminable que d'habitude. Comme si la neige retenait nos semelles, nous empêchant d'accélérer, comme si le Manoir lui-même préférerait nous garder dans un espace où le temps n'existerait pas.

Les mains rouges parce qu'elle a oublié ses gants, contrairement à moi, Joan glisse l'enveloppe dans l'interstice de la boîte aux lettres.

Nous restons un instant tous les deux plantés devant sans rien dire. Puis Joan demande ;

« C'est fait ? »

J'attends encore quelques secondes, puis je m'avance et ouvre la petite portière. Le cube de métal est vide.

« C'est fait. » je confirme.

Nous regagnons l'Orphelinat, qui ne représente plus un foyer comme on l'imaginait.

Lorsque nous pénétrons dans le hall, les voix s'élèvent toujours et plus nombreuses. Parmi les éclats, je distingue les propos de Pooja, les aigus de Betsie, l'intonation de Marly et l'octave de la Directrice.

Joan et moi échangeons à peine un regard avant de nous engouffrer dans le salon, qui autrefois représentait le lieu incontournable de la grande famille que nous étions.

MARLY

« Qu'est-ce que tu racontes, Marly ? » s'écrie Betsie.

Je savais que les convaincre ne serait pas si facile, mais je ne pensais pas qu'ils s'y résigneraient autant. Les pas de Joan et Mordicus résonnent lorsqu'ils nous rejoignent dans le salon. La pièce est le terrain d'une bataille politique. Certains enfants se sont déjà rangés du côté de Madame Hermary, la considérant comme leur référent adulte le plus stable, mais Pooja a pris mon parti en restant derrière moi, alors d'autres ont décidé de lui faire confiance. Mon impopularité me pénalise en cet instant. Je n'ai jamais été de ces meneurs de

troupes ; heureusement que Pooja comprend mieux les enjeux de cette discussion que la plupart et beaucoup d'enfants la considèrent comme une grande sœur fiable.

« Marly ? s'avance Joan. Qu'est-ce qui se passe ? »

Elle et Mordicus se postent près de moi, mais attendent aussi une explication, la plus raisonnable et logique possible. Sauf que celle que je possède ne remplit aucune de ces conditions.

Je secoue la tête, le regard se posant sur chaque tableau présent dans le salon, puis retombant sur chacun des enfants.

La Directrice intercepte quelque chose dans mes yeux. Elle plisse les siens ;

« Tu as compris, n'est-ce pas, Marjorie ? »

Comme je trouve ma théorie absurde, je n'ouvre pas la bouche tout de suite.

Puis finalement, j'ai l'impression que la Directrice attend réellement une réponse de ma part. Tous les yeux sont braqués sur moi.

Déjà de petite taille, sous ces esprits inquisiteurs, je me sens encore plus minuscule. Je suis tétanisée, raide comme un piquet, les bras plaqués le long du corps. J'ai aussi très froid, comme si je plongeais dans le lac gelé une seconde fois.

Je ne sais pas comment les mots réussissent à sortir, mais je finis par lâcher ;

« Je suis la Reine. »

Le mouvement presque imperceptible sur le visage de la Directrice ressemble à un sourire. Elle me fait penser à une professeure fière que son plus mauvais élève soit finalement parvenu à remplir le niveau obligatoire pour son cours. Elle hoche la tête.

« La Reine ? Quelle Reine ? » grommelle Mordicus, ce qui lui donne l'allure du meilleur élève, déçu de ne pas avoir trouvé la réponse le premier et qui ne comprend toujours pas le sens de la question.

Les mots suivants dégringolent de ma bouche, comme du verre coupant ;

« Je suis la Reine qui a perdu la tête. »

J'ai presque l'impression de pouvoir visualiser le tableau de Marie-Antoinette, situé à plusieurs étages de là, toujours dans ma chambre, qui sourit.

NEUF

JOAN

« La Reine ? répète Mordicus. Quelle Reine ?

-Je suis la Reine qui a perdu la tête, répond Marly en regardant Madame Hermary.

-Marly ? » demandé-je en m'avançant.

Comme elle a l'air ailleurs, je saisis doucement sa main. Enfin, elle me regarde. Elle me sourit, même. Mais c'est le sourire le plus triste que j'ai jamais eu l'occasion de voir.

Elle semble retenir un soupir, lorsqu'elle me chuchote ;

« C'est un Purgatoire... C'était ça, le secret. »

Tous les yeux se tournent vers Madame Hermary. La Directrice ne prononce pas un mot, conserve la même expression impassible, mais doucement, elle se dirige vers une fenêtre. Lorsque la lumière se dépose sur son visage, je trouve qu'elle a l'air soudainement très vieille.

Ses rides se creusent encore davantage lorsque Marly reprend la parole. Elle prononce des milliers de mots et tourne des milliers de phrases. Malgré l'émotion dans son regard, le ton de sa voix demeure très stable.

Elle explique des choses invraisemblables, une histoire où les portraits anciens, qui suivent le moindre de nos gestes depuis des années, nous ressemblent plus que nous ne le pensons, et elle persiste dans un récit où le passé de ces peintures pèserait en réalité sur nos épaules depuis toujours.

Par la posture qu'elle adopte, je comprends à quel point Marly est soulagée de révéler tout ce qu'elle a appris ces derniers jours. Ses poings se desserrent, sa tête est plus haute, la tension dans son dos s'évapore.

Je repense à la carte postale, qui se trouve dans le passé, à présent. J'imagine Marly saisir l'enveloppe dans la boîte aux lettres, à cet instant précis. Je revois ses yeux hantés lorsqu'elle est sortie du lac gelé.

Alors qu'elle nous dépeint la réalité de l'Orphelinat, je suis de plus en plus convaincue d'avoir écrit les mots justes. Pour la première fois depuis des jours, Marly respire plus facilement.

Je sais que c'est de ma faute, dans un sens. C'est moi qui lui ai imposé ce secret à travers mes écrits.

Et je sais que, depuis le début de ce mystère, de par mon ignorance totale, je n'ai pas été d'un très grand soutien. À titre d'exemple, Mordicus s'est démontré plus à même de l'aider dans cette investigation avec des recherches efficaces.

Mais je me reconforte en me persuadant que j'ai peut-être quand même pu lui procurer un semblant de soutien moral, aussi ténu soit-il.

Coucou, c'est moi.

Les prochains jours seront énigmatiques. C'est normal et nécessaire.

Souvent, lorsque certaines choses deviennent confuses, l'essentiel devient très clair.

Tu découvriras des informations abominables et tu devras les taire à tout le monde. Mais tout ira bien parce que je serais là pour toi, d'accord ?

Qu'importe ce qui se passe, tu auras toujours une personne de confiance à tes côtés.

Même si les mots sont légers et peu nombreux, j'ose espérer que malgré la situation, Marly ne s'est pas sentie trop seule, avec ce fardeau. Je me focalise sur ses paroles, alors que l'incompréhension et l'inquiétude des orphelins grandissent sur leurs traits.

« Nous sommes des *Corbeaux Blancs*, enchaîne Marly. Ni bons, ni mauvais ; nous sommes les deux. Sans punition, ni récompense, nous sommes en attente de jugement. Nous sommes une exception à la pesée des âmes. »

Ce dernier terme renforce l'attention de Mordicus, dont le regard s'éclaire de secondes en secondes ; ses questions prennent enfin sens. Pour lui également, ce point final doit représenter un certain soulagement.

Après tout, il avait raison depuis le début.

Je m'attends à ce que Marly continue sur sa lancée, mais c'est Madame Hermary qui reprend la parole, claire, posée, tout en contemplant chacun d'entre nous :

« Ce n'est pas tout à fait exact ; cet endroit a toujours été réservé aux personnes neutres, dont l'âme a décidé de demeurer dans les Limbes. La Rue Bancale représente une partie de ce que nous appelons communément le Purgatoire. »

Le regard de Madame Hermary est sévère, ses paroles s'enfonçant à coups de marteaux dans nos crânes. Elle reprend, avec résignation :

« Mais vous êtes différents. Vous êtes de vieilles âmes réincarnées ; vous avez rejoint l'autre côté car vous avez commis les deux extrêmes ; des actes à la fois bienveillants et machiavéliques. »

Le regard de la Directrice me transperce lorsqu'elle enchaîne ;

« Calamity Jane a sauvé de nombreuses personnes, mais elle en a tué autant. »

Ses yeux s'arrêtent ensuite tour à tour, sur Pooja, Mordicus, Marly, et chaque visage, tandis qu'elle récite les noms ;

« Margaret Thatcher. Erik Brugmann. Marie-Antoinette... »

La liste s'allonge et les expressions changent. Ma main est crispée sur mon arc.

« Vous n'êtes pas en Enfer, continue Madame Hermary. Mais vous n'aurez jamais dû vous réincarner non plus. Vous ne l'avez pas mérité. Voilà pourquoi vous avez été ramené ici. »

La portée de ces paroles et leurs conséquences nous atteignent tous droit au cœur.

MARLY

« Je suis allée vous chercher dans l'autre monde. Cet Orphelinat a été créé dans un espoir de rédemption. J'espérais vous rendre meilleur, et à travers vos apprentissages, faire pencher la balance du bon côté afin que vous puissiez regagner le monde.

-Parce qu'il y a un moyen ? s'enquiert Charles. De partir ?

-Chaque année, le portail s'ouvre, acquiesce la Directrice. Des corbeaux blancs se sont déjà échappés, mais vous ne vous souvenez pas d'eux. Ils ont réussi à devenir meilleurs. Pour vous, ce n'est pas encore le cas. Les gardiens ne vous laisseront jamais partir. »

Le silence s'installe, tandis que chacun prend conscience de la gravité de cette situation.

« Mais nous sommes encore des enfants, dit Jeanne. Nous payons pour le délit d'une autre vie, de quelqu'un d'autre. Quelque chose dont nous n'avons aucun souvenir.

-Aucun souvenir ? souligne Madame Hermary. Vraiment ? »

Tout le monde regarde ses pieds et trépigne, conscient que ce n'est pas l'entière vérité. Si nous acceptons si facilement cette explication, c'est parce que nous portons tous encore en nous des traces.

Une petite voix s'élève. Celle de Betsie.

« Alors... notre famille ne viendra jamais nous chercher ? »

Pour une fois, Madame Hermary semble hésiter à révéler la suite. Finalement, elle cède :

« Les Limbes sont un lieu pour les oubliés. Dans le monde, on se souvient de vous, mais vous ne vous souvenez pas d'eux.

C'est Mordicus qui porte le coup de grâce sur le moral de tout le monde en lâchant, les yeux plein d'éclairs ;

« Nous devrions tous être morts depuis longtemps. Je crois que j'aurais préféré ce sort à cette vaste mascarade. »

Le silence se dépose comme une chape de béton sur nos épaules, mais quelque chose jaillit depuis les tréfonds de ma mémoire. Un murmure pour briser ce silence dans ma tête et dans cette pièce.

Je relève la tête et me plante à côté de Mordicus ;

« Non. Je n'y crois pas.

-Garde tes... commence-t-il, les poings serrés.

Mais je me tourne vers la Directrice toujours debout, haute et sévère dans son uniforme noir qui nous regarde, nous, ses enfants abandonnés et qu'elle désirait rendre si spéciaux. Je m'avance de quelques pas, en essayant de croiser son regard.

« Vous m'avez dit un jour, que nous étions à notre place. Que nous étions là pour une raison.

-Oui, parce qu'on doit expier nos péchés, grommelle Mordicus.

-Parce que nous sommes vivants. » asséné-je.

La Directrice ne dit toujours rien alors je fais un pas supplémentaire ;

« Vous vous souvenez ? »

Finalement, quelque chose se passe. La Directrice m'observe et j'ai l'impression de voir une véritable personne derrière le masque de l'autorité et du devoir :

« Le train passe, mais ne s'arrête jamais ici. » dit-elle, d'une voix coupante.

Je m'apprête à insister, lorsqu'elle ajoute :

« Excepté une fois par an. »

Aussitôt, les enfants se regardent entre eux. Tandis que je m'interroge sur la raison qui pousserait Madame Hermary à nous révéler cette information, ainsi que tant d'autres indices à mon intention ces derniers jours, elle répond à mes questions silencieuses :

« Au fur et à mesure les souvenirs s'estompent de plus en plus et je crains que vous ne puissiez plus jamais retourner dans le monde réel, condamnés à l'errance de la Rue Bancal.

-Alors pourquoi ne pas l'avoir révélé plus tôt ? s'enquiert doucement Pooja.

-Vous n'êtes pas méritants. Les sentinelles ne laissent personne qui ne soit pas digne s'échapper du Purgatoire. Toute fuite est vaine.

-Parce que nous sommes des causes perdues ?

-Parce que pour autant qu'elles en sachent, vous n'appartenez plus à l'autre monde. Pour elles, vous appartenez aux Limbes. »

Je fais la moue, observant les enfants, constatant que l'anxiété a gagné les rangs. À ma grande surprise, c'est Joan qui se manifeste. Elle avance d'un pas,

l'arc bien en main. Elle déclame de la voix la plus assurée que je ne l'ai jamais entendu avoir.

« On se débrouillera. »

Son regard se pose sur les autres, et j'ai l'impression de voir un guerrier, à la veille d'un combat.

« Qu'est-ce qu'on délaisse, ici ? Nous ne pourrons jamais devenir ce que nous voulons être dans cet endroit. D'autres ont déjà choisi à notre place. »

Mordicus approche, hésitant, et il dit à Madame Hermary :

« Vous êtes bien consciente qu'on essaiera, de toute façon. »

Madame Hermary ne prononce plus un mot.

Je contemple de nouveau les enfants ; les attitudes changent. Pooja a déjà commandé qu'ils retournent dans leur chambre et réunissent un sac avec quelques affaires.

Nous partirons quoi qu'il arrive.

Dans cet affairement d'orphelins, prêts à quitter le Manoir, les mots de la Directrice prennent beaucoup de sens.

Le regard qu'elle me retourne est lourd d'émotions. Ce n'est pas la première fois que je me questionne sur sa capacité à lire dans mes pensées. Dans le doute, je pense très fort.

Un jour, vous m'avez dit que nous étions vivants.

Alors nous allons vivre.

MORDICUS

Je fourre quelques vêtements dans mon bagage et le jette par-dessus mon épaule. Je retrouve Joan dans le couloir qui sort de sa chambre. Elle a

également une valise sous le bras. Nous dévalons les escaliers et rejoignons les autres enfants qui emballent leurs affaires et discutent dans le hall. Toute la matinée, nous nous préparons. Et nous parlons. De ceux que nous étions. De ceux que nous sommes. De ce qui fait de nous, nous.

« Alors c'est fini ? fait Joan en jetant un regard en arrière, vers la volée de marches, le couloir et le plafond de l'Orphelinat.

-Bientôt, » lui réponds-je en m'arrêtant également pour observer notre chez-nous de ces dernières années.

Joan a une expression étrange sur le visage. Ça ressemble un peu à de la peine.

« Hé, fais-je en essayant de croiser son regard. C'est peut-être familier ici, mais ce n'a jamais été ce qu'on nous a fait croire.

-L'inconnu me fait plus peur que le Purgatoire, soupire Joan. Tu le crois ça ? »

J'ai un petit sourire ;

« Bien sûr. Je te raconte pas à quel point je suis mort de trouille là.

-Mais qu'est-ce qui se passera une fois dehors ? Qu'est-ce qui nous attend ? »

Je médite sur sa question. Mon esprit est apaisé depuis que j'ai regroupé mes théories avec les conclusions et les découvertes de Marly.

Tout est concentré dans la *Mare Britannicum*, autrement appelée la Mer de la Manche ; Avalon et la Terre des Morts. Les fées qui gardent des lieux secrets et jettent des malédictions. L'Entre-Deux. Le train qui passe sous la mer.

J'ai passé un moment à reluquer le portrait d'Erik Brugmann, dans ma chambre. J'ai regardé les photos, j'ai relu les poèmes. De cet autre, ne reste plus que des bouts de papier et un vague sentiment de défaite. Je me demande s'il s'agit d'une bénédiction ou d'une malédiction d'avoir oublié cette vie ? En quoi cela peut-il être juste, si c'est pour purger une peine qu'on ne se rappelle pas avoir méritée ? Erik Brugmann a fait de moi un exilé de la vie.

Mais ses émotions restent gravées dans mes os, alors maintenant que nous sommes devenus d'autres personnes, que faisons-nous de ces souvenirs ?

Je reviens au présent.

« Qu'est-ce qui nous attend ? » répète Joan.

Je ne me suis jamais senti aussi léger de toute ma nouvelle existence.

« La vraie vie, Joan. La vraie vie. »

En passant dans le couloir, je croise le regard de la Directrice. Je la soupçonne d'avoir laissé traîner des livres qu'elle espérait que je trouve. Je pense qu'elle ne s'est jamais contentée de nous regarder, mais qu'elle a contraire disséminé tous ces indices. Je n'étais pas si intelligent que cela, car Madame Hermary était présente tout le long de notre enquête.

MARLY

Je me rends à ma dernière convocation dans le bureau de la Directrice. Tout reste inchangé ; l'étagère de livres, le pan de mur couvert de photographies, les bibelots sur le bureau et à côté de nos dossiers personnels, l'ordinateur.

Madame Hermary, aussi, est la même depuis aussi longtemps que je la connais.

Je referme doucement la porte derrière moi et m'avance. Je tire la chaise en arrière et m'y installe. Finalement, je croise les bras ;

« Madame. » dis-je, attendant qu'elle s'exprime.

Mais cette dernière prend son temps, examinant les objets sur son bureau, les frôlant du bout des doigts.

« Vous allez partir. » dit-elle.

Je prends mon temps pour parler. De l'autre côté de la porte, nous entendons les autres qui discutent et s'affairent. Étonnement, les conversations paraissent

plus curieuses qu'effrayées. Disons que je leur ai caché la partie la plus terrifiante. J'espère que c'était la bonne décision à prendre.

Finalement, je me penche en avant et saisis une statuette de cheval sur le bureau. Je l'observe et me risque à entamer la conversation par une question :
« Si vous m'avez aidé, ces derniers temps, et si vous ne comptez pas nous en empêcher, c'est parce que vous croyez tout de même que nous avons une chance, n'est-ce pas ? »

L'expression de Madame Hermary se fait pincée :

« Ce n'est pas mon rôle de vous retenir ; mais tu as déjà rencontré ceux qui en ont la capacité.

-Vous parlez des gargouilles ? Des gardiens ? »

Elle hoche lentement la tête. Je hausse les épaules avec toute la bravoure que je possède :

« Elles ne m'ont rien fait.

-Parce que tu es revenue. » objecte le Directrice.

Elle semble réellement se faire du souci pour nous, alors j'insiste :

« Si c'était réellement impossible, vous ne m'aurez pas parlé aussi ouvertement de toutes ces choses. »

Madame Hermary hésite, puis dit :

« Tu sais, Marly, on appelle cela les Limbes. C'est donc difficile à définir. La rupture entre le bon et le mauvais est parfois ténue... ce qui explique pourquoi la Pesée des Âmes a considéré juste de vous réincarner.

-Peut-être qu'elle avait raison ? répliqué-je. Peut-être qu'on peut faire les choses bien, cette fois. On peut être de bonnes personnes dans cette nouvelle vie. »

Je repose le petit cheval et estime notre entrevue terminée. Je m'apprête à me lever, mais le regard de la Directrice m'arrête dans mon geste. Elle prend son

expression habituelle lorsqu'elle s'apprête à me prodiguer des recommandations ; de toute évidence, son dernier conseil.

« Marly, n'oublie pas... que tu ne portes pas seulement le nom de Marie-Antoinette, ni ses souvenirs. Tu as également hérité de son impitoyable destin. Cela signifie que tu ne seras pas la seule à payer pour tes erreurs, si tu sors un jour d'ici. Ce sera également le cas de tous les autres. »

Je fronce les sourcils, devant des paroles aussi peu encourageantes alors qu'il s'agit d'un entretien d'adieu.

« Un destin ne brise jamais une seule personne, continue la Directrice. Il implique également son entourage, ses proches, si ce n'est le monde entier. » À son expression, elle ne prend aucun plaisir à me faire des divulgations et cela me rend nerveuse.

« N'oublie pas, il existe des choses qui sont immuables. Certains destins naissent tragiques et le demeurent à travers les siècles.

-De quoi parlez-vous ?

-Je parle de Marie-Antoinette. »

Je serre les dents ;

« Marie-Antoinette meurt, je le sais déjà. C'est écrit dans tous les livres d'histoire. »

Mais la Directrice secoue la tête. Elle a des yeux perçants de corbeaux lorsqu'elle réplique ;

« Marie-Antoinette perd celui qu'elle aime. »

DIX

MARLY

La montée de la Tour nord jusqu'à la porte ressemble déjà à une expédition. Chaque enfant a emporté un sac à dos. Les visages se disputent entre l'appréhension, la curiosité et la concentration. Joan mène les rangs à l'avant, en compagnie de Pooja. Charles et Jeanne m'aident à cadrer, compter et vérifier que tout le monde est là, pendant que Mordicus ferme la marche. J'ai récupéré l'épée de collection qu'on trouve dans la bibliothèque. Elle est tellement lourde que je suis obligée de la tenir des deux mains. Mes bras sont couverts de chair de poule. Pourtant, mes doigts sont fermes autour de la garde.

Je n'ai aucune envie de retourner en bas.

Mais l'image de la gare reste ancrée dans ma mémoire. Parce qu'il y a un train. Parce qu'il y a un moyen. Parce qu'il y a de l'espoir.

J'ai revêtu un manteau léger et de solides bottes de marche. J'ai conseillé la même tenue vestimentaire pour tout le monde, mais beaucoup d'enfants sont encore en pyjama. C'est difficile de s'occuper de tous les orphelins lorsqu'ils sont trente, et le temps presse. Je n'ai recommandé qu'aux plus âgés de prendre une arme avec eux, pour ne pas faire paniquer les petits. Pooja a récupéré une batte de baseball, et Charles, malgré mon dégoût à cette idée, a pris un revolver. Je ne sais même pas où il a pu se le dégoter.

J'ai bien pensé un moment que se présenter désarmés à la gare pouvait jouer en notre faveur par rapport aux gardiens, mais tous les avertissements de Madame Hermary m'ont rendu nerveuse.

Nous grimpons les marches, comptons régulièrement les enfants comme des bergers avec leurs moutons, et regagnons l'étage supérieur de la Tour Nord. Arrivés à la porte, je reprends la tête du groupe pour descendre les marches de l'escalier en colimaçon. Excepté moi, puisque tenir une épée nécessite mes deux mains, tous les enfants sont tous munis de lampes de poches, ce qui rend les lieux sales et vides plutôt qu'obscur et mystérieux.

Cela n'empêche pas les enfants d'avoir peur. J'entends Pooja parler d'une voix douce, à l'arrière ; elle est forte pour ça, et soit dit en passant, Mordicus aussi, même s'il ne le reconnaîtrait jamais. Je l'ai entendu parler à Betsie tout à l'heure, expliquant que nous allions dans un endroit formidable, mais qu'il fallait être très courageux pour y parvenir. La Betsie effrayée s'était alors transformée en Betsie l'héroïne. Elle avait même contaminé de sa bravoure cinq autres orphelins du même âge.

Avant de partir, Madame Hermary a glissé des pièces pour Pooja, disant que cela nous suffirait pour un moment dans le monde réel. La Directrice lui a demandé de prendre soin des enfants. La batte de base balle en travers l'épaule, Pooja avait hoché la tête, acceptant sans discuter sa mission. Je suis reconnaissante de pouvoir compter sur d'autres personnes, conscientes de l'épreuve qui nous attend.

Après un temps indéfini, nous atteignons la fin de l'escalier et je demande à la cantonade si tout le monde va bien. Les plus grands me répondent par l'affirmative, confirmant que nous n'avons pas perdu d'enfants en cours de route. Je m'engage alors dans le passage rocheux, les milliers de pas des autres orphelins dans mon dos ; c'est à croire que je mène ma propre armée de guerriers sur le champ de bataille.

La référence me fait un peu froid dans le dos. Mes sens sont à l'affût et j'essaie de distinguer le moindre bruit suspect malgré le vacarme de trente personnes dans des couloirs où les échos ricochent de toute part.

Nous marchons longtemps, mais j'ai l'impression de reconnaître certains corridors, et la distance ne me paraît plus aussi longue, sans doute parce que j'emprunte ce chemin pour la seconde fois, ou la troisième si on compte le retour à l'Orphelinat.

De temps en temps, me viennent des images de Madame Hermary, assise dans son bureau. La Directrice d'un Orphelinat immense et à présent vide. Je suis perdue dans mes pensées depuis un moment, lorsque soudain, je les entends. Elles rôdent, elles grognent et se préparent.

Rapidement, je saisis Joan par le bras. Elle s'arrête net en écarquillant les yeux ;
« C'est...

-Oui. Je veux que tu prennes la tête du groupe. Suis les inscriptions *Hiraeth* qui te guideront. À un moment, attention, il y a une crevasse dans le sol. Si tu parviens à l'enjamber, je pense que l'autre côté te mènera à la gare. Ça t'évitera de continuer le chemin en rampant.

-Mais, et toi ? Tu comptes faire quoi ?

-Tu protèges les enfants, d'accord ? Je me débrouillerai. »

Joan a l'air de vouloir protester, mais elle se doute qu'on n'a pas le temps pour ça. Alors elle encoche une flèche à son arc, et enjoint les premiers du groupe à la suivre. Je laisse passer les enfants, je laisse défiler Pooja, Charles, Jeanne, puis lorsque le dernier orphelin s'est éloigné, je resserre les mains autour de l'épée. Les ombres sifflent et crachent dans ma direction, mais je n'ai pas l'intention de les laisser s'en prendre à un seul d'entre nous. Alors je ferme la marche et me prépare.

Je suis tellement concentrée que je n'aperçois pas Mordicus tout de suite. C'est après quelques minutes de marche, que je prends conscience de sa présence, juste à côté de moi.

« Je te croyais devant, » dis-je.

Il hausse les épaules. Mon regard tombe sur le livre qui tient entre les mains.

« Sérieusement ? relevé-je en haussant un sourcil. Je dis de prendre une arme et tu décides quand même d'emporter un bouquin ? »

Il a une sorte de rictus :

« Pas n'importe lequel. »

Je lis vaguement le titre. *Le Roi Arthur et les Chevaliers de la Table Ronde*.

« Mmh. Bien joué pour Avalon, d'ailleurs, fais-je.

-En plein milieu de la Manche, étrange coïncidence, ne trouves-tu pas ?

-Très étrange, en effet. »

Il balaie le sol devant nous de la lueur de sa lampe et je discerne un air pensif sur son visage.

« Tu sais, reprend-t-il après un moment de silence. La légende dit que le Roi Arthur reviendra. Qu'il reviendra d'Avalon.

-Mmh, j'ai déjà lu ce livre, merci.

-Non je veux dire... tu crois que ça peut-être par un chemin semblable ? Que ce serait aussi simple que pour nous ?

-Mordicus, je ne crois pas que cela sera si simple pour no... »

Je n'ai pas le temps de terminer ma phrase. Une créature bondit dans les airs et se jette sur lui.

MORDICUS

Je me vois mourir.

L'espace d'une seconde, je me dis que mon rôle dans cette histoire est terminé.

Merci d'avoir aidé pour éclaircir le fin mot du mystère, mais votre chemin s'arrête ici, Mordicus.

J'ai un vague geste de la main pour protéger mon visage, m'attendant à une souffrance immédiate, mais l'impact ne survient jamais.

Finalement, j'ouvre les yeux. La lame d'une épée transperce le poitrail de la bestiole et l'instant d'après, elle explose en milliers de particules de poussières.

Je reste figé, incapable de battre des paupières, incapable de bouger.

C'est Marly qui m'agrippe l'épaule. Ses mots traversent l'état cotonneux dans lequel je me trouve. Elle me dit :

« Mordicus, j'ai besoin que tu restes avec nous. On doit continuer. Mordicus, on a encore besoin de toi. »

Je cligne des yeux. Marly me regarde. J'acquiesce. Elle paraît plus soulagée qu'elle ne le devrait. Je veux dire, ce n'est que moi, pas vrai ? Un de moins parmi trente enfants, ça ne peut pas faire une si grande différence.

« Maintenant, on doit courir. » insiste Marly.

Mon regard se tourne vers la horde obscure à quelques mètres et je hoche la tête une nouvelle fois, avec beaucoup plus de convictions. Nous nous élançons dans le couloir et en quelques minutes, nous rattrapons le groupe. La cohorte d'enfants est d'une lenteur exaspérante.

Depuis le début, Marly a essayé de ne pas propager trop de panique, mais je la vois, les dents serrées, l'épée levée, prête à en découdre et je me dis que si on reste là, elle va mourir pour nous.

En dépit de ses instructions, je me persuade que c'est le moment idéal pour une panique générale. Alors j'hurle ;

« Courez ! Maintenant ! »

Ma voix se répercute contre toutes les parois et j'espère que les premiers du groupe m'ont également entendu. La réponse me vient lorsque toute la troupe commence à se mettre en mouvement, et bientôt, c'est l'effervescence dans le couloir.

Après quelques minutes de courses, je prends conscience que Marly n'est plus à mes côtés. Je m'arrête net. Je la cherche des yeux.

« Marly ? »

Aucune réponse ne me parvient, alors je retourne en arrière. Enfin, la lueur de ma lampe de poche éclaire sa silhouette. Sans que je n'en aie conscience, j'ai retenu mon souffle tout le long, alors je pousse une profonde expiration et m'avance.

« Marly ? » dis-je.

Elle m'ignore et reste concentrée sur ce qu'elle essaie de faire. Je ne comprends pas.

« Marly, insisté-je. Il faut y aller maintenant.

-Une seconde, » grogne-t-elle.

Je fais un nouveau pas en avant mais elle m'arrête net.

« Attention ! Reste où tu es. »

Je ne l'écoute pas et continue ;

« Pourquoi je ne... »

J'entends alors le grognement d'une créature depuis les tréfonds du corridor et Marly assène un coup d'épée contre le plafond du tunnel. Aussitôt, ce dernier tremble. Lâchant mon livre et ma lampe, je saisis Marly juste avant que l'éboulement ne lui dégringole dessus. Nous tombons en arrière. L'épée ricoche sur le sol et ma tête cogne rudement le sol. J'en suis encore à jauger la douleur de mon crâne lorsque Marly se dégage. Elle se met à genoux et récupère son épée. Je me redresse sur les coudes.

« Mais tu es folle ? Tu aurais pu y rester ! »

Elle se remet sur ses pieds et me tend la main. Je la saisis et elle m'aide à me relever.

Ignorant mon commentaire, Marly désigne l'avant du tunnel.

« Ça ne les retiendra pas longtemps, si tu veux mon avis. Alors allons-y. »

Je la suis en maugréant. J'ai perdu mon livre et ma lampe à cause d'elle.

Dans cette atmosphère opaque, le manque de lumière ne semble pas la déranger, alors je suis Marly de près.

« Nous y sommes presque. » dit-elle finalement.

Je ne vois pas d'où elle tient cette information vu l'obscurité dans laquelle nous nous trouvons, mais étrangement, j'ai appris à lui faire confiance. J'en fronce même les sourcils ; je ne fais confiance à personne, pourtant.

Nous enjambons un amas de rochers, et débouchons dans un endroit incroyablement grand. Mes yeux mettent un instant à s'habituer à la luminosité ambiante. Bien sûr, j'ai déjà vu cet endroit en photo, mais la gare est gigantesque. Sans trainer, Marly et moi rejoignons les autres, debout sur les quais.

J'aperçois le chemin de fer.

Nous sommes tous plantés devant les rails vides, avec une armée de monstres à nos trousses, en se demandant où est-ce qu'on a pu faire une erreur, lorsqu'une voix résonne à travers toute la gare. Elle fait vibrer les parois et regonfle les cœurs.

« Mesdames et Messieurs, veuillez-vous éloigner de la bordure du quai. Le train à destination de Folkestone entre en gare dans quelques minutes. »

JOAN

« Mesdames et Messieurs veuillez-vous éloigner de la bordure du quai. Le train à destination de Folkestone entre en gare dans quelques minutes. »

Pendant un instant, il ne se passe rien, puis une bourrasque puissante surgit depuis le tunnel et se déploie sur les rails. S'ensuit un vacarme tonitruant que j'attribue à la marche d'une locomotive.

Les enfants ont l'air très excité à l'idée de monter dans un train. Je distingue la poussière sur leurs vêtements, ainsi que sur les ours en peluche que certains ont emportés avec eux.

Les compartiments de la locomotive nous dépassent et pendant une seconde, j'ai l'impression qu'elle ne va pas s'arrêter, mais au fur et à mesure, je discerne un ralentissement. Finalement, le train s'arrête complètement.

Trois marches mènent aux entrées des compartiments. Répartis sur quatre wagons, nous commençons à faire grimper tous les enfants. Pooja est déjà à l'intérieur, comptant les orphelins et leur ordonnant de trouver une place et d'y rester. Il ne reste plus qu'une dizaine sur le quai, lorsque les gargouilles

nous rattrapent. C'est Mordicus qui les voit le premier. Il nous crie de nous dépêcher, comme si on se croyait effectivement en vacances depuis le début de cette expédition. Nous accélérons cependant le rythme. Quand il ne reste plus personne, je grimpe, Mordicus me suit, puis Marly.

Le train ne démarre cependant pas tout de suite et ce laps de temps se révèle crucial. Les gardiens fondent sur nous. Je crois un moment qu'ils ne pourront peut-être plus rien nous faire une fois que nous sommes à bord de la locomotive, mais lorsque j'en vois une qui se jette sur un compartiment à deux wagons de nous, je décoche ma flèche. Celle-ci vibre dans l'atmosphère et atteint la créature qui explose aussitôt en gerbes de poussières.

Le temps que je bande de nouveau mon arc, deux autres se jettent sur notre entrée. J'en abats une, mais j'entends un cri. La créature a réussi à agripper un enfant et l'entraîne hors du train. C'est Betsie.

Marly essaie de la rattraper, mais je suis plus rapide. Je bondis sur le quai et décoche une flèche. La gargouille s'évapore. J'agrippe la main de Betsie et l'entraîne vers les marches. Marly et Mordicus m'aident à la faire remonter. J'enchaîne les flèches, tirant sur la grappe de créatures qui se ruent dans notre direction.

« Vite ! » me crie enfin Marly, alors que la locomotive s'ébranle, indiquant son départ.

L'espace d'une seconde, j'hésite à grimper.

Nos regards se croisent et Marly voit que j'ai pris ma décision. Son expression change. Elle écarquille les yeux. ;

« Non, » dit-elle, comme si un ton autoritaire allait suffire à me faire changer d'avis.

J'essaie de sourire.

« Non, répète Marly avec plus de force. *Joan.* »

Mes yeux passent à Mordicus. Je lui adresse un signe de tête. Il répond en acquiesçant.

Je resserre le carquois par-dessus mon épaule, saisis mon arc, tourne les talons et commence à courir dans la direction opposée. Mon cœur bat tellement fort dans ma poitrine que je n'entends même plus Marly crier.

Les goules m'aperçoivent et en quelques minutes, elles sont à mes trousses.

Mon pas accélère, ma diversion semble fonctionner. Puis lorsque j'estime être suffisamment loin, je saisis une flèche que j'encoche et je fais volte-face, prête à atteindre ma cible.

Derrière la horde de gargouilles, la locomotive s'éloigne.

Je savais qu'un jour j'accomplirais quelque chose de remarquable. Je suis heureuse que ce soit une bonne action.

MORDICUS

J'attrape Marly par le bras. Elle se dégage et je suis obligé de lui saisir les épaules puis de renfermer mes bras autour d'elle pour éviter qu'elle saute du train en marche. Elle se débat en criant, envoie des coups de pied alors je la pousse contre la paroi du wagon pour la maintenir en place. Elle continue de se défendre, réussit presque à s'échapper mais je parviens à la faire tomber sur le dos et la plaque contre le sol. Pooja accourt pour m'aider. On la maintient chacun d'une poigne. Le vent siffle dehors alors que l'appareil prend de la

vitesse sur les rails. Comprenant qu'elle ne peut plus rien faire, Marly commence à hurler.

Elle crie à pleins poumons à plusieurs reprises et le train va de plus en plus vite.

Il y a tellement de désespoir dans sa voix que ça me fend le cœur en deux.

Je ne desserre pas ma poigne pour autant.

Est-ce que c'est cela que Brugmann a ressenti ?

Le dilemme entre deux choix ?

L'effroi de commettre l'impardonnable ?

Allais-je regretter ce geste pour le reste de ma vie ?

Le paysage défile à toute allure derrière les vitres du train. D'abord des paysages enneigés, puis des vallées verdoyantes, avant de plonger dans un tunnel abyssal qui se prolonge sur plusieurs heures. Comme les images de l'extérieur ne constituent plus une distraction, mes yeux se posent sur Marly. Elle a arrêté de lutter il y a quelques heures.

En revanche, elle pleure toujours. Les lumières des néons du tunnel se battent en duel contre l'obscurité et alternent sur son visage. Je crois que Marly n'arrive toujours pas vraiment comprendre ce qui est en train de se passer.

Nous sommes devenus libres. Elle a l'air plus malheureuse que jamais.

Je m'assois en face d'elle et j'essaie de croiser son regard, qu'elle détourne obstinément. Je finis par tendre le bras et poser une main sur son épaule.

« Hé... On l'a fait. On a réussi à s'enfuir. »

Marly garde les yeux fermés, alors j'ajoute, sachant que cela pourrait être les pires mots à prononcer en cet instant :

« Joan doit être super contente à l'heure qu'il est. »

Prononcer son nom la fait réagir. Ses yeux s'ouvrent et plongent dans les miens. Ils brillent trop fort après toutes ces larmes.

« On ne s'en est pas sorti grâce à nous. On s'en est sorti grâce à elle. »

Les paysages continuent de défiler et je commence à faire le lien entre le nom de la ville annoncé au départ de la gare et celle des images de certains livres de la bibliothèque.

« C'est l'Angleterre, murmuré-je.

-Qu'est-ce que t'en sais ? grince Charles. Tu n'y es jamais allé.

-Je lis, espèce de crétin. »

Marly pleure toujours quand finalement, le train s'arrête.

« Bienvenue à Folkestone. ! » annonce une voix.

DIRECTRICE

Les gouttes de pluie ricochent sur les pavés. Elles mitraillent mon parapluie avec un débit féroce. Je ralentis l'allure pour qu'elle puisse me suivre. Elle a neuf ans, et elle serre les plis de mon manteau entre ses doigts. Dans son imperméable, elle paraît encore plus petite. Nous déambulons dans les ruelles de la vieille ville, et l'averse ne semble pas vouloir s'apaiser. Enfin, nous atteignons la gare.

« On va où ? demande-t-elle d'une petite voix alors que je referme mon parapluie une fois à l'intérieur.

-Oh, un endroit très spécial, tu verras. »

La gare est envahie par le brouhaha ambiant des futurs passagers. Je trouve un banc où nous pouvons nous asseoir et nous patientons pendant une petite heure. Les jambes croisées, le parapluie replié, j'observe les vagues de

personnes qui pénètrent et sortent des wagons, partant retrouver leur famille ou tombant déjà dans leurs bras.

« C'est comme une famille, expliqué-je à la petite, dont les jambes pendent dans le vide avec ce banc qui est trop haut encore.

-Une famille ? répète-t-elle. Elle est gentille ?

-Bien sûr, acquiescé-je. Les familles sont faites pour être gentilles... »

La petite fille a l'air pensive.

« Et si je ne l'aime pas ? Cette famille. »

Je pose une main sur son épaule.

« Je suis sûre que tu l'apprécieras. »

Pendant un instant, la fille ne dit rien. Mais finalement, elle reprend :

« Elle s'appelle comment, cette famille ? Il y a qui dedans ? »

J'ai un sourire pincé.

« Est-ce que tu appréhendes de les rencontrer ?

-Appréhendes ?

-Ça signifie avoir peur. »

Elle semble réfléchir un instant, puis hoche la tête :

« Oui. Un peu. Je crois. »

Je me penche vers elle.

« Je comprends. C'est un sentiment que nous pouvons difficilement contrôler.

Mais j'ai un secret pour t'aider, est-ce que tu veux l'entendre ? »

La petite fille hoche vigoureusement la tête.

« Très bien, dis-je. Il s'agit d'une formule magique. Elle donne beaucoup de bravoure contre la peur... »

Au même instant, une annonce résonne dans toute la gare ;

« Mesdames et Messieurs veuillez-vous éloigner de la bordure du quai. Le train à destination de *Hiraeth* entre en gare dans quelques minutes ! »

MARLY

J'ouvre les yeux lorsque Mordicus me tapote l'épaule. Je me suis recroquevillée sur mon siège tout le trajet. Je ne sais même pas combien de temps il a duré. Suffisamment pour tarir mes larmes et crispier tous les muscles de mon corps. « Nous sommes arrivés. » me dit-il.

Je me redresse sans beaucoup de volonté. À vrai dire, je suis vidée ; d'énergie, d'émotions, de tout.

Ces derniers jours ont puisé dans mes réserves de résilience et l'acte de Joan a terminé d'achever mon mental.

Je n'ai plus trop conscience de ce qu'il se passe, mais lorsque je reprends mes esprits, tous les enfants sont éparpillés dans un petit café tenu dans la gare et je suis assise avec une tasse de chocolat chaud devant mes yeux.

Mordicus me parle, mais je ne fais pas trop attention à ce qu'il dit. Finalement, il se lève. Je ne sais pas si c'est pour aller aux toilettes ou prendre une autre boisson, mais je me retrouve de nouveau seule, avec les oreilles qui sifflent, comme si j'étais séparée du monde réel.

Je sens quelque chose dans ma poche. Dans un geste inconscient, je glisse la main et en ressort la carte postale. Cette dernière a été malmenée ces derniers temps, après des années encadrées, à l'abri des épreuves, dans le bureau de Madame Hermary. La photographie comporte des coins abimés et quelques plis. Je la retourne pour lire la partie dédiée à l'écriture ;

Coucou, c'est moi.

Les prochains jours seront énigmatiques. C'est normal et nécessaire.

Souvent, lorsque certaines choses deviennent confuses, l'essentiel devient très clair.

Tu découvriras des informations abominables et tu devras les taire à tout le monde. Mais tout ira bien parce que je serais là pour toi, d'accord ?

Qu'importe ce qui se passe, tu auras toujours une personne de confiance à tes côtés.

Je t'écris tout cela avant de partir. Je préfère te prévenir parce que cet endroit n'est pas ce que tu crois. C'est un passage.

J'ai une sorte de rictus.

Je suis certaine qu'elle savait.

Je ne sais pas comment, mais je pense qu'elle se doutait de quelque chose. Elle savait que les choses s'étaient révélées trop douces jusqu'ici.

Je m'apprête à ranger de nouveau la lettre dans ma poche, quand mon geste la fait passer au-dessus d'une bougie décorative que le café dispose sur ses tables.

À un œil non averti, rien ne semblerait se passer, mais mon regard attrape quelques lignes qui ne devraient pas être là et qui se dessinent subtilement sur le papier.

Je cligne des yeux et me penche en avant, mon attention redoublée. Je maintiens la carte postale près de la flamme, jusqu'à ce que la totalité des phrases apparaissent.

Finalement, je lâche la carte postale sur la table, n'en croyant pas mes yeux.

Ma main tremble.

Je me rappelle du jour où je lui ai offert ce stylo magique. Celui-là même qu'elle m'avait dérobée il y a si longtemps. Joan ne s'est jamais doutée que je le savais

et ça ne m'a jamais dérangé. Au fur et à mesure des années, nous étions au-dessus de tout ça. Nous étions liées par plus que ça.

Je commence à lire et je commence à pleurer. La machine se remet en route, les sanglots secouent mon dos et m'obstruent la gorge.

« Marly ? » s'enquiert Mordicus en s'agenouillant près de moi.

Mes yeux ne quittent pas le papier et la bougie me ramène des années auparavant.

« Je suis là Marly, ça va aller. » chuchote Mordicus.

JOAN

(*HIER*)

Je t'écris tout cela avant de partir. Je préfère te prévenir parce que cet endroit n'est pas ce que tu crois. C'est un passage.

Je réfléchis un moment. Est-ce suffisant ? Je ne peux quand même pas écrire un pavé... d'autant que Marly m'a spécifié que la lettre ne devait comporter aucun détail précis, seulement de quoi l'inciter à se poser des questions. Mon regard se pose sur la fenêtre, où le blizzard bat son plein.

Je me demande s'il existe de tels blizzards dans le monde réel. Étrangement, je me rends compte qu'ils vont me manquer.

Les souvenirs qui demeurent au sein de cet Orphelinat me restent précieux et j'éprouve une pointe de regret en me remémorant le fil des ans. Ce n'était pas idéal, mais nous nous sommes amusés. Je repense à la première fois où Marly

m'a adressé la parole, celle où elle a poussé la fille de l'épicerie et ses frères dans la bassine pleine de crottes de chats.

Une idée me vient. Je quitte mon lit et rejoint mon bureau. Je déniche dans un de mes tiroirs le stylo magique. Celui qui possède une encre invisible.

« Cadeau de meilleure amie, » m'avait dit Marly.

J'ai un sourire lorsque je termine d'écrire ce que j'ai à dire sur la carte postale, appuyée contre le bureau.

Sacrée aventure, pas vrai Marly ? Je dois admettre que ce n'est pas l'enfance dont j'ai rêvé, d'être enfermée entre ces murs et j' imagine que toi non plus.

J'admets quand même que ces années auraient été beaucoup plus ennuyeuses sans toi. Je ne sais pas ce que nous allons devenir, si notre amitié survivra à la suite des évènements, mais je retiendrais au moins ce qu'on a partagé. Les moments à la patinoire, les histoires de Madame Hermary et même la compagnie de Mordicus n'était pas si terrible que ça.

Je sais que cet endroit n'était pas censé nous rendre heureux, mais grâce à toi, ça a été mon cas.

Alors voilà, pour tout ce que ça vaut, je t'aurais aimé jusqu'à la fin, Marly.

ONZE

MORDICUS

Dehors, il neige. La bibliothèque de Stirling est bien moins grande que celle de l'Orphelinat, mais je ne pouvais pas rêver de meilleur endroit pour travailler.

Pooja a bien géré nos embarras dans la vraie vie, comme si elle avait fait ça toute sa vie. Nous avons d'abord trouvé de quoi dormir dans un refuge.

Vivre à Folkestone pendant un moment a été déroutant pour beaucoup d'entre nous. D'une part, aucun des orphelins ne s'est souvenu d'avoir un jour vu la mer. Si grande et qui s'étend jusqu'à l'horizon.

Puis Pooja, la seule personne majeure de notre groupe, s'est mise à travailler à temps plein pendant que ceux qui avaient jusqu'à quatorze ans ont pu faire des heures partielles.

Pour cela, il a fallu s'éloigner de Folkestone.

Nous sommes petit à petit parvenus à louer des chambres dans le quartier de la vieille ville de Stirling. Ou Shruighlea en écossais. Je ne parviens pas encore très bien à me faire à leur accent, mais j'ai été reconnaissant envers Madame Hermary de nous avoir inculqué des bases d'anglais.

L'idée, pour l'instant, est surtout de ne pas être séparés par des services sociaux, étant donné notre origine relativement particulière. Nous recherchons activement nos familles à travers les dossiers de mairies et les archives. Jusqu'à là, nous n'avons pas beaucoup de résultats, mais nous persistons.

En attendant, les choses se sont améliorées. Nous gagnons de quoi vivre et les plus petits parviennent à conserver une certaine innocence de la situation, jouant et se chamaillant. Stirling se situe au creux d'une série de montagnes

enneigées et bien qu'il neige moins que dans les Limbes, nous ne sommes pas très dépayés du côté climat en hiver.

Après avoir passé tant d'années à l'Orphelinat, j'ai l'impression d'avoir vécu plusieurs vies en une seule année. Je rêve un peu en rangeant quelques bouquins dans les rayons, lorsque Marly choisit ce moment pour pénétrer dans la bibliothèque.

« Coucou ! me lance-t-elle.

-Salut. »

Elle se débarrasse de son manteau et tapote ses semelles sur le paillason.

« Ça me rappelle la maison, dit-elle en désignant l'extérieur.

-L'allée doit être encombrée de neige, dis-je.

-Et les marmites sont surement remplies de chocolat chaud. »

Je souris. Les lèvres de Marly frémissent. Finalement, elle se dirige vers l'accueil et commence à raccommorder les bouquins abîmés. L'après-midi se déroule dans une atmosphère paisible, parfois interrompue par quelques personnes qui viennent emprunter ou lisent sur place dans les banquettes dédiées à cet effet. Lors des heures creuses, Marly et moi lisons coude à coude, sur le comptoir de l'accueil. Elle me file un coup d'épaule lorsque je me mets à marmonner sur un passage intense et je lui donne un marque-page de force quand elle s'apprête à écorner une page pour garder le fil de son histoire.

« Tu travailles dans une bibliothèque et tu n'as toujours pas appris le respect du livre ? »

Elle lève les mains en l'air, en signe de reddition.

« Ma faute. Les mauvaises habitudes. »

Le soleil baisse doucement, à l'extérieur et c'est à moi de partir tôt et Marly de fermer l'établissement. J'enfile mon manteau.

« On se retrouve à l'appart ? » lancé-je.

Elle hoche la tête et retourne à ses tâches. Je traîne un peu et ajoute :

« Je vais passer faire des courses sur le chemin. Tu veux un truc spécial ? »

Elle réfléchit un moment, puis secoue la tête. Elle me regarde et fronce les sourcils. Elle avance et je me demande ce que j'ai fait de stupide encore.

Finalement, elle me rabat la capuche du manteau sur la tête.

« Voilà, c'est mieux. »

Elle acquiesce et repart se perdre dans les rayons. Je cligne plusieurs fois des yeux, mais je finis par sortir.

Une fois à l'extérieur, je l'observe depuis la fenêtre. Elle a l'air concentré sur la remise en ordre des bouquins. Je regarde en l'air, les milliers de flocons qui dégringolent du ciel.

Les choses se sont révélées dures, pour elle au début, et même encore maintenant, elle a parfois des baisses de moral. Je préfère quand elle sourit.

Aujourd'hui, on dirait qu'elle est dans un bon jour.

Mais demain, ça sera le 31.

Je m'inquiète ; Marly est une de ces filles qui n'a besoin de personne. Joan me l'avait dit, une fois, il y a longtemps. Et je sens bien que je m'attache à elle, pourtant, il n'y a sans doute rien de plus dangereux que de créer des liens avec une telle personne. Parce qu'elle pourrait partir, juste disparaître.

Et j'ai retardé l'échéance, mais maintenant, nous y sommes.

Avant, il s'agissait de notre sujet principal de conversation, puis nous avons évité le sujet pendant longtemps et maintenant, l'hiver est là.

Je sens qu'elle va mieux, mais j'ignore ce qu'elle a en tête.

Pour tout ce que j'en sais, demain elle pourrait bien disparaître.

MARLY

Pour tout ce que j'en sais, Joan nous a sûrement tous effacés de sa mémoire. Je ne crois pas qu'on puisse mourir dans les Limbes ; après tout, n'est-ce pas déjà un endroit pour les morts ?

Mais je m'accroche à l'idée que je pourrais quand même la retrouver. Il y a forcément des choses qui ne s'oublient pas.

Cela me ramène à l'année dernière ; je m'apprêtais à rejoindre les souterrains seule et nous étions tous les trois dans ma chambre. Joan et Mordicus s'étaient lancés dans une compétition ridicule où il était question de deviner quelle était la bonne théorie. Allais-je traverser l'Enfer ? Allais-je me rendre dans le Centre de la Terre ?

Puis Mordicus avait lâché ;

« Il existe une légende qui dit que les gens oublient, lorsqu'ils passent la porte des Enfers.

-Ça n'arrivera pas, avais-je répliqué. Je suis quelqu'un de difficile à oublier. »
J'espérais que c'était le cas.

Quoi qu'il en soit, j'allais la ramener. Je m'en étais fait la promesse. Je sauterais dans le train et je la ramènerais.

« Je ne ferais pas ça, si j'étais toi. »

Pooja m'observe les bras croisés, alors que je fais mon sac à dos. J'enfile la bretelle, me redresse et souris.

« Dans ce cas, c'est une bonne nouvelle puisque tu ne l'es pas.

-Marly.

-Ça sera Marjorie, pour toi.

-Marly. Ça ne sert à rien... Les choses sont parfois... »

Je n'entends pas la fin de sa phrase parce que j'ai déjà passé le pas de la porte.

Je resserre mon sac dans mon dos et longe la rue.

Demain, nous serons le 1^{er}.

Je n'ai pas pu me libérer avant de la bibliothèque, alors c'est le moment ou jamais.

De toute façon, ce n'est pas comme si tout le monde allait être surpris par ce que je m'apprête à faire. Ils s'y attendent, ils le savent tous depuis un an.

J'avance d'un bon pas, jusqu'à traverser le parc. Je marche jusqu'au centre, où se dresse une fontaine sculptée dans la pierre. Cette dernière est surmontée d'une statue de gargouille. Je sais que je me fais des idées, mais chaque fois que je passe devant, j'ai l'impression que ses yeux me suivent. J'ai remarqué que ce monde possède beaucoup de représentations de ce genre. Je me demande si c'est une pensée inconsciente ?

Les gens, autour de nous, savent-ils ?

Je secoue la tête et reprends mon chemin.

Bientôt, la créature que j'affronterais ne serait plus immobile et en pierre, mais bien réelle, de chair, de sang et d'ombre.

MORDICUS

Je la suis.

Parfois, Marly se pense très maligne.

Je ne dis pas que ce n'est pas le cas. Je dis simplement qu'elle ne pense pas vraiment aux sentiments que les autres éprouvent pour elle et au fait qu'ils voudront l'aider. Cette ignorance émotionnelle la pousse à complètement

louper le fait que j'ai préparé mes affaires avant elle et que je me cachais déjà derrière un pilier à l'arrêt de bus. J'ai grimpé dans le même véhicule et j'ai fait en sorte de me trouver à plusieurs sièges de différence. Je n'ai même pas besoin de vérifier où elle va descendre puisque je sais déjà où elle se rend.

Dues aux nombreuses escales, puis à la nécessité de prendre un train, je la perds rapidement de vue. Mais je sais où je vais, et je sais quand je dois y être, alors je ne m'inquiète pas vraiment.

J'en profite pour observer le paysage, derrière les vitres d'un énième bus. Je m'attendais à ce que les choses se révèlent différentes ici ; dans un sens, elles le sont, évidemment, mais je n'en sais rien ? Peut-être un sentiment dans les tripes qui m'indiquent que ce lieu est plus réel que le Purgatoire ? Que l'oxygène y soit plus riche ? Les couleurs plus éclatantes ?

En ce qui concerne ces aspects, Folkestone et Sirtling n'ont rien à envier à l'Orphelinat, mais ne dépassent pas non plus mes attentes.

Ce qui se révèle exceptionnel, en revanche, ce sont les possibilités innombrables dont regorgent le monde et la manière dont il nous encourage à rêver. Pooja désire devenir professeure des écoles, ce qui lui ira comme un gant. J'espère un jour posséder suffisamment d'économie pour ouvrir ma propre librairie. Quant à Marly, c'est dur à dire : elle ne parle pas vraiment de sa future profession. Mais elle a dix-sept ans ; elle aura bien le temps d'y penser.

Enfin, mon trajet se termine à un arrêt sur une route de campagne, à dix minutes à pied de Folkestone. J'enfile mon sac par-dessus mes épaules et j'entame la marche. Le chemin ne se trouve pas directement au bord de la falaise, mais de là où je me trouve, je distingue quand même la mer. Le vent,

qui souffle éternellement dans cette région, m'apporte des effluves de sel et d'embruns.

Je rejoins finalement la ville et suis les ruelles et les panneaux qui me conduisent jusqu'au centre, et enfin à la gare.

Mes yeux tombent sur Marly qui se glisse entre les barreaux d'un tourniquet pour rejoindre les quais. À bonne distance, je l'espionne.

Finalement, elle s'arrête devant les rails, laisse tomber son bagage à ses pieds et s'agenouille pour vérifier ses affaires. Je discerne une lampe de poche, des cartes, un livre et un couteau.

J'hésite à me manifester maintenant, mais j'ai peur qu'elle ne puisse encore m'empêcher de l'accompagner, alors je reste dans l'ombre et me cantonne au silence.

Une annonce familière se fait entendre ;

« Mesdames et Messieurs veuillez-vous éloigner de la bordure du quai. Le train à destination de *Hiraeth* entre en gare dans quelques minutes ! »

Aussitôt, Marly est prête. Elle saisit son bagage et se prépare à grimper. Je suis également concentré. Un appel d'air jaillit du tunnel. Les rails vibrent. Puis les wagons défilent, ralentissent et s'arrêtent.

Je fais un pas en avant, lorsque je prends conscience d'une chose, en même temps que Marly. Elle pousse des injures et cogne du poing la paroi du train ; toutes les entrées des wagons sont barricadées. Il n'y a aucun passage pour pénétrer à l'intérieur de la locomotive.

Je vois Marly se mordre la lèvre, réfléchir, puis prendre sa décision. Elle resserre la bretelle de son sac autour d'elle et grimpe sur les marches qui dépassent de chaque côté du train. D'une main, elle s'agrippe comme elle le peut à la paroi et je comprends qu'elle envisage de faire la traversée ainsi.

Le train siffle et j'entends les engrenages de la locomotive qui se mettent en mouvement. Il ne m'en faut pas plus pour sortir de ma transe et me mettre à courir. Marly m'aperçoit au moins où le train commence à se mettre en marche. J'ai juste le temps de l'obliger à lâcher sa poigne et la faire tomber sur le quai. Nous heurtons rudement sur le sol. Elle se dégage aussitôt. La locomotive prend de la vitesse, mais elle possède encore une chance. Je suis encore par terre lorsqu'elle se relève et s'apprête à s'élancer. Les wagons défilent. J'agrippe sa cheville juste suffisamment pour la faire trébucher et c'est le temps qu'il faut avant que le train ne disparaisse complètement.

Marly est plus furieuse que je ne l'ai jamais vu. Elle m'hurle dessus, m'invective et donne même des coups de pieds contre les colonnes de la gare.

« Qui m'a fichu un idiot pareil ? crie-t-elle. Comment est-ce que tu as pu tout gâcher ? Encore ? Tu es juste un... »

Mes oreilles résonnent encore et c'est à moi de me mettre en colère.

« J'allais te laisser faire ! J'allais te laisser partir ! J'allais même venir avec toi ! »

La colère n'a jamais été mon fort. En général, je m'en tiens davantage à l'agacement et le sarcasme. Aujourd'hui, au diable la retenue.

« Mais tu as vu comme moi ! crié-je. Le passage est fermé !

-Nous sommes le 31 ! Il ne peut pas être fermé !

-Et pourtant ! »

Le silence retombe. Elle a les poings serrés, elle tremble de tous ses membres.

« Je ne peux pas me faire à l'idée, dit-elle finalement, d'une voix beaucoup plus posée. Je ne peux pas imaginer qu'il n'y a pas de solution.

Je passe une main sur mon front.

« Écoute, on trouvera, d'accord ? Ce n'est peut-être pas cette année, peut-être pas aujourd'hui, mais on finira par trouver. Tu n'es pas la seule à regretter ce jour, Marly. Tu en es consciente ? »

Elle a l'air d'être sur le point de pleurer, mais elle retient ses larmes. J'aimerais me taire, mais je suis lancé dans ma tirade alors que je vais jusqu'au bout ;
« *Je sais* que les choses ne sont pas idéales de ce côté-ci du monde. *Je sais* qu'elle te manque. Mais *je sais* aussi que tu ne veux pas retourner dans les Limbes. J'ai vu la carte du monde placardée dans ta chambre, avec une croix sur tous les pays que tu espères visiter un jour. Je sais que tu aimes bien donner à manger au chat de la voisine. Je sais que tu aimes bien travailler à la bibliothèque. Je sais que tu aimerais retrouver ta famille. Alors voilà, les choses ne sont pas idéales, mais tu les aimes quand même. Et tu n'es pas la seule à posséder une conscience. Pooja aussi se sent responsable pour chacun des enfants, ce qui inclut Joan. Tout le monde y pense et tout le monde te soutient. »

Marly secoue la tête et se laisse glisser contre le mur. Je m'assois à côté d'elle. J'attrape sa main.

« Et il y a moi. Je t'aiderais. »

Elle serre mes doigts plus fort en retour.

MARLY

Mordicus est reparti pour Stirling. Le trajet est long entre Folkestone et là-bas, et malgré les vacances, c'est à lui d'ouvrir la bibliothèque demain.

L'établissement organise une sorte d'animations pour enfants pour ce début janvier. Il ne pensait pas s'en soucier, puisqu'il s'imaginait être en route pour

l'Orphelinat, à l'heure qu'il est. Moi-même je ne comprends toujours pas ce qu'il s'est passé.

Je pénètre dans le café de la gare, commande ma boisson et patiente à une table. Mordicus n'avait pas l'air très inquiet lorsque je lui ai dit que je préférais rester encore un peu ici ; je ne risque pas de disparaître dans l'autre-monde, en tout cas.

J'appréhende le lendemain, où tout le monde m'assommera avec leur bonne année à chaque seconde de la journée. Je glisse la main dans ma poche et en ressort la vieille carte postale. Mes yeux passent sur les gens qui vont et viennent, prennent un café, travaillent sur leurs ordinateurs et repartent ; ces gens qui n'ont jamais entendu parler de l'endroit d'où je viens.

« Chocolat chaud pour Marly ? » fait la serveuse en me servant un gobelet avec mon nom inscrit dessus.

Je m'avance et récupère ma commande. La boisson en main, je tourne les talons et m'apprête à rejoindre ma table quand j'entends la serveuse terminer une seconde commande, et annoncer ;

« Un café latté pour Joan ? »

Mon cœur s'arrête.

J'aperçois une silhouette dans le miroir, derrière le comptoir. Une silhouette si blanche qu'on dirait un fantôme.

« Tu avais raison ; tu es quelqu'un de difficile à oublier, Marly. »

Je fais volte-face.

DIRECTRICE

À Stirling, la chambre de Marly ressemble un peu à celle qu'elle possédait à l'Orphelinat. Je distingue même un portrait de Marie-Antoinette sur la table de chevet. Assises sur le lit, Joan parle, Marly écoute et j'entends Mordicus qui prépare du chocolat chaud dans la cuisine.

Même s'ils ne me voient pas, je veille toujours sur eux.

La petite luciole qui se balade derrière la fenêtre et à laquelle on prête peu attention.

Et Joan qui ne croyait pas aux fées...

À quoi servent-elles si elles ne peuvent pas plaider votre cause après un acte aussi bienveillant qu'héroïque ?

En tant que Directrice, il a été considéré que j'avais fait du bon travail. Les gardiens n'ont pas réussi à empêcher les pensionnaires de s'enfuir, et je ne peux m'empêcher de me demander, si le cœur de mes enfants ne s'est peut-être pas révélé trop pur, pour que les gargouilles ne les poursuivent avec trop d'assiduité.

Il y a du bon et du mauvais, et l'équilibre des forces ne tient qu'à ce qu'on a dans le cœur.

Dans la clarté de leur nouveau foyer, les filles viennent avec enthousiasme dans le salon lorsque Mordicus annonce que tout est prêt. Il dépose un plateau de

boissons chaudes et de biscuits sur la table basse pendant qu'elles s'installent sur le canapé.

Il s'assoit à leurs côtés et je peux aisément deviner toutes les nouvelles qu'ils s'apprennent les uns aux autres.

Je clignote, m'éloigne, au-dessus de la ville. Les passants me confondent peut-être avec une étoile dans cette atmosphère nocturne.

Je m'en vais chercher d'autres enfants perdus, d'autres corbeaux blancs.

Puissent-ils également trouver le chemin du retour...

FIN

COUCOU, C'EST MOI

Merci à toi pour avoir lu ce livre jusqu'à la fin.

N'hésite pas à me dire ce que tu as pensé de cette histoire en commentaires, sur le site *andreadalva-univers.com* ou en communiquant avec le mail suivant :

andreadalva07@gmail.com

Ça sera un plaisir de te lire également ! :)

Andrea

EN ATTENDANT

**N'hésite pas à jeter un coup d'œil sur mon
site ;**

andreadalva-univers.com

**Tu trouveras d'autres histoires gratuites
dont ;**

« LA BÊTE SAUVAGE »

« LE SECRET DE PENNY »

LA BÊTE SAUVAGE

Ecrit par

Andrea Dalva

CHAPITRE UN

La lune flotte au-dessus de la chaussée. Elle se tient, là, droit devant, au bout de l'autoroute, comme un lever de soleil sinistre. Un véritable présage qui me nargue de l'ironie de la situation parce que j'ai tué des loups par le passé.

Beaucoup.

La voiture file à travers l'atmosphère nocturne et mes mains sont crispées sur le volant. Mon épaule droite brûle de manière diffuse. Je ressens la chair abîmée qui palpite sous mon tee-shirt.

Les yeux rivés sur la route, je ne m'autorise pas à réfléchir. Je n'ai pas desserré les dents depuis mon départ. Je me contente de traverser la nuit et la brume comme un être perdu entre ce que je suis et ce que je deviens. La réalité est devenue un tel cauchemar, alors je commence à fredonner une des vieilles comptines de la Confrérie. Comme les traditions de l'Organisation sont tenaces, la plupart de nos ouvrages sont écrits en latin, et *Interger vitae* n'échappe pas à cette règle.

« *Integer vitae scelerisque purus, non eget Mauri...* » marmonné-je, le regard rivé droit devant moi.

La mélodie, composée de quelques notes enfantines, m'aide à conserver ma concentration et à faire abstraction de ma blessure.

Integer vitae scelerisque purus

Non eget Mauri jaculis neque arcu,

Nec venenatis graviora sagittis,

Fusce, pharetra.

*L'homme intègre dans sa vie et pur de tout crime
N'a pas besoin des javelots, ni de l'arc du Maure,
Ou d'un carquois lourd de flèches empoisonnées.*

*Sive per Syrtes iter aestuosas,
Sive facturus per inhospitalem Caucasum,
Vel quae loca fabulosus Lambit Hydaspes.*

*Qu'il ait à faire la route, à travers les Syrtes torrides,
À travers le Caucase inhospitalier
Ou les pays qu'arrose l'Hydaspe fabuleux.*

Un coup d'œil à ma vitesse m'apprend que j'atteins presque les deux cents kilomètres/heure. Sans que je ne m'en rende compte, mon pied a écrasé la pédale de vitesse sans pitié. Je décélère un peu, mais c'est seulement à cause du manque de visibilité. La région est en proie à la transition hivernale et printanière ; la chaleur du sol contraste avec la fraîcheur de la nuit, rendant l'atmosphère plus humide. Ainsi, l'autoroute, infinie et peu fréquentée, est plongée dans un brouillard épars.

Cela ne facilite pas ma course. Un panneau lumineux se présente à chaque kilomètre, indiquant *Brouillard : soyez vigilants*. Les autres conducteurs ont préféré ralentir l'allure en conséquence ; ils sont raisonnables, bien sûr, mais je crains bien plus qu'un accident de la route si je me risque à réduire davantage ma vitesse.

À minuit passé, en présence de cette obscurité, mon véhicule est le seul occupant la ligne gauche et avoisine les cent quatre-vingts. Je fredonne

toujours. Mon mental s'accroche à cette chanson comme pour garder une maîtrise illusoire de la situation.

*Integer vitae scelerisque purus
Non eget Mauri jaculis neque arcu,
Nec venenatis gravida sagittis,
Fusce, pharetra.*

*L'homme intègre dans sa vie et pur de tout crime
N'a pas besoin des javelots, ni de l'arc du Maure,
Ou d'un carquois lourd de flèches empoisonnées.*

*Namque me silva lupus in Sabina,
Dum meam canto Lalagen, et ultra
Terminum curis vagor expeditis,
Fugit inermem.*

*Car moi, dans la forêt sabine,
Pendant que je chantais ma Lalagè,
Et que j'errais, laissant de côté les soucis,
Au-delà des limites de mon domaine,
Un loup a fui devant moi, bien que je fusse sans armes.*

Les minutes s'égrènent comme autant d'éternités. Un lancinement soudain embrase mon épaule et se répercute dans tout mon corps, me coupant la respiration. Tremblant de tous mes membres, mes mains perdent leur prise sur le volant. Ma voiture dévie sur la droite et manque de percuter une

camionnette utilitaire. Le coup de klaxon, aussi furieux qu'effrayé, me permet de récupérer ma concentration et en dépit de la douleur, je redresse rapidement le volant pour revenir dans ma ligne.

Je cligne des yeux et me force à garder mon attention sur la route, espérant que la souffrance s'apaise et se réduise à un sentiment désagréable continu, comme auparavant, mais je la sens grandir.

Les phares des rares voitures à contresens m'apparaissent plus puissants, aveuglants et les filets de brume qui s'élèvent de la chaussée n'arrangent rien. Quelques grognements de douleur m'échappent, mes yeux se brouillent et ma prise sur le volant devient plus que bancale.

Je prends finalement ma décision et me force à ralentir malgré la peur qui cogne dans mon ventre.

Je rejoins la seconde ligne de l'autoroute, puis lorsque la prochaine aire de repos est annoncée sur un panneau, je me rabats complètement sur la gauche entre deux gigantesques camions de marchandises.

J'attends avec impatience, m'encourageant à respirer, à garder le contrôle, jusqu'à m'enfuir par la sortie avec soulagement. Outre la station-service éclairée et les potentiels employés à l'intérieur, l'aire de Gambarette est déserte.

Je me gare près d'un bosquet d'arbres en faisant grincer les freins et je n'attends pas que la tension de la voiture redescende pour ouvrir la portière et vomir mes tripes sur le goudron.

Des haut-le-cœur me secouent encore un moment avant que mon corps ne finisse par s'apaiser. Je saisis un paquet de mouchoirs dans ma portière pour m'essuyer la figure, puis je m'avachis contre le dossier de mon siège, épuisée. Avec précaution, je décide de jeter un coup d'œil à mon épaule. J'essaye de soulever le pan de mon tee-shirt ensanglanté. Cela déclenche un éclair de

souffrance. Un bandage couvre ma plaie, mais elle ne cesse de saigner, imbibant le pansement. Je devrais le changer, cependant, je n'ai pas pensé à prendre davantage de bandages dans ma fuite. Et puis avec un peu de réalisme, je sais que si je l'enlevais maintenant, je m'évanouirais sûrement. Je prends une grande inspiration.

« Allez, on repart. » murmuré-je.

Je referme ma portière et tourne les clés pour faire démarrer le moteur. Ce dernier bourdonne pendant une minute entière, durant laquelle je me contente de regarder le vide sans bouger.

Finalement, je retire la clé. Le silence emplit de nouveau la voiture.

Je sens mes yeux piquer juste avant que des larmes ne franchissent le barrage que j'ai érigé depuis trois jours.

« *Integer vitae scelerisque... purus, non eget... Mauri.* » murmuré-je.

Le front contre le volant, je commence à pleurer, secouée de sanglots qui ravivent chaque fois un peu plus la douleur de mon épaule. Le sang coule, l'épaule brûle, et mon âme fait si mal à l'afflux des souvenirs, qu'elle me paraît marquée au fer rouge.

C'est à ce moment-là, que les lumières d'une dizaine de lampes de torches balayent soudainement la voiture. Je redresse la tête, consciente qu'ils peuvent ainsi tous discerner mon visage à travers le pare-brise.

La nuit s'annonce longue.

Et sanglante.

L'horreur remontait à la veille. En ouvrant les yeux, j'ai commencé à percevoir un mal de dents. Pour être honnête, la tourmente a débuté bien avant, mais les douleurs se sont amplifiées à ce moment-là.

L'immeuble, où la Confrérie loge ses membres, est entouré de bâtiments plus élevés. Pourtant, la façade de ma chambre possède une vue dégagée sur l'Église baptisée la Bonne-Mère, plantée en haut d'une colline, comme une impératrice sur son trône.

Le soleil se déversait par la grande fenêtre ouverte et allongée en travers de mon lit, mes yeux fixaient la cathédrale.

La bâtisse surplombe la ville de Marseille, localité sur laquelle l'organisation possède le plus d'emprise. Et même si je n'y étais pas née, je considère cet endroit un peu comme chez moi.

Mon regard s'est attardé sur le bâtiment, puis a glissé jusqu'au plafond de ma chambre.

J'ai examiné toutes les sensations désagréables qui envahissaient mon corps. Ce dernier était lourd, perclus de courbatures. Mon tee-shirt était trempé de sueur. Mes dents et mes gencives irradiaient de douleur. Mes veines me paraissaient remplies de plomb.

J'ai quitté le plafond du regard et mon réveil m'a appris qu'il était neuf heures. J'étais bonne pour la corvée. À la Confrérie, nous apprenons tous à tenir une discipline stricte après avoir prononcé son serment à treize ans. Dix ans après avoir juré de servir l'organisation, je n'avais pas manqué à ce règlement une seule fois.

Cela n'empêcherait pas l'entraîneur de me réprimander.

Lentement, je suis parvenue à me redresser. Tout en respirant tranquillement, j'ai récupéré des vêtements roulés en boule sur le sol, ma trousse de toilette et j'ai quitté la chambre.

J'ai titubé plus que je n'ai marché jusqu'à la salle de bain collective. La Maison de la Confrérie comporte trois étages et toutes les recrues y logent. En passant devant les chambres ouvertes, j'ai remarqué qu'elles étaient toutes vides. Tout le monde était déjà parti s'entraîner. J'allais écoper d'une sale punition pour mon retard lorsque j'arriverais au gymnase.

Mon esprit avait cependant du mal à aligner deux pensées cohérentes de suite, trop accaparé par le mal-être qui m'habitait tout entière.

Atteignant le lavabo, je me suis aspergée le visage, mais l'eau était glacée sur ma peau brûlante. Mes tempes cognaient, des quintes de toux me secouaient, mon cœur changeait de tempo d'une seconde à l'autre ; un instant en tachycardie, et la seconde d'après, comme dans un coup de frein soudain, il ralentissait à m'en faire mal. J'étais salement malade.

J'ai pourtant essayé de garder le contrôle de mon mental, de me convaincre que la douleur n'était qu'une information, afin de la diminuer, mais je savais déjà qu'elle empirait à chaque seconde qui passait.

Filant sous ma douche, j'ai alterné entre eau chaude et eau froide, seulement, aucune température ne paraissait adéquate. J'ai ignoré mon épaule, tout le long. Je n'arrivais pas à la regarder.

Après avoir enfilé ma tenue d'entraînement, je me suis plantée devant le miroir. Une main contre la mâchoire, j'ai passé la langue sur mes dents qui vibraient de douleur. J'ai attaché mes cheveux, malgré mon crâne qui démangeait et enfilé une veste de sport.

En retournant dans ma chambre, je me suis assise sur le lit, avant d'enfiler mes baskets, lentement, l'une après l'autre.

« Courage. » me suis-je dit.

J'ai respiré un bon coup et me suis redressée.

Jetant un dernier coup d'œil par la fenêtre, j'ai contemplé la Bonne-Mère, puis me suis psychologiquement préparée à aller prendre mon petit-déjeuner parce qu'à l'étage du bas, m'attendait la salle à manger ; les cuisiniers de la Confrérie seraient les premiers à me voir ce matin et je me devais de faire bonne impression.

Au premier signe de faiblesse, je signalais mon arrêt de mort.

Le dos et les jambes raidis, je peinais à soulever mes chaussures dans les escaliers. Je suis pourtant parvenue à me diriger jusqu'à la table et m'y installer sans soupirer. La salle à manger est grande, la table est longue, pouvant accueillir plus de trente personnes. Six jours plus tôt, je m'y étais empiffrée avec mes camarades de chasse. La battue avait été bonne, cette nuit-là. Nous n'avions pas subi de pertes humaines et avions liquidé toutes les bêtes. La joie de manger après avoir frôlé la mort n'égalait aucun autre bonheur.

Aujourd'hui, en revanche, j'avais l'impression de prendre le dernier repas du condamné. Le goût du café me donnait envie de le cracher à la figure de Laure, la cuisinière en chef, et l'omelette descendait comme des bouts de briques dans mon estomac, passant difficilement à travers mon œsophage. Pourtant, j'ai persisté, me rappelant que la moindre erreur me coûterait la vie. Je suis parvenue à échanger trois mots avec les deux cuisinières.

« Attends-toi à un mois de corvée, ma petite. » m'a lancé Laure, en écho à mon retard.

J'ai hoché la tête, essayant de demeurer impassible.

Mon seul avantage était que je n'étais pas de nature enthousiaste ; je n'avais donc pas besoin de beaucoup d'efforts pour prétendre que c'était un matin ordinaire.

Étrangement, les cuisinières m'appréciaient. Elles ne me craignaient pas vraiment. Elles avaient vent des rumeurs, bien sûr, mais se considérant comme humaines, elles ne voyaient pas en moi un danger.

Les soldats de la Confrérie, c'était une autre histoire ; ils me voyaient à l'œuvre régulièrement, en pleine bataille. Malgré leur statut humain, je les voyais qui me redoutaient, qui ne désiraient pas se frotter à moi pendant l'entraînement, tressaillant chaque fois que je jouais de mes lames ou que je m'entraînais à la mitraillette.

Pourtant, je n'aurais pas parié cher de ma peau s'ils se liguèrent à l'unisson à mon encontre. C'est pourquoi il me fallait être prudente, ne pas éveiller les soupçons.

Au moins jusqu'à ce soir.

« Tu as fini ? »

Voilà trois minutes de trop que je contemplais le vide. J'ai acquiescé à l'intention de Laure, puis je me suis levée pour quitter la pièce.

Le soleil m'a accueilli à l'extérieur, tombant sur mon visage.

C'est la première chose qui semblait me faire du bien depuis ce matin. J'ai fermé les yeux une demi-seconde, avant de les rouvrir, m'encourageant à traîner ma carcasse jusqu'à l'armurerie.

Je pouvais tenir cette journée, me suis-je convaincue, une fois, deux fois, trois fois, mais je n'avais jamais autant menti à moi-même.

L'entraîneur du jour m'a infligé un mois de corvée et menacé de la cage si je recommençais un tel manque de discipline. Je n'ai rien répliqué. Je ne me suis pas aplatie non plus. J'étais plus forte que ça.

Dans un premier temps, j'ai surpassé chacun de mes acolytes, les battant à plates coutures au tir et aux combats rapprochés, sur le ring de boxe. J'ai eu un peu de mal au lancer de couteaux, mais mes réflexes étaient bien trop installés, tellement gravés en moi, qu'ils me venaient comme une respiration naturelle. À un moment, Clio m'a raillé un peu, avant de demander ce qui clochait chez moi aujourd'hui.

En temps normal, je l'appréciais autant qu'on puisse apprécier une collègue de travail ; elle était efficace pendant les chasses et je n'avais pas besoin de lui expliquer toutes les deux minutes ce que je m'apprêtais à faire, mais cette fois, le commentaire est tombé comme de l'huile sur le feu.

Je l'ai cogné en plein milieu du terrain de basket. Elle a essayé de se défendre, un tout petit peu, mais je l'avais prise par surprise.

En ce qui me concernait, chacun des membres de la Confrérie savait que si on ne parvenait pas à me surpasser dès le début, c'était terminé ; l'issue du combat était toute désignée.

Combat, pour cet incident était cependant un bien grand mot ; j'avais plutôt l'impression de taper dans un tas de coussins inertes.

L'entraîneur a essayé de m'arrêter. Il m'a saisi le bras, mais je l'ai envoyé au tapis. Il a fallu attendre que cinq des novices pointent leurs mitraillettes d'entraînement sur moi pour que je m'écarte finalement de Clio, inconsciente sur le sol. J'ai reculé, levant tranquillement les mains en signe de reddition.

« Ce soir, c'est la cage. » a sifflé l'entraîneur en se relevant, la main sur les côtes.

J'ai tourné les salons et me suis rendue dans le vestiaire des filles. J'ai fait couler l'eau du robinet pour nettoyer le sang sur mes mains. Récupérant ma serviette de sport, je suis sortie du gymnase pour rejoindre la maison.

Les cuisinières ont ignoré ma présence, tandis que je pillais le réfrigérateur, embarquant tout ce que je pouvais. Une fois les bras encombrés, j'ai apporté le tout dans ma chambre.

Après avoir étalé toute la nourriture sur le lit, mon estomac s'est mis à me tirailler, souhaitant tout engloutir dans la seconde, mais je sentais mon épaule palpiter. Le temps a paru ralentir tandis que je soulevais le col de mon tee-shirt et retirais le pansement.

La blessure était moche. Elle suintait de liquide noir, de rouge et de pus. Tout au long de la semaine, je l'avais pourtant désinfecté, renouvelé les bandages, pris des antalgiques, mais rien ne faisait effet.

Personne ne le savait encore. Personne ne l'avait aperçu, mais ça ne saurait tarder. La transformation était loin d'être discrète. Je sentais déjà des canines se bousculer de temps en temps entre mes dents saines d'humaines. C'était une véritable aberration.

Tous les membres de la Confrérie s'attendaient à ce que je rejoigne la cage à vingt heures tapantes, ce soir.

Cela faisait un moment maintenant que je n'y avais pas eu droit. Je l'avais déjà subi par le passé, j'étais un bon soldat, alors pourquoi ne m'y serais-je pas présentée par moi-même ?

Seulement, la cage serait vide.

Je me serais tirée bien avant.

Marseille est divisée en deux mondes parallèles ; d'un côté des bâtisses qui s'écroulent et s'effritent comme du crépi, rassemblées sur un littoral d'une beauté à couper le souffle ; des roches et des grottes à moitié immergées formant les fameuses Calanques, jusqu'aux îles du Frioul. Je ne connaissais que cette ville comme refuge. Les autres endroits où je m'étais rendue pullulaient de bêtes et j'y avais seulement chassé.

Parcourant une série de rues détériorées, j'ai atteint le port au pas de course. Ce dernier forme un U géant, bordé de bateaux sur l'eau et encerclé par une dizaine de cafétérias et de restaurants, plantés depuis la terre ferme. Mon plan initial consistait à fuir par la mer.

Cela aurait été le plus aisé ; une fois dans les eaux internationales, la Confrérie ne pouvait plus rien faire pour m'atteindre.

Cependant, plus j'observais les lieux, plus j'en venais à la conclusion que cette option n'aurait jamais d'issue heureuse. Les silhouettes des gardes longeaient le quai, là où était amarrée la flotte de la Confrérie. Malgré mes exploits combatifs, le temps de neutraliser les soldats, l'un d'entre eux parviendrait tout de même à donner l'alerte.

À partir de là, tous les garde-côtes aux ordres de la Confrérie se lanceraient à ma poursuite sur l'eau, et peu importe que je vole l'embarcation la plus rapide du port, je n'aurais jamais suffisamment de temps pour atteindre la zone neutre. Ils m'abattraient bien avant et laisseraient mon cadavre à manger aux poissons.

J'ai tourné les talons, puis me suis enfoncée dans les ruelles en courant d'un pas léger. Il était temps de mettre en place le plan B.

D'une allure raisonnable, j'ai sillonné jusqu'à l'hôpital de La Timone. C'est ironiquement ici que la Confrérie conserve son arsenal, dans une aile vide. J'ai cependant dépassé le couloir menant à l'armurerie pour directement rejoindre le parking souterrain.

De là, tout s'est enchaîné.

Rapidement et sans accroc.

J'ai assommé trois gardes, réglé le compte de l'employé du guichet, volé des clés et je suis monté à bord d'un 4X4.

Je n'ai pas hésité en faisant vrombir le moteur pour ensuite rejoindre les routes de la ville. Après plusieurs ralentissements, le panneau bleu indiquant l'autoroute m'est apparu comme l'éclairage d'une sortie de secours. Enfin, j'ai pu appuyer sur le champignon.

D'après mon calcul, il suffirait d'un quart d'heure pour que la totalité du bataillon marseillais de la Confrérie sache que j'étais partie. Ils mettraient tout au plus quinze minutes supplémentaires pour remonter ma trace.

Autrement dit, je n'avais pas beaucoup d'avance.

Tout ce qu'ils savaient, cependant, c'était que j'avais déserté. Depuis les temps médiévaux, lors de sa création, la Confrérie a toujours fait payer très cher les déserteurs. Les livres d'histoire rapportent une torture et un sort sans nom qui attend quiconque se dérobe à son serment.

On compte, pour ainsi dire, un fuyard tous les deux siècles, jamais plus.

Bien plus horrible m'attendait cependant, s'ils prenaient conscience qu'ils ne pourchassaient pas seulement un dissident, mais carrément un futur loup-garou.

Par ironie du sort, je dépasserai d'ici quelques heures le Massif des Maures. L'histoire de la région voulait que ce soient eux qui aient importé le loup-garou dans nos contrées. Ils auraient commencé par la Corse, puis se seraient entichés de tout le Bassin Méditerranéen. À cette époque, divers Comtes qui régnaient sur leurs bourgades, s'étaient alliés afin de formater la Confrérie. Leurs actions ne s'étaient pas révélées très efficaces, cela dit, puisque la bataille était toujours d'actualité.

Régulièrement, je jetais des coups d'œil dans mon rétroviseur. Avant de prendre le volant, j'avais pris soin de désactiver la localisation de la voiture, mais je n'avais pas eu suffisamment de temps pour vérifier l'entièreté du véhicule. Tout ce que je pouvais faire à présent, c'était de partir le plus loin, le plus rapidement possible.

Sans m'en rendre compte, j'ai commencé à murmurer ;

*Integer vitae scelerisque purus
Non eget Mauri jaculis neque arcu,
Nec venenatis gravida sagittis,
Fusce, pharetra.*

*L'homme intègre dans sa vie et pur de tout crime
N'a pas besoin des javelots, ni de l'arc du Maure,
Ou d'un carquois lourd de flèches empoisonnées.*

*Namque me silva lupus in Sabina,
Dum meam canto Lalagen, et ultra
Terminum curis vagor expeditis,
Fugit inermem.*

*Car moi, dans la forêt sabine,
Pendant que je chantais ma Lalagè,
Et que j'errais, laissant de côté les soucis,
Au-delà des limites de mon domaine,
Un loup a fui devant moi, bien que je fusse sans armes.*

La nuit était bien installée, comme une lourde couverture qui ralentissait l'hémisphère nord, excepté pour ma petite bulle où tout s'était accéléré. Si j'avais écouté mes principes moraux une seule minute, je n'aurais pas hésité à faire ce qui devait être fait me concernant. Mais je suis une Veermer et les Veermer ne se donnent pas la mort facilement. D'autant que je me fichais de mourir un jour, mais ça ne serait pas de ma main, ni celle d'un membre de la Confrérie.

Ayant passé ces vingt dernières années à étudier tout ce qu'il était possible de savoir concernant les bêtes, je savais la métamorphose douloureuse. Lorsque mon épaule a pris feu, j'ai compris que je ne tiendrais plus très longtemps. La chance a tourné aussi rapidement que je l'avais prévu ; lorsqu'ils me retrouvent sur le parking de l'aire Gambarette, les larmes dévalent sur mes joues.

Relevant le visage, je suis éblouie par leurs faisceaux de lumières.

Il y a une minute de silence. Très longue.

Je ne m'attends pas à un échange social, et j'ai raison. Sans un mot prononcé, ils commencent à mitrailler la voiture, de face, et sur les côtés.

Je me jette sur le côté sur la banquette avant, alors que le verre du pare-brise et des vitres me pleuvent dessus. Le seul avantage, c'est que la voiture appartient à la Confrérie. Autrement dit, elle reste plus solide que la normale. J'ai le temps de me glisser jusqu'aux sièges arrières avant de labourer le pare-brise arrière de coups de pied. Le tout dure trois secondes ; je m'extirpe du coffre et me jette sur le soldat le plus proche.

En deux temps, trois mouvements, je le désarme.

Ai-je déjà mentionné que les quelques premières secondes d'un combat avec moi sont décisives ? Qu'une fois que je prends l'avantage, c'est trop tard ? Cette fois-là, ça ne rate pas.

La mitraillette du soldat entre mes mains, tous ses camarades sont déjà condamnés. Je les élimine méthodiquement, abattant trois d'entre eux d'une rafale de balles, volant la lame d'un soldat blessé pour égorger le suivant et démantelant la mâchoire d'un quatrième d'un coup de crosse bien placé. J'élimine le dernier d'une balle de pistolet dans la tête. Son visage part en arrière, son corps suit le mouvement et il s'effondre sur le dos dans un bruit d'affalement.

Le calme de la nuit retombe sur le parking. Je lâche la mitraillette, le couteau et le pistolet qui rebondissent bruyamment entre les corps.

Je me doute cependant que la bataille n'a pas été silencieuse. D'après les mouvements que je discerne dans l'épicerie de la station-service, il est fort probable que les humains aient déjà appelé la police.

Malgré la distance, il me semble même entendre des bruits de conversations étouffés ;

« ... des coups de feu ! Vite venez ! On va tous mourir ici ! »

Mes sens s'affûtent. La transformation est déjà bien entamée.

Mais ces employés paniquent pour rien ; ils ne risquent aucune attaque de ma part.

Mes yeux reviennent sur la scène de carnage. Je serre un instant la mâchoire en remarquant l'état du 4X4. Les tirs ont dégonflé mes pneus.

Un coup d'œil aux alentours m'apprend que les voitures de mes assaillants ne valent plus rien non plus.

Je me force à m'imprégner de l'air humide de l'atmosphère nocturne. La brume flotte légèrement sur les bords des trottoirs qui mènent à l'épicerie. Il faut que je reste calme et efficace. Pour cela, je n'ai pas besoin de réfléchir. Rien de pire que la pensée pour empirer une situation déjà catastrophique ; il me faut seulement agir.

Je m'accroupis sur le sol et essuie mes mains éclaboussées de sang sur le manteau d'un gars que j'ai sauvé quatre fois ce mois-ci – pour finalement le tuer de mes propres mains, décidément l'univers a un drôle d'humour.

Je me redresse ensuite. Je ne prends pas d'armes ; je crains qu'un système de traçage soit incrusté dans l'une d'entre elles. Même pour un couteau, je ne vais pas prendre ce risque.

Je m'éloigne pour faire face aux petits bosquets d'arbres qui longent tout le parking. Derrière, s'étendent sans doute des terrains d'agriculture, des champs d'éoliennes ou encore des forêts de pins. Pour arriver jusqu'à Fayence, je dois franchir la Plaine des Maures, atteindre le Vidauban, dépasser le col du Rouet et traverser la forêt de Bagnols.

D'un coup d'œil en arrière, j'observe une nouvelle fois les pneus crevés de ma voiture, le pare-brise éclaté en mille morceaux répandus sur le tableau de bord et les sièges avant, et les cadavres éparpillés de mes anciens frères d'armes.

Je me détourne, prends une grande inspiration, et m'avance jusqu'aux arbres. Je me glisse ensuite dans les sous-bois. J'ai une bonne trotte devant moi.

*Integer vitae scelerisque purus
Non eget Mauri jaculis neque arcu,
Nec venenatis gravida sagittis,
Fusce, pharetra.*

*L'homme intègre dans sa vie et pur de tout crime
N'a pas besoin des javelots, ni de l'arc du Maure,
Ou d'un carquois lourd de flèches empoisonnées.*

*Namque me silva lupus in Sabina,
Dum meam canto Lalagen, et ultra
Terminum curis vagor expeditis,
Fugit inermem.*

*Car moi, dans la forêt sabine,
Pendant que je chantais ma Lalagè,
Et que j'errais, laissant de côté les soucis,
Au-delà des limites de mon domaine,
Un loup a fui devant moi, bien que je fusse sans armes.*

*Quale potentum neque militaris
Daunia latis alit aesculetis,
Nec Jubae tellus general, leonum
Arida nutrix.*

*Un monstre tel que la Daunie guerrière
N'en nourrit pas dans ses vastes bois de chênes,
Tel que la terre de Juba, nourrice aride des lions,
N'en a jamais connu.*

A SUIVRE...